CANTIQUES

DE

MARSEILLES

Accommodés à des Airs vulgaires,

PAR M. LAURENT DURANT,
Prêtre du Diocèse de Toulon.

Implemini Spiritu Sancto, loquentes vobismetipsis in Psalmis & Hymnis & Canticis spiritualibus, cantantes, & psallentes in cordibus vestris Domino. *Ephes. ch. 5. v, 18 & 19.*

QUEBEC,

Imprimé à la Nouvelle Imprimerie

1800.

CANTIQUES
DE
MARSEILLES

DES ATTRIBUTS DIVINS.

Sur l'Air : *Si vous voulez ſçavoir le ſecret de mon ame, &c.*

Dieu est.

POur concevoir d'un Dieu la Majeſté ſuprême,
Conçois un pur Eſprit, ou conçois l'amour même.
Un Etre indépendant, qui fait tout ce qu'il veut;

Ou plûtôt ſans ſonder qu'elle eſt ſa vraie eſſence ;
Crois ce Dieu tel qu'il eſt, & fais ce qui ſe peut,
Pour lui marquer en tout ton humble dépendance.

SIMPLE.

Il eſt ſeul tout Eſprit, ſans Corps & ſans parties.
Dans ſes perfections richement aſſorti,
Très un ſans accident par ſa ſimplicité,
Conſacre-lui ton corps auſſi-bien que ton ame,
Donne-toi tout entier à ſa ſimple Unité,
Si tu veux tout brûler de ſa divine flâme.

BON.

Tout prêche hautement la bonté de ſon Etre,
Il ne peut s'empêcher de le faire paroître,
Il te fait mille biens & mille dons divers,
Et toi pour ton retour tu lui fais mille outrages.

Tu mépriſes ſes dons, tu te rends plus pervers,
Sans prévoir les malheurs dans leſquels tu t'engages.

MISERICORDIEUX.

En Dieu tout eſt égal, pécheur, je te l'accorde;
Mais n'es-tu pas d'accord que ſa miſéricorde,
Eclate par deſſus toute perfection?
Helas! où ſerois-tu, n'eût été ſa clémence?
Tu ſerois abimé dans la damnation,
C'eſt elle qui t'attend à faire pénitence.

JUSTE.

Si tu crois ſa bonté, crois auſſi ſa juſtice;
Qui fait punir tout mal d'un éternel ſupplice
Et qui rend à tout bien un bonheur infini.
Sois juſte envers ton Dieu, lui rendant tout hommage,
Qu'au cœur de ton prochain, ton cœur demeure uni,
Et qu'un humble mépris ſoit toûjours ton partage.

TOUT-PUISSANT.

Fais ce que tu pourras, tu ne ſçaurois connoître,
Le pouvoir ſouverain de cet abſolu Maitre :
De rien il a tout fait au Ciel comm'ici bas,
Il n'eſt que toi, pécheur, qui bornes ſa Puiſſance,
Il commande ſouvent, & tu n'obéïs pas :
Tu viole ſes loix, ſans craindre ſa vengeance.

IMMUABLE.

Tout paſſe, tout périt, rien ne demeure ſtable,
Dieu ſeul en changeant tout, vit & regne immuable,
Impaſſible, mortel, toujours ſemblable à ſoi ;
Mais toi comme le vent, tu changes à toute heure ;
Proteſtant aujourd'hui de mieux garder ſa Loi,
Demain tous tes deſſeins ne ſont plus qu'en peinture.

IMMENSE.

Bien que préſent par tout, il l'eſt plus dans ton ame,
Il la guide, il la meut, la conſerve & l'enflamme,
Par ſon immenſité qui ſurpaſſe les Cieux.
C'eſt elle qui remplit, qui ſonde les abimes,
Crois-tu donc en péchant te cacher à ſes yeux ?
Détrompe-toi pécheur, ton Dieu voit tous tes crimes.

SAINT.

Il eſt très-Saint, très-Pur, il a ſeul l'avantage.
De contempler en ſoi des vertus l'aſſemblage,
Et d'ouïr qu'on le chante à jamais trois fois Saint :
Tu le dois imiter, non pas en ſes miracles,
Mais en ſa Sainteté que ſa grace t'empreint,
Et que ſon S. Eſprit t'apprend par ſes Oracles.

PROVIDENT.

Puiſqu'il ſçait mieux que toi ce qui
t'eſt néceſſaire,
Laiſſe le gouverner, laiſſe lui toujours
faire
Accepte de ſa main et le bien & le mal :
Tiens ton cœur prêt à tout, avec in-
différence :
Ne murmure jamais, & d'un viſage égal,
Dans le mal, dans le bien, bénis ſa Pro-
vidence,

GRAND, SAGE, &c.

Il n'eſt rien de ſi grand, il n'eſt rien de
ſi ſage,
Les plus hauts Cherubins lui rendent
leur hommage :
Ils trouvent dans ſon ſein d'éternelles
ſplendeurs ;
Adore les tréſors de ſa haute Sageſſe,
Abime ton eſprit aux pieds de ſes gran-
deurs,
Et péſe devant lui quelle eſt ta petiteſſe,

INFINI, BEAU, &c.

Tout en eſt infini, l'amour, l'indépen-
dance,
La beauté, le repos, la paix et la ſcience,

Il eſt tout accompli dans tous ſes attributs :
Crois le donc plus parfait qu'on ne ſçauroit le dire,
Rends lui ce que tu dois d'honneurs et de Tributs,
Et tiens ton cœur ſoûmis aux loix de ſon Empire.
Tous ces noms merveilleux, tous ces noms ineffables,
Seront toûjours obſcurs, toûjours impénetrables,
Gardons-nous de porter nos lumieres trop haut,
Purgeons nos paſſions, déracinons nos vices,
Fuyons, pour plaire à Dieu, juſqu'au moindre défaut,
Pour le benir un jour au milieu des délices.

Du Myſtère de la Tres-Sainte Trinité.

Sur le même air.

QUel eſt cet Océan et ſans fonds et ſans rive,

Qu'on adore ici bas d'une foi ſimple & vive,
D'un eſprit abîmé, d'un cœur brûlant d'amour ?
Quel eſt ce beau Soleil que tout le Ciel revere
A quoi ſans ſe laſſer tous les Saints font la cour ?
Quel eſt ce grand objet ſource de tout Myſtère ?

C'eſt un Etre infini, c'eſt la divine eſſence
Qui fait voir ſa grandeur et ſa magnificence
Sur un Trone éclatant fait dans l'Eternité.
C'eſt le Dieu trois fois Saint, le Monarque Suprême,
Dont on adore en trois l'Inéfable Unité,
Qui ne vit que de Soi, qu'en Soi, que pour Soi-même.

C'eſt une Trinité qu'on ne ſçauroit comprendre,

Qu'on doit croire & louer, mais qu'on
ne fait entendre
Que par bégayement et par comparaison:
C'eſt une Trinité dont les ſecrêtes abîmes,
Surpaſſent nos eſprits & nos foibles raiſons,
Et ne veulent de nous que des reſpects intimes.

O Myſtére profond, l'objet qui te compoſe,
Encore qu'il ſoit tout n'eſt qu'une ſeule choſe,
Il eſt Trin, il eſt Un, il eſt ſeul tout ſon bien
Il eſt ce Souverain qui peut former le monde,
Ne dit qu'une parole et tout fut fait de rien,
Tant ſa divine voix eſt puiſſante et féconde.

Adorable Unité, trois diſtinctes Perſonnes,
Je te puis ſonder, car ſoudain tu m'étonnes
Par le nombre infini de tes perfections;
Quand je contemple en toi trois Perſonnes Divines.

Et deux fécondités et deux Proceſſions,
Je ſuis tout ébloui ſi tu ne m'illumines.

Trois choſes du Soleil qui ne font qu'une Eſſence,
Peuvent nous faire entrer dans quelque connoiſſance
De cette Trinité par un foible crayon,
Son Corps tout lumineux peut exprimer le Pere,
On découvre le Fils par ſon brillant rayon,
Et ſa chaleur fait voir l'Eſprit-Saint & ſincère.

Le Pere n'eſt qu'amour, que Beauté, que Sageſſe,
Il n'eſt que Sainteté, que Grandeur, que Hauteſſe,
Le Fils et l'Eſprit ſaint le ſont ſemblablablement.
Tous trois ſont infinis, tous trois ſont immuables,
Non compris, incréés, libres également,
Heureux, Bons, Eternels, Puiſſans & véritables.

Chacun eſt le vrai Dieu, très-ſimple
& tout immenſe.
Bien que nous ne croyons qu'un ſeul
Dieu par Eſſence.
En qui chaque attribut tout ſeul les
comprend tous ;
En terme ſpécial la puiſſance eſt au Pere,
La ſageſſe eſt au Fils qui s'eſt livré pour
nous,
Et la bonté convient à l'Eſprit ſalutaire.

Je le crois fermement avec tous les Fi-
déles [tr'elles
Trois perſonnalités ſont diſtinctes en-
Par ordre d'origine et par relation ;
Je le crois fermement avec toute l'E-
gliſe [tion
Elles n'ont qu'un vouloir ſans conteſta-
Leur même ſentiment jamais ne ſe di-
viſe.

Pere, premier objet tout ſeul ſans dé-
pendance,
Votre intellection fait votre ſubſiſtance :
Vous êtes produiſant et toûjours impro-
duit :

Votre Paternité n'eſt point communicable.
En elle on trouve tout, par elle tout reluit.
Elle eſt de tous les biens la ſource inépuiſable.

Fils conſubſtantiel à votre aimable Pere;
Tout ce qu'on voit en vous, tout ce qu'on y révere,
Ne peut être exprime que fort groſſiérement,
Vous en êtes en tout l'image ſubſiſtante;
Sa vive expreſſion par ſon entendement,
Son verbe, ſon miroir, ſa ſplendeur éclatante.

Je vous crois, Eſprit-Saint, autant qu'il m'eſt poſſible
Et du Pere et du Fils le nœud indiviſible,
Le terme & leur repos de leur dilection:
L'amour individu qui ne ſe peut diſſoudre,
Et le don perſonnel dont la proceſſion,
Eſt un point ſi profond qu'on ne peut le réſoudre.

Chrétien penſe ſouvent que ce Pere adorable
Produit ſon Verbe en toi d'un regard inéfable
Et que de leur amour procéde l'Eſprit Saint.
Contemple dans ton cœur cette Eſſence divine,
Et ne te rends plus ſourd à la voix qui ſe plaint
De ce qu'en l'offenſant tu cours à ta ruine.

Si-tôt que tu commets quelque offenſe mortelle,
Et qu'à la Trinité ton cœur devient rebelle,
Tu fais mourir ton ame, elle eſt dans un Enfer.
Crains donc plus que la mort, de ce monſtre l'atteinte,
Dompte tes paſſions, fais tête à Lucifer
Si tu veux voir un jour cette Trinité Sainte,

Du Myſtére inéfable de l'Incarnation.

Sur le même air.

DIEU voyant à regret la bleſſure profonde
Dont Adam par un fruit funeſte à tout le monde,
S'étoit percé le cœur, veut enfin le guérir
C'eſt donc le Verbe Dieu né dans le ſein du Pere,
Qui ſans quitter ce ſein voulant un jour mourir,
Vint ſe couvrir d'un corps dans le ſein d'une mere.

A bas eſprit humain, à bas eſprit ſuperbe,
Tu ne comprendras pas comme le divin Verbe,
S'eſt uni dans le tems à notre humanité,
Les ſçavans Cherubins manquent de connoiſſance
Ils ſont toujours nouveaux dans cette nouveauté,

Que de l'homme & d'un Dieu fait l'étroite alliance.

Ce prodige d'amour, ce chef d'œuvre adorable,
Eſt aux eſprits créés toujours impénétrable
Il n'eſt qu'un Dieu tout ſeul qui les pénetre à fond:
Empruntons humblement de la Foi la lumiere,
Et ſans vouloir ſonder ce Myſtère profond
Conſacrons lui nos cœurs en baiſſant la paupiere.

Voici ce que Dieu fait par ſa toute-puiſſance,
Notre nature humaine eſt dans ſa ſubſiſtance,
Le Verbe par la ſienne en eſt le vrai ſupport:
Elle n'a point en ſoi de ſoutien d'Hypoſtaſe:
Qui pourroit contempler un Myſtère ſi haut

Sans ſe pâmer d'amour, ſans tomber dans l'extaſe.

Un Dieu s'anéantit, non quant à la nature;
Ce n'eſt point en ce ſens qu'on entend l'Ecriture ;
Ceux qui l'ont oſé dire ont erré folement:
Et quand le divin Paul tout abîmé s'étonne
C'eſt de voir que le Verbe en cet abaiſſement,
Daigne faire avec l'homme une même Perſonne.

Cette étroite union qu'on nomme Hypoſtatique,
L'emporte infiniment ſur la Béatifique
Et ſur celle qui joint le corps avec l'eſprit :
La nature divine et la nature humaine
Entieres toutes deux ne ſont qu'un J. C.
Qui tient tout l'Univers ſoumis à ſon Domaine.

Ne blâmons pas Adam, n'abhorrons plus la pomme,

Ce qui ſe dit de Dieu, ſe dit auſſi de
l'homme, [tout,
Le tout devient néant, le néant devient
On ne voit point briller celui qui par
tout brille, [bout,
L'infini qui comprend de l'un à l'autre
Eſt compris dans le ſein d'une petite
Fille.

Pour affranchir notre ame à Satan
aſſervie
L'éternel dans le tems reçoit et perd la
vie,
Sous notre petiteſſe il cache ſa grandeur,
Et ce verbe Eternel égal à Dieu ſon Pere
Pour ne pas éblouir nos yeux de ſa ſplen-
deur [ſere.
Prend pour ſe révêtir notre propre mi-

Tout en eſt ſurprenant, tout en eſt ado-
rable ; ble :
Le plus riche de tous eſt le plus miſéra-
L'Immenſe eſt racourci, l'immortel eſt
mortel ;
On voit foible le fort, la ſageſſe en
l'enfance,

L'impaſſible ſouffrant, dans le tems l'Eternel,
Le Monarque aux liens, la parole en ſilence.

Le Fils du Tout-Puiſſant pour l'homme daigne naître,
Tout ce qui n'étoit point, veut commencer à l'être.
Sans ceſſer toutefois d'être ce qu'il étoit,
Il eſt et ſerviteur et monarque ſuprême:
Quoique foible il détruit ce qui nous ſurmontoit; même.
Et tout mortel qu'il eſt, il tue la mort

En ce traité de paix du Ciel avec la Terre,
Chrétien pour ton amour, Dieu déclare la guerre,
Au Tyran furieux qui te tenoit aux fers:
Combats de ton côté tout ce qui perd ton ame,
Et pour ne point bruler aux flâmes des enfers,
Brule ici jour et nuit d'une céleſte flâme.

Grave en ton ſouvenir que ton Dieu s'humaniſe.

Afin que par ſa chair l'homme ſe divini-
ſe;
Et que tu ceſſes d'être impur, ſâle et char-
nel,
Pour l'homme le Sauveur ſe cache &
s'humilie
Sois humble et bien petit, ſi tu veux
voir au Ciel,
Ce Dieu qui par amour avec l'homme ſe
lie.

LA NAISSANCE DE NOTRE Seigneur Jéſus-Chriſt.

Sur l'Air : *De la Chananée.*

VOici cette heureuſe journée,
Qui met fin à tous nos ſoupirs :
Voici la ſageſſe incarnée,
Qui vient remplir tous nos déſirs,
Joignons nos cœurs aux cœurs des
Anges.
Chantons en ce jour plein d'éclat,
Du Verbe incarné les louanges,
D'un accent doux & délicat.

O divine métamorphoſe,
Le plus grand eſt le plus petit,
Un enfant devient toute choſe,
L'Etre premier s'anéantit,

Le Créateur eſt Créature,
Le Tout-Puiſſant cherche un ſoutien,
Ce Monarque impaſſible endure,
Et le Maître de tout n'a rien.

Nos yeux découvrent l'invincible,
L'immenſe eſt dans un petit coin,
On comprend l'incompréhenſible
Le Dieu de gloire eſt ſur du foin.
On voit la Sageſſe en l'Enfance.
L'Eternel eſt ſujet au tems.
La parole eſt dans le ſilence,
Et la joye au gémiſſement.

Une fille produit ſon Pere,
La ſource naît de ſon ruiſſeau,
Marie eſt une Vierge Mere,
Par un prodige tout nouveau,
Mais cette Mere ſans feconde,
Augmente ſa Virginité,
En enfantant l'Auteur du monde,
Sans bleſſer ſon intégrité.

Sitôt que cette belle Aurore,
[redacted]on Dieu, ſon Fils, ſon Soleil,
[redacted]t ſes pieds elle l'adore,
[redacted]d'un reſpect ſans pareil ;

Comme ſon Fils elle l'embraſſe,
Baiſe ſa bouche & s'y repait,
Et tenant ſes yeux ſur ſa face,
Elle le nourrit de ſon lait.

Les Cieux deſcendent ſur la terre :
La terre monte juſqu'aux Cieux,
Et le ſein d'une fille enferre,
Celui qui remplit tous les lieux ;
Une Etable eſt un ſacré Temple,
Une Crêche un divin Autel,
Un chacun adore & contemple,
L'Immortel devenu mortel.

Pécheur ton Dieu n'eſt miſérable,
Que pour te rendre bienheureux,
Il eſt couché dans une Etable,
Pour t'empêcher d'être orgueilleux ;
C'eſt pour te donner ſes richeſſes,
Qu'il épouſe ta pauvreté,
Et c'eſt pour guérir tes foibleſſes,
Qu'il a pris ton infirmité.

Quoiqu'il ſoit la Sainteté même,
Il prend la forme du pécheur,
Et t'aimant d'un amour extrême,

Il ne demande que ton cœur :
L'excès de ſon amour te ſomme,
D'être à lui ſans temporiſer,
Puiſqu'il n'a voulu ſe faire homme,
Qu'afin de te diviniſer.

Ce Samaritain charitable,
Touché des maux du genre humain,
Guérit tes playes dans l'étable,
Ses pleurs ſervant d'huile et de vin :
Ce vrai Noé, vrai Patriarche,
Qui cache ſa Divinité,
Nous ſauve tous entrant dans l'arche
De notre foible humanité.

Quel bien pour la nature humaine
D'être unie au Verbe Divin,
Et de ne craindre plus la gêne,
Qui devoit l'accabler ſans fin :
Quel honneur pour notre nature,
D'être au-deſſus des purs Eſprits,
Chrétien exalte ſans meſure,
Ce bonheur ſans fin et ſans prix.

Le Roi des hommes et des Anges,
Le Souverain de l'Univers,

Qu'on voit envelopé de langes,
Nous lie à Dieu briſant nos fers :
Ce vrai Samſon ſeul invincible,
Lié des chaines de l'amour,
N'eſt plus à l'homme inacceſſible ;
Grands et petits lui font la cour.

Approchons de ce Fils unique,
De l'Image du Tout-puiſſant,
Et tâchons de mettre en pratique,
Ce qu'il nous enſeigne en naiſſant.
Un peu de foin lui ſert de Chaire,
Pour nous prêcher l'humilité,
La charité, la vie auſtere,
Et l'amour de la pauvreté.

Que chacun tâche de renaitre ;
Que le ſuperbe ſoit petit,
Que l'avare ceſſe de l'être,
Que l'impur dompte l'apétit,
Que tout pécheur ſe convertiſſe,
Que tout parfait ſoit plus parfait,
Que chacun combatte le vice,
Et du Sauveur ſente l'effet.

La Circonciſion de Notre Seigneur Jéſus-Chriſt.

Sur l'air: *Vous êtes charmante & blonde, &c.*

CE fut en cette journée,
Qu'on circoncit le Sauveur
Prenant part à ſa douleur,
Retranchons en cette année,
Ce qui ſouille notre cœur,
Et tient notre ame enchainée.

L'an nouveau, pécheur, peut-être,
Sera la fin de tes ans,
Immole à Dieu tous tes ſens,
Sois la victime et le Prêtre,
Et n'abuſe plus du tems,
Qui doit bientôt ceſſer d'être.

Le Sauveur paroit coupable,
Quoiqu'il ſoit le Saint des Saints
Quand par d'orgueilleux deſſeins,
Tu veux paroitre impécable,
Mais tous tes efforts ſont vains,
Et te rendent plus damnable.

Nonobſtant ſon innocence,
Il ſe ſoûmet à la Loi,

Rentre Pécheur, rentre en toi,
Peſe bien ta noire offenſe,
Et rougis devant ton Roi,
Quand tu veux qu'on te diſpenſe.

Jéſus donne pour étrenne,
Son Sang pur en ce beau jour,
C'eſt l'excès de ſon amour,
Qui les tire de ſes veines,
Uſons de quelques retours,
En ſouffrant pour lui nos peines.

Il verſe ſans plus attendre,
Un peu de ſang et des pleurs,
Mais cet enfant de douleurs,
Prétend de le tout répandre,
Au milieu de deux voleurs,
Pour l'homme qui n'eſt que cendre.

Le Pere Eternel lui donne
Le très Saint Nom de JESUS,
Ne nous épouvantons plus,
Quand le Démon nous talonne,
Ce nom le rend ſi perclus,
Qu'il ne peut nuire à perſonne,

A ce nom Saint et terrible ;

Tout genou tremble et fléchit,
Ce ſeul Nom nous affranchit
De la mort la plus horrible,
Ce ſeul Nom nous enrichit
D'un bien incompréhenſible.

Beau nom que tout mon cœur aime,
Tu fais mes plus doux appas,
Quand on ne te maudit pas
Je ſens une joye extrême,
Mais ma vie eſt au trépas
Quand j'entends qu'on te blaſphême.

O doux Nom ſource de vie,
Ma défenſe & mon ſecours,
Je veux t'invoquer toûjours,
Mais ſur tout à l'agonie :
Pour aller par ton ſecours,
De l'exil à la Patrie.

L'adoration des Trois Rois : Sur l'air,

Ah ne me flatez plus! vous voyez que j'expire.

REjouis-toi, Chrétien, voici ta grande Fête ;
Enfin voici le jour qui t'apporte la Foi.

Cet Aſtre que tu vois eſt du Ciel l'interprête
Qui te vient annoncer que Jeſus eſt ton Roi.
Que Jéſus, que Jéſus eſt ton Roi.

Beau jour plein de bonheur, beau jour plein de merveille,
On n'a point encore vû juſqu'ici ton pareil,
L'Etoile qui paroit en clarté ſans pareille,
Vient montrer aux Gentils Jeſus-Chriſt leur Soleil,
Jéſus-Chriſt, Jéſus-Chriſt leur Soleil.

Trois Mages appellés du climat de l'aurore,
Suivant d'un plein vouloir l'Etoile qui leur luit,
Pour trouver la clarté que tout le Ciel adore,
S'éloignant de l'erreur la clarté les conduit,
La clarté, la clarté les conduit,

Nul embarras humain ne détient ces grands Princes,
Ce qui nous feroit peur ſert à les exciter;

Ils quittent leurs parens, leurs Palais, leurs Provinces,
Et nous pour trouver Dieu ne voulons rien quitter.
Ne voulons, ne voulons rien quitter.

Dès qu'ils ſont arrivés près de la Cité ſainte
L'Aſtre qui les conduit ſe dérobe à leurs yeux,
Ils en ſont affligés, ils ſont ſaiſis de crainte,
Et n'attendent tous trois du ſecours que des Cieux,
Du ſecours, du ſecours que des Cieux.

Herode eſt tout chagrin, il ſe trouble, il s'étonne,
Trois grands Rois s'informant d'un Roi né de nouveau.
Et pour ne perdre pas ſa mortelle couronne,
Ce barbare prétend l'étouffer au berceau.
L'étouffer, l'étouffer au berceau.

Allez, cherchez le bien, dit-il à chaque Mage,
Quand vous l'aurez trouvé faites le ſçavoir,

J'ai deſſein à mon tour d'aller lui rendre hommage,
Allez donc ſans delai, j'ai déſir de le voir,
J'ai déſir, j'ai déſir de le voir.

Monſtre de cruauté, la clameur lamentable,
D'un innocent troupeau fera voir ton deſſein
Tu ne feins de chercher mon Sauveur adorable,
Que pour faire mourir cet Agneau de ta main,
Cet Agneau, cet Agneau de ta main.

Mais malgré tes efforts et malgré ta fineſſe
Joſeph prendra de nuit et la Mere et l'Enfant
Les Rois s'écarteront, Dieu leur donnant l'adreſſe,
Et Jéſus Roi des Rois reſtera triomphant,
Reſtera, reſtera triomphant.

Les Rois ayant quitté ce Tyran déteſtable
L'Etoile leur paroit, ils en ſont tous jo-

Dès qu'ils ſont parvenus à l'endroit de L'Etable.
Ce bel Aſtre auſſi tôt diſparoit à leurs [yeux,
Diſparoit, diſparoit à leurs yeux.

Ces Princes pleins de foi ſont ravis dès qu'ils entrent.
Voyant ſous un maillot la divine ſplendeur,
L'Or, la Mirrhe et l'Encens tous trois ils lui préſentent,
Se jettant à ſes pieds pour marquer ſa Grandeur,
Pour marquer, pour marquer ſa Grandeur.

Chacun avec reſpect lui fait la révérence,
Lui conſacrant ſon cœur, ſon eſprit & ſon corps,
Et pour marque d'amour et de reconnoiſſance,
L'adorant à genoux lui remet ſes tréſors,
Lui remet, lui remet ſes tréſors.

L'Or montre que des Rois il eſt l'auguſte Maitre,

L'Encens qu'il eſt le vrai Dieu, digne de
nos Autels, [naître
Et la mirrhe fait voir qu'il a bien voulu
Pour mourir, et mourant racheter les
mortels,
Racheter, racheter les mortels.

Les grandeurs de Jéſus, les vertus de
Marie
Et celles de Joſeph captivent leur amour,
Mais le déſir qu'ils ont d'éclairer leur
patrie, [Cour,
Les oblige à regret à partir pour leur
A partir, à partir pour leur Cour.

S'étant recommandés à cet Enfant Cé-
leſte, [ſacré,
Ils changent de chemin, quittant ce lieu
Tous trois prêchant par tout que Dieu
ſe manifeſte,
Qu'ils l'ont vû ſur le foin, et qu'ils l'ont
adoré,
Et qu'ils l'ont, et qu'ils l'ont adoré.

REFLEXIONS,

Pécheur apprens ici quand la grace t'ap-
pelle,

A ſuivre ſur le champ ſes lumineux attraits,
Adhere à l'eſprit ſaint, ne lui ſois plus rebelle
Ceſſe de te noircir, chaſſe loin tes forfaits,
Chaſſe loin, chaſſe loin tes forfaits.

Hélas, combien de fois as-tu vû ſon Etoile ! [cher ?
Combien de fois Jéſus t'eſt-il venu cher-
Il ſe preſente à toi, mais tes yeux ont un voile
Et ne ſont clair-voyans qu'à t'aider à pécher,
Qu'à t'aider, qu'à t'aider à pécher.

Si le monde et l'Enfer cherchent à l'interrompre,
Imite les trois Rois, & pourſuis ton chemin
Si tes ſens débauchés cherchent à te corrompre,
Souviens toi des tourmens qui n'auront point de fin,
Qui n'auront, qui n'auront point de fin.

Offre l'Or de l'amour, l'encens de la prière ;
Offre la myrrhe enfin de la mort de tes ſens :
Ne cherche pas ailleurs de tes dons la matiere,
Le Sauveur nouveau ne veut de toi ces préſens,
Veut de toi, veut de toi ces préſens.

Si Dieu par ſa bonté t'a fait changer de vie
Ne retourne jamais à ton ſale bourbier,
Les Rois ſont revenus à leur chere patrie,
Par un autre chemin en quittant le premier,
En quittant, en quittant le premier.

Ton cœur s'eſt éloigné du très haut par les vices,
Il faut pour l'aprocher pratiquer la vertu,
Jéſus ne donnera les céleſtes délices,
Qu'à ceux qui ſous ſes Loix auront bien combattu ;
Auront bien, auront bien combattu.

Souverain Roi des Cieux, de la Terre & de l'Onde,
Ne permettez jamais que le mal regne en nous,
Attirez tous nos cœurs, ô beauté ſans ſeconde ;
Et faites nous regner à jamais avec vous,
A jamais, à jamais avec vous.

A l'honneur de la très-digne Mère de Dieu.

Sur l'air, *En vain je veux celer, &c.*

PUblions la grandeur
De celle dont le cœur
En s'abaiſſant,
Ravit le Tout-Puiſſant :
C'eſt vous Marie,
Temple ſacré,
Palme fleurie,
De Dieu chérie
Au plus haut dégré,

De toute éternité
L'auguſte Trinité,
A fait deſſein
De bénir votre ſein;

O favorite,
Du Roi des Cieux,
Mère bénite,
Votre mérite
Eclate en tous lieux.

Il n'eſt rien d'excellent,
De divin, de brillant,
D'humble & de doux,
Qui ne ſe trouve en vous:
Vierge feconde,
Miroir des Saints,
Douceur du monde,
La terre et l'onde
Sont entre vos mains.

On n'a point entendu
Qu'aucun ſe ſoit perdu,
Votre pouvoir,
Ayant fait ſon eſpoir :
Ma bonne Mère
Vous le ſçavez,
Par vous j'eſpère
L'heureux ſalaire
Qu'on donne aux ſauvés.

Ceux qui vous ſerviront
Un jour contempleront
Votre beauté
Dans la ſainte Cité :
Médiatrice
De mon ſalut,
Soyez propice
A mon ſervice
Qui vous a pour but.

Que votre humilité
Chaſſe ma vanité,
Et mon orgueil,
Ce dangéreux écueil :
Mère très-pure,
Purgez mon cœur
De toute ordure,
Et qu'à toute heure
J'aime la pudeur.

Puiſque Dieu vous élut
Pour Mere du ſalut,
Lorſque par vous
Il deſcendit à nous :
Vierge fidèle,
Celeſte appui,
Soyez mon aîle

Et mon échelle
Pour monter vers lui.

Dans mes afflictions,
Et mes tentations,
Soyez d'abord
Mon aide & mon confort:
Que la mémoire
De votre nom
Pour votre gloire,
Ait la victoire,
Malgré le démon.

Le monde & tout l'enfer,
Auſſi bien que la chair
Font leur effort
Pour me cauſer la mort:
Reſtauratrice
Du genre humain:
Par votre office
De Protectrice,
Tendez-moi la main.

Les biens que nous avons,
Nous ne les recevons

De mon Sauveur
Que par votre faveur ;
Source de Grace,
Divin canal,
Par où tout paſſe,
Fondez ma glace,
Soyez mon fanal.

On n'appréhende rien
Dès qu'on vous aime bien,
Vos bien-aimés
Ne périront jamais :
Que je vous aime,
Mère d'amour,
Juſqu'à l'Extrême,
Plus que moi-même,
De nuit & de jour.

Je vous aime trop peu,
Faites que votre feu,
Me forme enfin
Un cœur de Seraphin ;
Que ſi mon ame,
Ne brûle pas
De votre flâme
O ſainte Dame,
Je veux le trépas.

Sur l'Hymne, AVE MARIS STELLA:
Sur l'air, *Où êtes vous Birenne mon amour,*
Ave Maris Stella, &c.

ASTre Divin, de grace éclairez-nous,
Parmi les Flots de la mer de ce monde:
Porte du Ciel, nous vous ſaluons tous,
Mère d'un Dieu, toujours vierge féconde,
Sumens illud ave, &c.

Prenez nos cœurs & donnez-nous la paix
En recevant le doux ſalut de l'Ange:
Regnez ſur nous, & que d'Eve à jamais
Le nom fatal en votre nom ſe change.
Solve vincla reis, &c.

Affranchiſſez ceux qui ſont aux liens,
Ouvrez les yeux à ceux qui n'y voient goute
Chaſſez nos maux, obtenez-nous tout bien
Durant le cours de notre triſte route.
Monſtra te eſſe Matrem, &c.

Nous vous prions, proſternés devant vous,
Ah! daignez donc vous montrer notre mere

Offrez nos cœurs au Redempteur de tous
Qui voulut bien naître de vous sans Pere.
Virgo singularis, &c.
Rendez nous doux par vos suavités,
Rendez nous purs, ô Vierge incomparable,
Délivrez nous de nos iniquités
Par votre main puissante & secourable.
Vitam præsta puram, &c.
Faites enfin que vivant chastement
Nous finissions la course en assurance,
Pour aller voir Jésus au Firmament,
Et le bénir avec réjouissance.
Sit laus Deo Patri, &c.
Gloire au très Haut dans son brillant séjour,
Gloire à son Fils chef de l'homme & de l'Ange,
Gloire à l'Esprit terme de leurs amours,
Et qu'à tous trois ne soit qu'une louange.

Complainte à la très-Sainte VIERGE au pied de la Croix.

Sur le même air.

Stabat Mater dolorosa, &c.

LOrsque Jesus attaché sur la Croix,
Mit l'Univers par sa mort aux allarmes,

Sa Mère étoit au pied de ce ſaint Bois,
Triſte debout dans un torrent de larmes.
Cujus animam gementem &c.
Ce fut alors qu'un glaive de douleur
Fut enfoncé dans cette ame innocente,
Qui gémiſſoit au plus profond du cœur,
Sous le preſſoir d'une peine aſſommante.
O quam triſtis et afflicta, &c.
O quels ennuis! ô quelle affliction!
Devoit ſentir cette Mère bénite,
Voyant ſon Fils durant ſa Paſſion,
Entre les mains d'une troupe maudite!
Quæ mærebat et dolebat, &c.
Les maux affreux, l'indicible tourment
Que ce doux Fils ſouffroit en ſa préſence
Ne produiſoient qu'angoiſſe & tremblement,
Dans ſon eſprit accablé de ſouffrance.
Quis eſt homo qui non flere, &c.
Qui d'entre nous ne fondroit point en pleurs,
En contemplant cette Mère qui pleure,
Et qui pourroit, en voyant ſes douleurs,
Ne point ſouffrir pour les maux qu'elle endure.

Qui poſſet non contriſtari, &c.
Quelle cœur d'acier ne s'affligeroit pas,
Au triſte aſpect de cette Mère auguſte,
Qui voit mourir ſon Fils pour des ingrats,
Par un Arrêt auſſi cruel qu'injuſte !

Pro peccatis ſuæ gentis, &c.
Ses yeux ont vû Jeſus aux fouets ſoumis,
Pour les péchés d'un Peuple ſi barbare.
Ses yeux l'ont vu parmi ſes ennemis,
Bien plus navré que Job ni que Lazare.

Vidit ſuum dulcem natum, &c.
Elle le vit pendu ſur une Croix,
Abandonné des Anges & des Hommes,
Elle le vit lorqu'il fut aux abois,
Pour le ſalut de tous tant que nous ſommes.

Eia Mater fons amoris, &c.
Mère d'amour, par vos vives douleurs,
Attirez-moi ſur le Mont du Calvaire,
Pour y mêler mes larmes à vos pleurs,
Et reſſentir votre douleur amère.

Fac ut ardeat cor meum, &c.
Touchez mon cœur, afin de l'enflammer,

Pour l'homme Dieu cher objet de ma
flâme :
C'eſt lui tout ſeul que je déſire aimer ;
C'eſt à lui ſeul que veut plaire mon ame.
Sancta Mater iſtud agas, &c.

Reine du Ciel, Mère de mon ſauveur,
Miroir des Saints, eſpoir des miſérables,
Daignez graver dans le fond de mon
cœur,
De votre Fils les playes adorables.
Tui nati vulnerati, &c.

Faites-moi part des maux qu'il a ſouf-
ferts,
Faites-moi part des bleſſures profondes
Qu'il endura pour m'affranchir des fers:
Son ſang pouvoit ſauver dix mille mon-
des.
Fac me verè tecum flere. &c.

Que mes ſoupirs, mes pleurs et mes
regrets,
Durent autant que durera la vie,
Et qu'avec vous, ſans dire c'eſt aſſez,
Je pleure un Dieu mis en Croix par en-
vie.
Juxta crucem tecum ſtare, &c.

Tout mon déſir eſt d'être auprès de vous,

Proche la Croix, mon unique eſpérance,
Pour embraſſer de Jéſus les genoux,
Et compatir à ſa dure ſouffrance.

Virgo Virginum præclara, &c.

Vierge ſans pair, de nos Vierges l'honneur,
Ayez pour moi vos douceurs ordinaires
Et permettez que le deuil de mon cœur,
Suive en tous lieux vos triſteſſes amères.

Fac ut portem Chriſti mortem, &c.

Faites par tout que je porte ſur moi,
D'un Dieu mourant les véritables marques,
Et que l'honneur des playes de mon Roi,
Me ſoit plus cher que tout l'or des Monarques.

Fac me plagis vulnerari, &c.

Que pour l'amour de votre aimable Fils,
Je ſois ſans fin navré de ſes bleſſures,
Et que mon cœur au pied d'un Crucifix,
Boive à longs traits parmi tant d'ouvertures.

Inflammatus & aſſenſus, &c.

Embraſez-moi du feu de ſon amour,
Aſſiſtez-moi, ô Vierge incomparable,

Au jour des pleurs, en ce terrible jour,
Où l'on doit voir un Juge inexorable.
Fac me cruce cuſtodiri, &c.
Que par ſa Croix et par ſa ſainte mort;
Je ſois muni d'une grace abondante,
D'un ferme eſpoir & d'un puiſſant confort,
Pour m'oppoſer à tout ce qui me tente,
Quando corpus morietur, &c.
Faites enfin que quand mon cœur mourra,
Mon ame ſoit conduite dans la gloire,
Où pour jamais elle contemplera
Son cher époux, l'Auteur de ſa victoire.

A l'honneur de Notre Dame de la Garde, pour les Mariniers :

Sur l'Air, *Un jour le Berger Trois, &c.* ou *de l'Enfant prodigue.*

VIerge Sainte, exaucez-nous,
Notre eſpoir eſt tout en vous :
Chère Dame de la Garde,
Très-digne Mère de Dieu,
Soyez notre Sauve garde,
Pour nous défendre en tout lieu.

Si vous daignez nous garder,
Nous pourrons tout hazarder,
Quelque effort que le Turc faſſe,
Nous nous mocquerons de lui,
En abattant ſon audace,
Par votre invincible appui.

Nous ſerons hors de dangers,
Devant ſes Vaiſſeaux légers,
En dépit de ſa furie,
Nous braverons ſon Croiſſant,
Et toute la Barbarie,
Sous votre bras très-puiſſant.

Qu'aucun Ecumeur de Mer,
Ne puiſſe nous allarmer,
Que nos Vaiſſeaux, nos Galéres,
Et tous autres Bâtimens,
Puiſſent, malgré les Corſaires,
Naviguer heureuſement.

Lorſqu'un bruyant tourbillon,
Eſt pouſſé par l'Aquilon,
Lorſque le Tonnerre gronde,
Et que tout ſemble périr,
Hâtez-vous, Reine du monde,
De nous venir ſecourir.

Soûtenez de votre bras,
Et nos vergues et nos mâts,
Fortifiez le cordage,
Les cables et les haubans,
Pour faire tête à l'orage,
Parmi la fureur des vents.

Claire Etoile de la Mer,
Montrez-vous dans le danger,
Dans la nuit la plus obſcure,
Servez de Phare et de Nord,
A ceux qui ſous votre augure,
Eſpérent de prendre Port.

Conſervez à tous momens,
Tous nos pauvres Bâtimens,
Faites que pas un n'échouë,
Quand les écuëils et les flots,
Font trembler de poupe à prouë,
Les Chefs et les Matelots.

Si l'ancre vient à caſſer,
Gardez-nous de nous froiſſer,
Soyez notre ancre maitreſſe,
Aidez notre foible effort,

Et nous donnez quelque adreſſe
Pour nous guider dans le Port.

Ouvrez les yeux aux Nochers,
Pour voir de loin les Rochers,
Et quand les vagues chenues,
Font bondir le Bâtiment.
Des abîmes juſqu'aux nuës,
Aſſiſtez-nous promptement.

Conſervez-nous l'Artimon,
La Bouſſole et le Timon,
Lorſque nous courons fortune,
Au gré des vents et des flots,
Tendez la main, belle Lune,
Aux beſoins de vos devots.

Ne nous permettez jamais,
De rompre entre nous la Paix,
Chaſſez loin, douce Marie,
Du tribord et de bas bord,
Le trouble et la crierie,
En nous tenant bien d'accord.

Chacun de nous eſt fâché,
D'avoir ſi ſouvent péché,
O Dame de bonne Garde,

Faites-nous reſſouvenir,
Que par tout Dieu nous regarde,
Pour mieux vivre à l'avenir.

Conſervez nous la ſanté,
La vie et la liberté,
Vous pouvez, Vierge céleſte,
Nous préſerver jour & nuit,
De la guerre et de la Peſte,
Et de tout ce qui nous nuit.

Suppliez votre cher Fils,
Qu'il béniſſe nos profits,
Ajoûtez au bon paſſage,
Un heureux & prompt retour,
Et nous vous rendrons hommage,
Avec ſentiment d'amour.

A l'honneur du Saint ANGE GARDIEN:

Sur l'air, *Amarillis vous êtes blanche et blonde, &c. ou de Suſanne.*

QUi d'entre nous oſeroit ſe promettre,
Qu'un favori du Dieu de Majeſté,
Le vint garder dès qu'il a reçu l'être,

Et qu'il ſe tint toujours à ſon côté?
N'en doute nullement, un Ange eſt à ta ſuite,
Pour veiller jour & nuit ſur ta conduite.

Les noms divers de l'Ange Tutelaire,
Marquent aſſez tous les divins emplois:
Il eſt ton bras contre ton adverſaire,
Et ton bâton quand tu portes ta croix:
Il eſt ton précepteur, il t'enſeigne à merveille:
Il eſt ton Conſeiller & ton oreille.

Il eſt ton œil, qui ſans ceſſe regarde,
Tout ce qui touche et ton ame et ton corps:
Il eſt ton guide, il eſt ta ſauve-garde,
Il te préſerve et dedans et dehors:
Il eſt ton boulevart et ta forte défenſe;
Il te prête en tout tems ſon aſſiſtance.

O quel bonheur! quelle prérogative,
D'avoir pour guide un des Princes du Ciel,
Qui te protège en tout ce qui t'arrive,
Quoique tu ſois vil et materiel!

Pèſe bien devant Dieu cette faveur inſigne;
Evite ce qui peut t'en rendre indigne.

Dès le réveil il pourſuit ta pareſſe,
Il te convie à quitter le chevet:
Mais tu combats ſon zéle et ſon adreſſe,
En dorlotant ton corps ſur le duvet.
Il a beau t'avertir: tu fais la ſourde oreille,
Sans daigner te lever lorſqu'il t'éveille,

Le long du jour il t'anime, il t'exhorte,
A t'employer au ſecours du Prochain:
Il voudroit bien que ta Foi demi morte,
Ne remit plus l'affaire au lendemain,
Il ne tient pas à lui que tu ne t'enrichiſſes,
En rendant à chacun des bons offices.

N'eſt-il pas vrai que cet eſprit céleſte,
Fait ce qu'il peut pour te porter au bien?
Mais, ô malheur! N'eſt il pas manifeſte,
Que tous tes ſoins ne te ſerve de rien?
Ton cœur eſt un rocher, ton ame eſt une ſouche;

Rien ne peut l'émouvoir, rien ne la touche.

Lorſque le monde ou le démon te tente,
Il le repouſſe, il rend vains ſes efforts.
Que ſi la chair t'afflige & te tourmente,
Il affermit l'eſprit contre le corps.
Il s'y prend de tous biais pour divertir tes chûtes,
Bien que d'un cœur ingrat tu le rebutes.

T'étant noirci de quelque horrible offenſe,
Il te ſupporte, il a pitié de toi;
Et t'incitant à faire pénitence,
Il t'en obtient la grace de ſon Roi.
Que s'il te voit croupir dans cet état damnable,
Il devient envers toi plus charitable.

Il te fait voir la perte de ton ame;
Il te fait voir la perte de ton Dieu.
Il t'épouvante, il t'éclaire, il t'enflamme;
Il te pourſuit en tout tems, en tout lieu.
Ton mépris, ton rebut & ta noire malice:
Ne le dégoûtent point de ſon office.

En te guidant, il adore, il contemple
L'unique objet qui le rend bienheureux.
Dans tes emplois imite ſon exemple ;
Fais vers ton Dieu des retours amoureux
Aſſiſte ton prochain toûjours en ſa préſence,
Si tu veux t'attirer ſon aſſiſtance.

Quand tu ſeras au bout de ton voyage,
Deteſperant de tout ſecours humain,
Et que l'Enfer t'abattra le courage,
Il ſera prompt à te tendre la main.
T'ayant mis à couvert du trouble & de la crainte,
Tu mourras au Seigneur d'une mort ſainte.

Si l'ennemi t'attaque avec main-forte,
Se ralliant avec d'autres démons,
Il aura ſoin de prendre bonne eſcorte,
Pour faire tête à tous ces rodomons.
Je n'aurois jamais fait, s'il falloit te déduire
Tous les moyens qu'il prend pour te conduire.

Ne paye plus ſes ſoins d'ingratitude ;
Sois lui dévot, porte lui du reſpect.
En compagnie & dans la ſolitude,
Sois devant lui modeſte, circonſpect.
Conjure-le ſurtout qu'à la fin de ta courſe,
Il t'aide à remonter juſqu'à ta ſource.

Les grandeurs, la pénitence & le martyre de St. JEAN BAPTISTE :

Sur l'air, *Depuis longtems qu'en ſecret je vous aime, &c.*

QUe dirons-nous du fameux JEAN-BAPTISTE,
Que dirons-nous qui ſoit digne de lui ?
Pour m'ériger en ſon Panégyriſte,
Il faut qu'il ſoit lui-même mon appui.
Dieu l'a rendu ſi ſublime et ſi grand,
Que nul des Saints ne ſe trouve en ſon rang,
Lui ſeul ſurpaſſe,
En dons, en grace,
Tout homme né ſous le vieux Teſtament.

Ce Saint eſt grand en diverſes manières ;

Grand devant Dieu, grand devant le
Prochain,
Grand en soi-même, en ardentes lu-
mieres,
Grand en amour envers son Souverain,
Grand en son nom, grand en sa parenté,
Grand en vertu, grand en humilité,
Grand en souffrance,
Dès son enfance,
Et grand enfin en Grace & Sainteté.

Jean est martyre, vierge, docteur, a-
pôtre,
Plus que Prophète, Hermite & Confes-
seur:
Jean est un Ange & par dessus tout autre,
Il est d'un Dieu l'auguste Précurseur.
Dieu, l'Ange & l'homme ont loué ce
Héros,
Que je voudrois louer autant qu'il faut,
Mais ma foiblesse,
Je le confesse,
Ne permet pas que je vole si haut.

Elizabeth est de six mois enceinte,
Et son cher Fils criminel en Adam,
Lorsqu'au salut de la Vierge très-Sainte,

Le Saint dès Saints rend Saint le petit
Jean.
L'Enfant d'abord treſſaillit & fait voir
De ſon Sauveur le ſouverain pouvoir,
Devant que naître,
Il fait connoître, [voir.
Vers l'Homme Dieu ſa charge et ſon de-

Dès ſon bas âge il cherche une re-
traite,
Pour contempler le trois fois Tout puiſ-
ſant.
Qu'il fait beau voir ce jeune Anachorete,
Faire la guerre à ſon corps innocent!
Les purs Eſprits lui font ſouvent la cour,
Tandis qu'il prie & de nuit & de jour,
Et d'heure en heure,
Son ame pure,
Croit en lumière auſſi bien qu'en amour.

Pour nourriture il a des ſauterelles,
Et tout au plus quelques rayons de miel.
Il ſe choiſit des Croix toujours nouvelles
Pour nous montrer l'étroit chemin du
Ciel.
Il couche à terre, il ne boit que de l'eau;

Son pauvre habit eſt de peau de cha-
meau,
Et pour tout dire,
Son long martyre, [beau.
Fait endurer ſon corps juſqu'au tom-

Le Fils de Dieu, ce monarque ſuprê-
me,
Etant un jour ſur le bord du Jourdain,
Dit à Saint Jean, donne-moi le Baptê-
me,
Je le veux bien recevoir de ta main :
Le Saint recule, et lui dit : Ah ! c'eſt moi
Qui dois, Seigneur, être lavé par toi,
Jéſus perſiſte,
Et Jean Baptiſte,
Baptiſe enfin ſon Sauveur & ſon Roi.

Jean voit Jeſus qu'il chérit, qu'il con-
temple,
Et qu'il voudroit qu'on connût en tout
lieu,
Lors de ſon doigt, de parole, & d'exem-
ples,
Il crie à tous : *voici l'Agneau de Dieu.*
Voici, mortels, le véritable Chriſt,

Mes yeux ont vu ſur lui le Saint Eſprit:
Venez vous mettre
Sous ce bon maitre,
Qui veut de vous un cœur humble & contrit.

Lorſque les Juifs s'adreſſent à ce Nonce,
Pour s'informer s'il eſt le Roi des Rois;
Ils n'ont de lui que cette humble réponſe;
Je ne ſuis rien que le ſon d'une voix.
Je ne ſuis point le Chriſt, cet homme doux;
Que l'amour même immolera pour tous:
Ce vrai Meſſie,
Fils de Marie,
Que vous cherchez eſt au milieu de vous.

Croyez, dit-il, que je ne ſuis pas digne
De délier même ſes ſouliers.
Ce me ſeroit une faveur inſigne,
Si je pouvois baiſer ſes ſacrés pieds:
Allez à lui comme à votre ſoutien,
Non pas à moi qui ſuis moins que le rien.

Criez, de grace,
En pleine place,
Qu'il eſt le Chriſt notre ſouverain bien.

Penſons ici combien Jean s'humilie,
Lorſqu'il pourroit paſſer pour le Sauveur.
Il dit à tous, je ſuis la voix qui crie,
De rendre droits les ſentiers du Seigneur.
Et nous, helas ! loin de nous abaiſſer,
Nous nous piquons dès qu'on nous veut blâmer :
La moindre injure
N'eſt que trop dure,
Pour nous aigrir et pour nous offenſer.

Ce grand Héros auſſi pur que modeſte,
Approche Hérode, et d'un ton généreux,
Le reprenant de ſon horrible inceſte,
Il lui fait voir qu'il eſt un ſcandaleux;
Sire, dit-il, j'ai honte ; je frémis
De tant de maux que vous avez commis:
Quittez la femme
Qui perd votre ame;
Ce ſale amour ne vous eſt point permis.

Hérodias, cette femme impudique,
Toute en fureur et toute hors de soi,
Regarde Jean comme un fâcheux critique ;
Et sans relâche elle presse le Roi.
Ah ! lui dit-elle, ah ! vous me feriez tort,
Si vous trompiez notre premier accord,
Faites donc prendre,
Sans plus attendre,
Notre Censeur, et qu'on le mette à mort.

Ce Roi brutal piqué jusqu'à la rage,
Fait garroter le divin Précurseur.
Car bien qu'il craigne un si saint personnage,
Il veut pourtant plaire à sa belle-sœur.
On prend le Saint, on le traine au cachot,
Mais rien n'abat ce grand cœur sans défaut.
Plus on le fâche,
Et plus il tâche
De soûtenir l'intérêt du Très-Haut.

Jean ne craint rien, quoiqu'on fasse, qu'on dise.

Hérode à beau le tenir en priſon,
Son corps lié, ſon eſprit en franchiſe,
Il ſouffre en paix et vaque à l'oraſon.
Il eſt content que ſon ſang ſoit verſé,
Pourvu que Dieu ne ſoit plus offenſé.
Sa ſeule offence
Fait ſa ſouffrance ;
C'eſt pour Dieu ſeul qu'il eſt intéreſſé.

Hérodias veut que ſa fille danſe,
L'ayant ornée et couverte d'atour,
Lorſque le Roi, le jour de ſa naiſſance,
Fait un feſtin aux plus Grands de ſa Cour :
Cette effrontée entend ſi bien le bal,
Que ſes beaux tours charment un Roi brutal.
La Compagnie
En eſt ravie,
Et chacun dit qu'on n'a rien vû d'égal.

Le Roi qui lors tout honneur abandonne,
Lui dit, demande ce que tu voudras.
Quand il faudroit partager ma Couronne
Je te promets que ſoudain tu l'auras.
Il jure même, et ſans plus marchander

La baladine oſe lui demander,
La tête auguſte
De l'Homme juſte
Qui leur prêchoit ſans rien appréhender.

Hérode ici témoigne qu'il ſe fâche
De ſa promeſſe et de ſon jurement.
Mais il ſe rend, cet inhumain, ce lâche,
Il dit qu'on aille au cachot promptement.
Jean ſe proſterne, et d'un air plein d'appas,
Dit au bourreau de ne l'épargner pas :
Il veut qu'on porte
Sa tête morte,
Pour condamner Herode en ſon repas.

Hérodias prend cette ſainte tête,
Et d'un poinçon qui retient ſes cheveux,
Perçant à jour la langue du Prophète,
Elle s'écrie : on a rempli mes vœux.
Sa fille enſuite ayant pris le baſſin,
Court au Tyran tout plongé dans le vin.
Cette danſeuſe,
Fierre et joyeuſe,
Fait voir la tête à tous ceux du feſtin.

O juſtes Cieux ! pouvez-vous voir ce crime,
Sans écraſer ce Roi voluptueux ?
Le chef de Jean que tout le monde eſtime,
Eſt le jouët d'un Prince inceſtueux.
Cruel Hérode, indigne d'être Roi,
Reçois ce plat plein de ſang et le bois :
Ame barbare,
Cet Homme rare,
Tout mort qu'il eſt prêche encore contre toi.

Voilà le prix d'une vaine danſeuſe :
Voilà les maux que fait la volupté.
Voilà la fin ſanglante et glorieuſe
Du ſaint Martyr de la pudicité,
Fuyez, jeuneſſe, et la danſe & l'amour;
Qui troubleront votre ame au dernier jour.
Durant la danſe,
Le Démon penſe
A votre perte, en tournant à l'entour.

Grand Précurſeur, miroir de pénitence,

Obtenez-moi de me mortifier.
Vous fûtes saint devant votre naissance;
Obtenez-moi de me sanctifier.
Ange incarné, voix du Verbe Divin,
Guidez mes pas par le plus sur chemin.
Brulez mon ame
De votre flame,
Pour vivre en Dieu mon principe et ma fin.

SAINT PIERRE pleurant:

Sur l'Air: *Ah ne me flattez plus, vous voyez que j'expire, &c.*

PIerre en suivant les pas du souverain Monarque,
D'un pécheur de poissons devient d'hommes pécheur;
Et d'un vil matelot qui conduit une barque,
Le Pilote & le Chef du Vaisseau du Seigneur,
Du Vaisseau, du Vaisseau du Seigneur.

Il tient les Clefs du Ciel de la main du Messie,

Qui le long de la Mer le prévint & l'élut;
C'eſt lui qui peut lier, & c'eſt lui qui délit;
Qui ne ſuit ce Paſteur n'aura point de ſalut,
N'aura point, n'aura point de ſalut.

Mais laiſſons maintenant tant de prérogatives,
D'un Apôtre ſi ſaint qu'on revère en tous lieux;
Chantons les pleurs ameres & les ſources d'eaux vives,
Que ſon cœur pénitent fait couler de ſes yeux,
Fait couler, fait couler de ſes yeux.

Jeſus prédit le ſoir de la Cène derniére,
Que les ſiens, cette nuit, lui manqueroient de foi;
Pierre répond alors, d'une voix prompte & fiére,
Qu'il tiendra toujours bon, préſumant trop de ſoi,
mant, préſumant trop de ſoi.

Sçachez, Seigneur, dit-il, qu'encore que tous les autres
Fuſſent ſcandaliſés, je ne le ſerai point.
Je vous ſuivrai partout comme chef des Apôtres,
Falut-il par la mort, Jéſus, vous être joint,
Jeſus, vous, Jeſus vous être joint.

Le Seigneur lui repart : devant que le Coq chante,
Tu m'abandonneras m'ayant nié trois fois.
A ces mots ſurprenans, le troupeau s'épouvante,
Et Jeſus ſort ſoudain pour penſer à la Croix,
Pour penſer, pour penſer à la Croix.

Pierre au Jardin s'endord, ſon bon Maître l'éveille,
Et va s'offrir lui-même au pouvoir des ſoldats.
Judas vient ; on le prend; Pierre faiſant merveille,
Coupe une oreille à Malque & ſon co[illegible] ne craint pas,

Et ſon cœur, et ſon cœur ne craint pas.

Mais en ſuivant Jeſus, il ſent naitre
la crainte,
Puis il s'avance encore, animé par l'a-
mour,
Et la peur lui donnant une plus forte
atteinte,
Il tremble tout de bon s'approchant de
la Cour,
S'approchant, s'approchant de la Cour.

Si tôt qu'il met le pied au Palais de
Caïphe,
Il méconnoit Jeſus, il lui tourne le dos ;
Une ſervante alors Portière du Pontife,
Le voit près du foyer et lui tient ce pro-
pos,
Et lui tient, & lui tient ce propos.

N'es tu point de ceux-là qui ſont ſous
la conduite
De ce grand criminel que tu ſuis pas à
pas ?
Pierre ne pouvant plus recourir à la
fuite,

Lui répond lâchement, je ne le connois pas,
Je ne le, je ne le connois pas.

Il profere trois fois cet horrible blaſphême ;
Ajoutant le ſerment à l'infidélité :
Et bien loin de rentrer ſur le champ en ſoi-même,
Il eſt encore au feu quand le Coq à chanté,
Quand le coq, quand le coq a chanté.

Après le chant du coq, Jeſus regarde Pierre,
Qui de ce ſeul regard eſt vivement touché.
Ce regard amoureux briſant ſon cœur de pierre,
Le diſpoſe à ſortir pour pleurer ſon péché,
Pour pleurer, pour pleurer ſon péché,

Par ce regard puiſſant, Jeſus ſemble lui dire,
Ah ! Pierre, et depuis quand ne me connois-tu pas ?

Ton infidélité m'eſt un plus dur martyre
Que les coups, les mépris, les affronts, les crachats,
Les affronts, les affronts, les crachats.

N'as-tu pas confeſſé, me rendant témoignage,
Que j'étois le vrai Chriſt, le Fils du Dieu vivant?
N'es-tu pas par ma main échappé du naufrage,
Quand les flots t'étonnoient, agités par le vent,
Agités, agités par le vent,

Où ſont les beaux ſermens de cet homme indomptable?
Qu'eſt ton zèle indiſcret au beſoin devenu?
N'es-tu pas un menteur? ſuis je pas véritable?
Pierre, je l'avois dit, je t'avois bien connu,
Je t'avois, je t'avois bien connu.

Où ſont tous mes bienfaits & tes belles promeſſes,
Qu'en défiant la mort tu faiſois depuis peu ?
Toi ſeul plus que les Juifs m'accable de triſteſſe,
Tant je trouve inhumain ton cruel déſaveu
Ton cruel, ton cruel déſaveu.

Quoi, Pierre ! falloit-il rendre ſitôt les armes ?
Falloit-il ſans combat me renier ainſi ?
Ingrat, vas loin de moi, vas répandre des larmes
Sur l'énorme péché dont ton cœur s'eſt noirci,
Dont ton cœur, dont ton cœur s'eſt noirci.

Pierre ſort, il s'enva chercher la ſolitude.
Son eſprit travaillé de triſteſſe et d'ennuis
Il ſent ſi vivement ſa noire ingratitude,
Qu'il veut paſſer en pleurs & les jours & les nuits,
Et les jours, et les jours & les nuit.

Son parjure effronté, ſa noire perfidie,
Le pourſuivent partout, le font partout ſouffrir.
Son ame lui paroit toujours plus enlaidie ;
Il s'obſtine à pleurer juſqu'au point d'en mourir,
Juſqu'au point, juſqu'au point d'en mourir.

Lorſqu'il entend le coq, il gémit, ſe lamente:
Son cœur eſt déchiré par un remord cuiſant.
S'il eſt auprès du feu, s'il voit quelque ſervante,
Il tremble & ſon forfait à ſes yeux eſt préſent,
A ſes yeux, à ſes yeux eſt préſent.

Mais de tous les objets c'eſt ſon aimable Maître,
Qui cauſe dans ſon cœur le plus rude tourment.
Il ſe croit mille fois plus ingrat que le traître

Qui pour trente deniers l'a trahi lâchement,
L'a trahi, l'a trahi lâchement.

Il pâlit, il frémit, il eſt couvert de honte,
Lorſqu'il veut de Jeſus embraſſer ſes genoux,
Il fait quatre ou cinq pas, mais la peur le ſurmonte,
Il ſe ſert de ſes pleurs pour calmer ſon couroux,
Pour calmer, pour calmer ſon couroux.

Pierre en ce triſte état, attend d'un eſprit ferme
Une prochaine mort: il meurt à tout moment,
Mais Dieu qui de ſes ans tient en main le terme,
Veut qu'il ſoit le miroir des parfaits pénitens,
Des parfaits, des parfaits pénitens.

Pécheur, Pierre eſt tombé, lui qui bravoit l'orage,

Lui qui paſſoit les mers ſans craindre aucun écueil.
Le Seigneur a permis qu'il ait fait ce naufrage,
Pour chaſſer de ſon cœur le démon de l'orgueil,
Le démon, le démon de l'orgueil.

Dans ce péché, Dieu veut que le chef compatiſſe,
Aux membres qui ſuivront ſon infidélité,
Et que l'homme ignorant, foible ou plein de malice,
Se jettant à ſes pieds, n'en ſoit point rebuté,
N'en ſoit point, n'en ſoit point rebuté.

Les Cèdres du Liban ſont abattus par terre:
On voit dans un clin d'œil les colonnes à bas.
Crains, pécheur, crains partout; car tout te fait la guerre;
Garde-toi de l'orgueil parmi tous tes combats,

Parmi tous, parmi tous tes combats.

Recours aux yeux de Dieu, ſource de tout remède,
Et pouſſe des ſanglots du profond de ton cœur.
Dieu te fera ſentir ſes bontés & ſon aide,
S'il te voit humble & doux, & percé de douleur,
Et percé, & percé de douleur.

Notre Saint a levé la coupe avec la peine
Du triple déſavœu qu'il pleuroit tous les jours.
Fais de l'eau de tes pleurs une vive fontaine;
Et ſi Dieu t'a lavé, tiens-toi net pour toujours,
Tiens toi net, tiens toi net pour toujours.

S. PAUL converti. Sur l'air, *Petits Agneaux ſi vous errez ſans Maitre, &c*

PAuvre pécheur, l'horreur de tes offenſes

Te fait craindre à bon droit d'un Dieu le Jugement,
Mais tu dois réveiller toutes tes eſpérances,
Et recourir à Dieu, voyant mon chan-
[gement.

C'eſt Paul, c'eſt moi qui veux te faire entendre
Avec quelle bonté le Sauveur me prévint.
Vois comme je fus pris lorſque je voulois prendre.
Admire ici comment mon changement ſurvint.

Lorſque les Juifs lapidoient St. Etienne,
Je gardois les habits, embraſé de courroux,
A cauſe qu'il étoit de la ſecte Chrétienne
Mes mains ſans le frapper, le frappoient plus que tous.

Ce grand martyr ſous la grêle des pierres
Expire à deux genoux en priant Dieu

pour moi.
S'il n'eût offert à Dieu des vœux et des prières,
Jamais chez les Gentils je n'eûs porté la Foi.

Pour ſoûtenir les Loix du Judaïſme.
Tout me ſembloit aiſé, rien n'étoit périlleux.
Je brûlois de dépit pour le Chriſtianiſme
Qui faiſoit tous les jours des progrès merveilleux.

J'allois par tout garrotter les Fidèles,
La rage dans le cœur, au poing le coutelas.
J'en avois tout pouvoir dans des lettres cruelles;
J'étois en cet état au chemin de Damas.

Ne reſpirant que ſang et que menaces,
Un éclair lumineux vint mes yeux éblouir;
Et Jéſus qui vouloit me combler de ſes graces,
M'abattant du cheval me fit ſa voix ouir.

Saul, Saul, d'où vient que tu me perſecutes ?
Je réponds en tremblant : Qui me parle, Seigneur ?
Je ſuis, répond la voix, Jéſus que tu rébutes :
Je ſuis dans les Chrétiens l'objet de ta fureur.

Ce fameux coup de la Grace Divine
Sembloit m'anéantir, et il m'a conſervé.
Jéſus en me frappant, m'aveugle et m'illumine.
Je n'en ſuis abattu que pour être élévé.

Tout étonné je pâlis, je friſſonne,
Ceux qui me ſont autour en ſont tranſis d'effroi.
Chacun entend la voix ſans découvrir perſonne.
Je dis alors, Seigneur, que voulez-vous de moi ?

Saul, me dit il, va ſçavoir dans la Ville
Ce que je veux de toi juſques à ton trépas.
Je me lève ; on me prend comme un

enfant docile,
Et l'on me conduisit par la main dans
Damas.

J'y fus trois jours sans manger et
sans boire,
Mes yeux étant couverts d'une profon-
de nuit.
Un Disciple m'apprit que Jésus Roi de
gloire,
Dans une vision lui dit tout ce qui suit.

Va trouver Saul, chef-d'œuvre de ma
grace
Que j'ai sur le chemin abattu tout d'un
coup.
Va lui faire sçavoir ce que je veux qu'il
fasse,
Et dis-lui de ma part qu'il doit souffrir
beaucoup.

Je l'ai choisi pour courir les Provin-
ces,
Sans craindre de la mort les évidents
périls.
Il portera mon Nom devant les plus
grands Princes,

Devant le peuple Juif, & devant les Gentils.

Avant ouï ce récit d'Ananie,
Il m'impoſe les mains et ſur le champ je vois.
Dès qu'il m'a baptiſé, mon erreur eſt bannie :
Je ne vis qu'en Jeſus, & Jeſus vit en moi.

C'eſt dans ce bain que je lave mon crime.
Là plein du Saint Eſprit je renais du tombeau,
De Saul victorieux j'y devins Paul victime ;
Et de Loup raviſſant je devins un Agneau.

On reconnut d'abord à mes paroles,
Que j'étois un Docteur plein d'amour pour la Croix,
Que j'avois en horreur le culte des Idoles,
Que Jéſus m'uniſſoit à ſes divins emplois.

Les uns craignoient que je fiſſe une feinte,
Et de voir quelque excès de mon averſion.
Les autres pleins de joye, & ſans aucune crainte,
Rendoient graces à Dieu de ma converſion.

Ne craignez point, leur dis je, mes chers frères.
Vous n avez plus en moi Saul grand perſécuteur.
Je ſuis Paul converti, qui de nos ſaints Myſtères,
Veux bien être en tous lieux l'humble Prédicateur.

Dès ce moment je tâchai de confondre
Les Juifs qui ſe moquoient d'un Dieu mort ſur la Croix.
La Grace m'éclairant, m'aprenoit à répondre,
Ne craignant des Savans le nombre ni le poids.

On voit par moi changer, d'une heure à l'autre,
Le mépris de la Croix, en respect, en amour.
Les Chrétiens me donnoient le nom de Grand Apôtre ;
Mais j'étois à mes yeux plus petit chaque jour.

En combattant l'aveugle Idolâtrie,
J'avois tout contre moi, Pai , Princes & loix.
Mais je foulois aux pieds Princes, Loix & Patrie,
Etablissant ainsi l'Empire de la Croix.

On me nommoit un imposteur, un traitre,
Un impie, un trompeur, du démon le support.
Mais ces noms m'étoient doux par le nom de mon Maitre.
Pour qui j'aurois voulu cent fois souffrir la mort.

J'ai de l'Enfer enfin renversé les maximes,

J'ai plus que d'une fois du monde fait le tour.
J'ai remis les vertus en la place des crimes,
Et j'ai dans l'Univers mis l'Evangile au jour.

J'ai fait ſur l'eau trois dangéreux naufrages.
On m'a battu trois fois avec grande rigueur.
On m'a chargé de fers, de cailloux & d'outrages.
Mais Dieu dans ces tourmens ranimoit ma vigueur.

De toutes parts chacun m'a fait la guerre;
Domeſtiques, amis, faux frères, étrangers.
J'ai couru cent périls & ſur mer & ſur terre;
Et j'ai bravé la mort parmi tous ces dangers.

Malgré l'Enfer & ſa noire tempête,

J'ai ſuivi les ſentiers que Jéſus a battus,
Après mille combats on m'a tranché la tête,
Qui bondit par trois fois, & dit trois fois Jéſus.

C'eſt à mon Dieu que je dois la victoire
Des verges, des cailloux, des priſons & des fers.
C'eſt ſa protection qui mérite la gloire
De tant de divers maux pour ſa cauſe ſoufferts.

Chrétien de nom, tes fréquentes rechûtes
Cauſent à Jéſus-Chriſt une nouvelle mort.
Il te comble de biens, & tu le perſécutes,
Ingrat! juſques à quand ſeras-tu dans ton tort?

Ne mène plus cette vie animale
Que combat l'Eſprit Saint & qui dement ta foi.

Que ta converſion ſoit prompte & générale ;
Qu'elle parte du cœur & dure autant que toi.

Dieu m'a donné l'immortelle couronne,
Pour avoir combattu pour ſon nom vaillamment.
Veux-tu qu'après ta mort, ſa bonté te la donne ?
Combats pour ſon honneur juſqu'au dernier moment.

Saint EUSTACHE, Martyr ; Sur l'air, *Où êtes vous Birenne mon amour, &c.*

JESUS.

QUe t'ai-je fait, Placide réponds moi;
Que t'ai je fait que tu me perſécutes ?
Je ſuis Jeſus mort ſur la Croix pour toi;
Je te pourſuis, bien que tu me rebutes.

PLACIDE.

Pardon, Seigneur, de tout ce que j'ai fait ;

Apprenez moi ce qu'il faut que je faſſe.
Pour m'en punir & m'en rendre parfait,
Je ne vois rien que pour vous je n'embraſſe.

JESUS.

Va ſans délai, va prendre tous les tiens
Va recevoir avec eux le Baptême:
Dès le moment que vous ſerez Chrétiens
Vous ſouffrirez pour l'amour de moi-même.

EUSTACHE.

Je ſuis Chrétien, & tout prêt à ſouffrir
Que vous m'ôtiez enfans et biens & femme,
Les plus grands maux qui ſe pourront offrir
Pour votre amour ſeront doux à mon ame.

JESUS.

Tu perdras tout, enfans et femme et biens,
On te dira le Job, l'Evangelique.
Si tu tiens bon comme font tous les miens,
Tu feras voir un amour héroïque.

EUSTACHE A SA FEMME.

Suivons Jésus, ô ma chere moitié ;
Bénissons-le de ce qu'il nous décharge.
Tous nos amis ont manqué d'amitié,
Dès qu'ils m'ont vû sans argent & sans charge.

THEOPISTE.

Je le bénis avec vous de nos croix,
Eloignons nous des terres de l'Empire :
Allons gemir tous quatre dans un bois,
En attendant de souffrir le martyre.

EUSTACHE.

Cher Nautonnier, par pure charité,
Voudriez vous nous passer en Egypte ?
Soyez touché de notre pauvreté :
Vous en aurez devant Dieu le mérite.

LE NAUTONNIER.

Embarquez-vous, & traversons les mers.
Parmi ces eaux je me sens tout en flâme.
Au premier port, malgré tes pleurs amers,
Te débarquant, je veux ravir ta femme.

EUSTACHE.

Quel déplaisir ! helas ! quel créve cœur
Ce Nautonnier me ravit ma Colombe.
Mon Dieu, mon tout, qui voyez ma douleur,
Secourez-moi, car sans vous je succombe.

THEOPISTE

Non, chaste époux, ne vous allarmez pas.
Allez en paix, allez mon cher Eustache.
Soyez certain que jusqu'a mon trépas,
Je garderai ma purete sans tache.

EUSTACHE.

Mes chers enfans, pleurons ici tous trois,
En delaissant dans ce fatal Navire,
Le chaste sein qui vous porta neuf mois.
Ah! qui pourroit exprimer mon martyre?

CHAQUE ENFANT.

Venez à moi, cher père, venez tôt :
Sortez. hélas! sortez de la rivière,
Pour m'affranchir par l'aide du Très-Haut,
De cette dent cruelle et carnacière,

EUSTACHE.

Deux animaux emportent mes deux fils,
Et je ne puis aider ni l'un ni l'autre.
Je n'ai plus rien qu'un petit Crucifix,
Pour m'y coller comme le grand Apôtre.

UN PAYSAN.

Mon bon ami, viens garder mes troupeaux :
Je te promets le pain sec du ménage,
Le Ciel pour toit, pour maison les coupeaux,
Le roc pour lit, l'eau pure pour breuvage.

EUSTACHE.

Graces à Dieu, je garde des moutons,
Moi qu'on a vu commander une armée:
Pour vêtemens j'ai de pauvres haillons,
Tant il est vrai que tout n'est que fumée.

L'EMPEREUR TRAJAN.

Allez chercher Placide le Guerrier,
Cherchez le bien, et par mer et par terre.
Mon chef par lui sera ceint de Laurier,

Car il vaincra ceux qui me font la guerre.

LES DEPUTES.

Pauvre Berger quittez là vos Brebis,
Notre Empereur veut essuyer vos larmes:
Depouillez-vous, prenez ces beaux habits,
Et de ce pas venez charger les armes.

EUSTACHE.

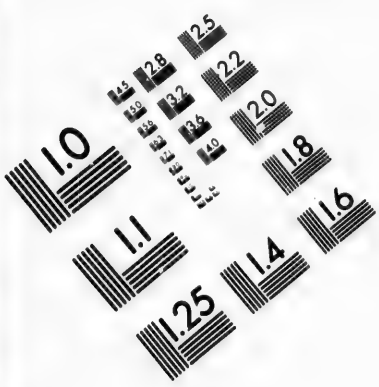
Dieu de mon cœur, j'adore vos desseins,
Lorsque je vais combattre pour l'Empire:
Faites grand Dieu, qu'en imitant vos Saints.
Je puisse un jour mourir par le Martyre.

LE CADET DES DEUX FRERES.

Cher compagnon, quel pays est le tien?
Contons ici tous deux nos aventures.
Delassons nous par ce doux entretien,
Et benissons l'Auteur des Créatures.

L'AINE'.

Je ne sçais point quel est mon lieu natal,
Mais je sçais bien qu'un Lion effroyable
Me prit aux dents quand par un coup fatal,



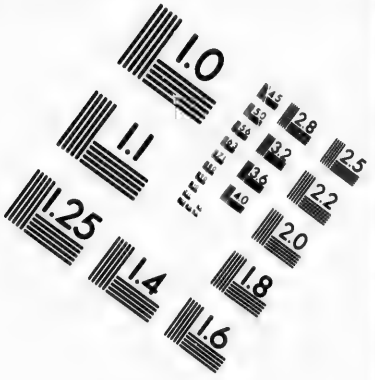
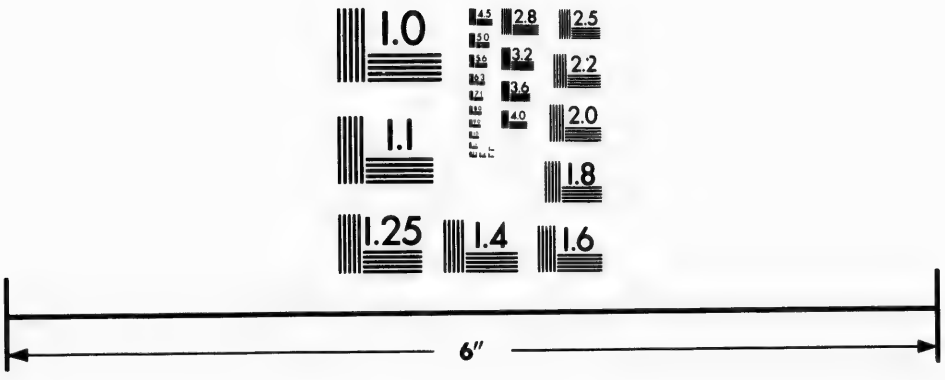
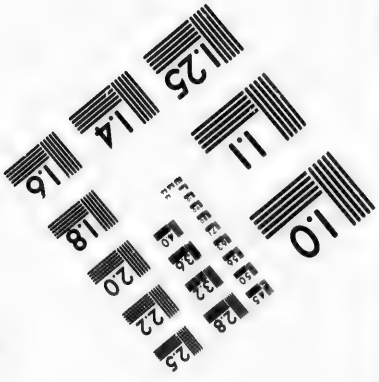


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Un Loup ravit mon frère tout aimable.

J'étois tout ſeul ſur le bord d'un ruiſſeau
Quand je perdis Euſtache mon doux père.
Je vis hélas ! qu'un Patron de Vaiſſeau,
Ofa ravir Théopiſte ma mère.

Depuis ce tems j'ai toûjours déſiré
Qu'on m'en donnât quelque bonne nouvelle.
Mais c'eſt envain que j'ai tant ſoûpiré.
Ah ! d'y penſer ma croix ſe renouvelle.

LE CADET.

O quelle joye! ô quel moment heureux!
Vous êtes donc Agapit mon bon frere.
Mais que nos cœurs ſeroient bien plus joyeux
Si nous n'étions et ſans père & ſans mère.

THEOPISTE.

Conſolez-vous mes enfans bien aimés,
Quelle faveur, qu'elle rencontre heureuſe!
Voici le ſein qui vous tint renfermés ;
Ah mes chers fils que mon ame eſt joyeuſe !

Rendons tous trois rendons graces à Dieu
Et ſoupirons, en priant ſans relâche,
Qu'avant la mort nous ſachions én quel lieu,
S'eſt relegué votre cher père Euſtache.

Allons nous en trouver le Général,
J'ôſe eſpérer que ma douleur amére,
Obtiendra tout de ſon cœur libéral,
Lorſqu'il ſçaura que je ſuis votre mère.

Grand Général, j'ai perdu mon Epoux;
Ah ! Monſeigneur ! ah ! que ma pérte eſt grande !
Ces deux Soldats qui combattent ſous vous,
Sont mes deux fils qu'humblement je demande.

EUSTACHE.

Mon cœur reſſent votre extrême douleur ;
Relevez vous, ô femme infortunée !
Apprenez-moi d'où vous vient ce malheur,
Que votre époux vous ait abandonnée.

THEOPISTE.

Un Nautonnier me retint dans son bord,
Lorsqu'il remit mon cher Eustache à terre,
Mais le très-Haut vengea soudain ce tort
En l'écrasant par un coup de tonnerre,

EUSTACHE.

Chere moitié, Dieu du Ciel, quel bonheur!
Chere moitié ma chaste Théopiste,
Ne pleurez plus; bénissons le Seigneur:
Voici celui pour qui vous êtes triste.

THEOPISTE.

Mes chers enfans pour qui j'ai tant pleuré,
Embrassez moi; mon cœur tressaillit d'aise.
Tenons-nous prêts, car il est assuré,
Que nous mourions tous quatre sur la braise.

L'EMPEREUR ADRIEN.

Viens rendre honneur à nos Dieux immortels,
De qui tu tiens tes enfans et ta femme;
Brûle l'encens aux pieds de leurs Autels,
Si tu veux ne brûler dans cette flamme.

EUSTACHE.

C'eſt à Jéſus que je dois cet honneur,
C'eſt à lui ſeul que je rends ces hommages,
Pour tes faux Dieux objets de mon horreur,
Je ne leur dois que mépris et qu'outrages.

ADRIEN.

Enfermez-le dans ce Taureau d'airain,
Sa Femme auſſi, ces deux enfans encore:
C'eſt par le feu que j'en veux voir la fin,
Pour appaiſer nos grands Dieux que j'adore.

TOUS LES QUATRE.

Doux Jéſus Chriſt, qui poſſédez nos cœurs,
Embraſez les de vos divines flammes,
Nous vous prions de nous rendre vainqueurs
Et dans le Ciel vouloir placer nos ames.

A L'HONNEUR DE S. JOSEPH, Epoux de la Ste. Vierge ;

Sur l'air, *Amarillis vous êtes blanche et blonde, &c. ou de Susanne.*

UNissons-nous avec les Chœurs des Anges,
Renouvellons la joie et la ferveur,
Pour entonner de Joseph les louanges,
Le Nourricier et Gardien du Sauveur ;
Pesons les qualités, admirons les merveilles
D'un Saint dont les grandeurs sont sans pareilles.

Laissons à part son illustre Naissance,
Tous ces Ayeux, ces Princes & ces Rois,
Et de Joseph révérons la puissance,
Car le Sauveur le soumet à ses loix.
Voyons en abrégé ses vertus héroïques.
Reveillons notre amour par ses pratiques.

Dieu le choisit pour son dépositaire ;
Il lui remet deux gages précieux ;
Son Fils unique et la très-digne Mère ;

L'eſpoir du monde et l'ornement des
Cieux :
Il lui donne à garder l'Arche de l'Alliance,
Où ſont tous les tréſors de ſon Eſſence,

Ce favori de la Trinité Sainte,
Qui fut toujours un Ange en pureté,
Dès qu'il connoît que Marie eſt enceinte,
Livre ſon ame à la perplexité.
Il dit dans ſon eſprit, comment ſe peut-il faire
Que la femme que j'ai ſoit Vierge et Mère?

Peſant l'état de ſa céleſte Epouſe,
Il ne dit mot pour ne la diffamer.
Il ne veut pas comme une ame jalouſe,
Croire rien d'elle ; il ne la peut blâmer.
Il ſoûpire, il gémit, et d'amour et de crainte
Lorſqu'il ſonge à quitter la Vierge ſainte.

La Vierge voit Joſeph à la torture
Sans que pourtant elle oſe l'avertir
Qu'elle a conçu l'Auteur de la nature ;
Elle déſire en tout s'anéantir.

Elle attend humblement que Dieu le
lui déclare,
Et ſupporte en repos qu'il ſe ſépare.

Tandis qu'il dort, l'Ange lui dit: cou-
rage,
Marie en ſoi porte le Saint des Saints:
L'Eſprit Divin a formé cet ouvrage,
Pour du Trés Haut accomplir les deſ-
ſeins.
Sois ſon heureux Epoux, chaſſe loin
toute crainte ;
Et conduis avec ſoin Marie enceinte.

Quand ce Saint voit dans le fond d'u-
ne crêche,
Le Roi de gloire anéanti pour nous,
Tout étonné des vertus qu'il nous prê-
che,
Il ſe proſterne et l'adore à genoux.
Il ne craint plus les maux qu'avoit cauſé
la pomme,
Il tient entre ſes bras un Dieu fait hom-
me.

Quelle faveur! quel rare privilège!
Il a chez ſoi Marie et ſon Enfant:

Il les nourrit, les ſoûtient, les protège,
Leur fait la cour, les guide & les défend.
Il les ſauve tous deux d'Hérode plein de rage
Qui des Saints innocens fait le carnage.

Lis avec ſoin tout le Saint Evangile,
Et tu verras que Joſeph ne dit rien,
Tant il ſe plait à ſe tenir tranquille,
En s'occupant de ſon ſouverain bien.
Il aime à ſe cacher comme un Anachorète,
Pour bien jouir de Dieu dans ſa retraite.

Sans ſe laſſer jour & nuit il contemple
Le Fils de Dieu ſous notre humanité.
Sa Maiſonnette eſt un auguſte Temple
Où l'on découvre un autre Trinité,
Cet adorable Fils & ſa très-ſainte Mère,
Et leur cher Nourricier, ô quel myſtère!

Cet Intendant du Roi de tout le monde,
Grand en effet, mais petit à ſes yeux,
Chérit ſi fort l'humilité profonde,

Qu'il la pratique en tout tems, en tous lieux.
Dans ſon petit Jéſus il voit mieux ſa baſſeſſe ;
Plus il eſt élevé, plus il s'abaiſſe.

Ce ſaint Enfant dans ſa pauvre boutique,
Ne rougit point d'un ſi chétif métier.
Il obéit ſans délai, ſans replique,
Comme apprentif d'un Père charpentier:
Et de ces mêmes mains dont il ſoutient le monde,
Aux emplois les plus vils il le ſeconde.

On eſt ravi que le Soleil s'arrête,
Quand Joſué lui dit de s'arrêter,
Pour voir enfin une entière défaite,
De cinq grands Rois qu'il prétend ſurmonter.
Mais je le ſuis bien plus que Jéſus obéiſſe,
A ce pauvre Artiſan comme un novice.

Marie auſſi quand Joſeph la demande,
D'un pas léger s'en va voir ce qu'il veut.
Elle l'écoute & fait ce qu'il commande,

Avec viteſſe & le mieux qu'elle peut.
Et Joſeph, à ſon tour, par ſon obéiſſance,
Témoigne à tous les deux ſa dépendance.

Au ſeul aſpect de cette noble Dame,
Au ſeul éclat de ſa rare ſplendeur,
Ce chaſte époux ſent au fond de ſon ame
Un feu nouveau qui nourrit ſa pudeur.
S'il jette ſes regards ſur ſon viſage auguſte,
Il en devient plus ſaint, plus pur, plus juſte.

Anges du Ciel, pures intelligences,
Eſprits ardens du céleſte brazier,
Quels entretiens & quelles conférences,
N'eûtes-vous pas avec ce charpentier ?
O qu'il faiſoit beau voir une troupe Angélique,
Converſer avec lui dans ſa boutique !

Joſeph mourant, le Maître de la vie
Qui de ſes mains veut lui fermer ſes yeux,
Lui fait ſavoir qu'il n'a point d'autre envie,

Que de s'unir avec lui dans les Cieux.
Enfin ce Juſte meurt conſumé d'une flamme
Qui tranſforme en ſon Dieu cette belle Ame.

Je le contemple au-deſſous de Marie,
Supérieur à tous les autres Saints.
Il obtient tout de Dieu quand on le prie;
Son Divin fils met tout entre ſes mains.
Heureux qui le ſert bien; plus heureux qui l'imite:
Dieu ne refuſe rien à ſon mérite.

Epoux ſacré de ma très-chère Mère,
Ange viſible & père du Sauveur,
Grand Saint Joſeph en qui mon ame eſpère,
Je vous demande une ſeule faveur.
Tendez moi votre main durant mon agonie,
Pour régner avec vous de compagnie.

Sur la Converſion de S. Auguſtin ;

Sur l'Air, *Que les Oiſeaux de ce Bocage, &c.*

LE PECHEUR A S. AUGUSTIN.

RIche ornement de nos Saints Prêtres,
Guide éclairé de tous nos Maitres,
Le plus Saint des Savans, le plus Savant des Saints,
Dont le cœur tout de feu ravit les Séraphins,
Soleil de l'Egliſe Latine,
Dites-nous le pouvoir de la grace Divine.

Grand Auguſtin, l'honneur d'Afrique,
Apprenez-moi dans ce Cantique
Les aſſauts différens que vous avez ſoufferts
Pour éteindre vos feux et pour rompre vos fers ;
Parlez à mon cœur qui déſire
De briſer les liens qui cauſent ſon martyre.

Saint Auguſtin au pécheur.

Hélas ! Pécheur, dès mon enfance,
Je n'ai couru qu'après l'offenſe :

Je ſuivois mes amis les plus licenticux,
Et ſouvent j'affectois d'être plus vicieux.
Le jeu, les ébats, la molleſſe,
Ont rempli tout le cours de ma folle jeuneſſe.

Quand je voyois ſur le Théâtre,
Que les Acteurs les plus folâtres
Se piquoient d'exprimer les infâmes plaiſirs,
Tout mon cœur s'embraſoit par des mauvais déſirs.
J'avois à mon bien deux obſtacles,
Mes amis débauchés et ces ſales ſpectacles.

J'accumulois crimes ſur crimes,
Par mes talens les plus ſublimes.
Tous mes dons naturels et tous mes dons acquis,
N'avoient rien pour le Ciel, ni de grand, ni d'exquis.
J'étois comme un arbre ſtérile,
Quelque ſoin que Dieu prit de mon ame indocile.

Ma mère uſoit de mille inſtances,
Pour ſurmonter mes réſiſtances.
Mais j'étois trop altier pour vouloir obéïr.
Je m'étois trop aimé pour me vouloir haïr.
Ses vœux, ſes diſcours et ſes larmes
Ne pouvoient m'arracher aux objets de mes charmes.

Dieu cependant par ſes reproches,
M'humilioit dans mes débauches.
Tout perdu que j'étois, il ſçavoit me ſauver.
J'avois beau me cacher, il ſavoît me trouver :
Malgré ma plus noire malice,
Ce Dieu plein de bonté m'étoit toujours propice.

Son Eſprit Saint crioit ſans ceſſe,
Auguſtin quitte ta moleſſe.
Quitte ces faux plaiſirs qui ſubornent tes ſens.
Mais hélas ! j'étois ſourd à ſes plus doux accens ;
Et je ne donnois pour réponſes,

Que d'insolens refus à toutes ses sémonces.

Jamais douleur ne fut amère,
Comme la douleur de ma mère,
Quand fuyant les conseils je tombois dans l'erreur
Et dans des salletés qui lui faisoient horreur.
Aussi le salut de mon ame
Est le beau fruit des pleurs de cette sainte Femme,

Plus j'offensois ce Dieu que j'aime,
Plus j'étois mal avec moi-même.
Je faisois chaque jour quelque crime nouveau,
Qui servoit à mon cœur d'implacable bourreau.
Le Ciel, pour punir mes offenses,
Me rendoit l'instrument de ses justes vengeances.

Las de me voir en servitude
Sous les chaînes de l'habitude,
Je tâchois de sortir de l'état où j'étois ;

Je faisois quelques pas, & puis je m'arrêtois.
Je n'avois qu'à demi l'envie,
De mourir à la mort & de vivre à la vie.

Mes compagnons, la bonne chère,
Et chaque objet propre à me plaire,
Me disoient tour à tour pour me faire hésiter,
Augustin que fais-tu? voudrois-tu nous quitter ?
Veux-tu renoncer aux délices,
Et livrer ton esprit et ton corps aux supplices ?

Adam ne cessoit de me dire,
Laissons les pleurs, pensons à rire.
Sçais-tu bien, Augustin, qu'en laissant tes amis,
Ni ceci ni cela ne sera plus permis?
Et bientôt mon ame flotante,
Différoit de quitter sa vie impénitente.

Demain, demain, non à cette heure,
Je sortirai de mon ordure,
Disois-je tout chagrin, et puis incontinent

J'ajoûtois, et pourquoi, pourquoi non
maintenant ?
J'étois accablé de mes chaines,
Sans vouloir toutefois voir la fin de mes
peines.

Mon cœur étoit prêt à se rendre,
Quand le Très-Haut me fit entendre,
Une voix qui disoit, *prens & lis, prens &*
lis:
Tout noyé dans mes pleurs, sur le champ
je pâlis,
Et je me retrouvai tout autre,
Ayant lu mon état dans un trait de l'A-
pôtre.

Voilà pécheur comme la grace,
Prit de mon cœur la forte place,
Triomphant du Démon, du monde & de
de la chair,
Dans un tems où j'étois sur le bord de
l'enfer.
Voilà qu'elle fut la puissance
De la grace de Dieu contre ma résistance.

Dès que le Ciel m'eût fait renaître,

Je fus ardent pour mon doux maître.
Je disois avec joye à ce Dieu de bonté :
Je vous aime trop tard, ancienne beauté:
Et je répétois plein de zèle,
Je vous aime trop tard, beauté toujours nouvelle.

Je sentois croître dans mon ame
Une vive & céleste flamme,
Que nul autre que Dieu ne sçauroit allumer,
Et qui portoit mon cœur à le toûjours aimer.
Me donnant à lui sans partage,
De moment en moment je l'aimois d'avantage.

Tu viens de voir, pécheur, mon frère,
Ton propre état dans ma misere.
Si Jésus aujourd hui daigne t'offrir sa main,
Ne dis pas comme moi, demain, Seigneur demain :
Sois prompt à laisser tous tes crimes,
Pour ne t'en repentir trop tard dans les abîmes.

Fais posément quelque lecture
Dans les cahiers de l'Ecriture.
C'est par là que le Ciel éclairant ton esprit,
Prouvera par tes yeux que ton cœur est contrit.
C'est là que ton ame infidèle,
Apprendra du Seigneur ce qu'il désire d'elle.

J'ai combattu les héritiques
Par mes Ecrits, par mes pratiques,
Par mes saints entretiens & mes puissans Sermons :
Ne fréquente jamais ces suppots des démons.
Ton esprit soûmis à l'église,
Doit combattre à jamais tout ce qui la divise.

Jusqu'à la fin de mon vieil age,
Mes pleurs ont rendu témoignage
Du sincère regret de mon cœur repentant.
Recommence toujours de vivre en pénitent.

En vain ferois-tu pénitence,
Si laſſé de gémir tu manquois de conſtance.

J'ai hautement prêché ſans ceſſe
Par l'humble aveu de ma batteſſe,
Qu'on ne peut ſe ſauver que par l'humilité.
Crains, tant que tu vivras l'eſprit de vanité.
Tu peux au moment de la gloire,
Si tu n'es bien petit, perdre encor la victoire.

Enfin le cœur que ma main porte,
Par ſes traits, par ſes feux t'exhorte,
A ſouffrir, à brûler pour Jéſus à ton tour.
Il faut donc déſormais la ſouffrance & l'amour.
Il faut avec moi que tu prêches,
Que Dieu veut d'un Chrétien un cœur percé de flèches.

A l'honneur de S. Alexis : Sur l'Air, *Depuis longtems qu'en ſecret je vous aime,*

PEuple Chrétien, chante un nouveau Cantique,
Pour exalter Alexis l'inconnu,
Qui mène en terre une vie angélique,
Et qui pour Dieu très-pauvre eſt devenu ;
Qui dix ſept ans eſt témoin des regrets,
De tous les ſiens ſous leurs propres degrés,
Et qui ſans ceſſe,
Par leur triſteſſe,
Souffre en ſon cœur mille combats ſecrets.

Le même ſoir qu'Alexis ſe marie,
Dieu l'appellant, il briſe ſes liens ;
Sur le minuit il ſort de ſa patrie,
Et ſans mot dire il quitte tous les ſiens.
Il ſe déguiſe et va ſur un Vaiſſeau,
Ayant donné la ceinture et l'anneau
A l'épouſée,
Martyriſée,
Du ſeul déſir de voir l'époux nouveau.

Dès le matin, chacun eſt aux alarmes;
Ne ſçachant point qu'eſt devenu l'époux.
Il n'eſt aucun qui ne verſe des larmes:
Tout le Palais eſt ſans deſſus deſſous.
Euphemien dépêche en même tems
Tous les courriers qu'il connoit diligens.
Tous ſe tracaſſent,
Mais tous ſe laſſent,
Courant en vain les Villes et les Champs.

Jéſus en qui notre Alexis eſpère,
Devient par tout ſon guide et ſon appui.
Les Dépêchés de la part de ſon pére,
Sans le connoitre ont tendreſſe pour lui,
Et de ſes biens lui ſont la charité,
Dont il bénit de Jéſus la bonté,
Et par ſa grace,
Il ſuit ſa trace,
En imitant ſa ſainte pauvreté,

Le Sacriſtain de l'Egliſe d'Edeſſe,
Par ordre exprès de la Reine des Cieux,
Ouvre la porte avec grande allégreſſe,
Pour faire entrer ce Pélerin pieux:

Mais auſſitôt que Marie a parlé,
Recommandant cet illuſtre éxilé,
Il ſe retire,
Car il n'aſpire
Qu'à vivre abject, petit et ignoré.

Tandis qu'il croit aller en Cilicie,
La Providence en diſpoſe autrement.
Par la tempête il vient au Port d'Oſtie,
Au même endroit de ſon embarquement.
Si-tôt qu'il eſt en ce fortuné Port,
Dieu rend ſon cœur et plus humble et plus fort;
Et ce grand homme,
Retourne à Rome,
Pour s'immoler chez ſoi juſqu'à la mort.

Que fera-t il, cet Athlète admirable,
Craindra t-il point l'abord de ſon Palais?
Sera-t-il fort pour vivre et mourir ſtable
Auprès des ſiens et de tous leurs valets?
N'en doutons point; laiſſons, laiſſons l'aller:
Tous ſes parens ne ſçauroient l'ébranler,
Ni par leurs charmes,

Ni par leurs larmes ;
Son cœur conſtant ne ſçauroit chanceler.

Entrant dans Rome, il voit dans une ruë
Euphemien tout accablé d'ennui :
Dieu l'animant ſans crainte il le ſalue,
Et lui demande un petit coin chez lui.
Son père, hélas ! conſent à le loger,
Et recevant ſon fils comme étranger,
De bonne grace
Le prend l'embraſſe,
Et lui promet qu'aux ſiens il ſera cher.

Le voilà donc dans ſa chere patrie,
Sous l'eſcalier de ſon propre Palais
Où jour & nuit il jeûne, il veille, il prie
En jouiſſant d'une profonde paix.
Il couche à terre & ſe croit trop heureux
D'être chez ſoi ſous un habit de gueux.
Son ame ſainte,
Souffre ſans plainte,
Juſqu'à la fin les maux les plus affreux.

Et cependant ſon aimable Olimpie,

Qui le croit loin, l'ayant auprès de ſoi,
Paſſe en ſoupirs ſa languiſſante vie,
Lui reprochant qu'il a trahi ſa foi.
Elle gémit et pleure amèrement
Son chaſte époux qu'elle aime tendrement ;
Et demi-morte,
Elle l'exhorte
A venir tôt ſoulager ſon tourment.

Ah ! lui dit-elle, ah ! je meurs de triſteſſe !
Reviens à nous : change au plutôt d'avis :
Viens adoucir la douleur qui nous preſſe,
Donne la vie à ceux par qui tu vis.
Que t'ont donc fait ta femme et tes parens,
Pour les laiſſer ſouffrir un ſi long-tems ?
Ame inſenſible,
Eſt-il poſſible
Que leurs malheurs te ſoient indifférens.

Cœur déloyal, entends mon cœur fidèle.
Cœur inhumain, pourquoi tant de ri-[gueur ?

Penſes-tu bien que mon ame chancelle,
Et que ta fuite ait changer mon cœur ?
Epoux ingrat, ayant reçu ta foi,
Je ne ſçaurois aimer autre que toi,
Je ſuis la même ;
Toujours je t'aime ;
Mon cœur eſt tien ; ton cœur doit être à moi.

Viens, cher Epoux, ou bien fais que je ſache
En quel endroit mes yeux te pourront voir :
Déclare-moi le recoin qui te cache ;
Rends à mon cœur cet innocent devoir.
Connois, au moins, que tu m'as fait grand tort
De m'épouſer pour me quitter d'abord.
Ta ſeule abſence
Fait ma ſouffrance ;
De toi dépend ou ma vie ou ma mort.

Je ne ſçais plus qu'eſt-ce que je puis faire
Pour rappeller mon Epoux qui s'enfuit.

Rien d'ici bas ne ſçauroit me diſtraire ;
Son ſouvenir ſans ceſſe me pourſuit.
O juſtes Cieux ! inſtruiſez Alexis
De mon amour et de tous mes ſoucis,
De mes tortures,
De mes preſſures,
Qui toucheroient des cœurs très-endurcis.

Faut-il que j'aille aux quatre coins du monde,
Chercher l'objet de mon plus tendre amour ?
Faut-il que j'aille, errante et vagabonde,
Le demander, et de nuit et de jour ?
Non, non, mon ame, il n'eſt pas à propos :
Cherche Dieu ſeule dans cet enclos.
Souffre l'orage
Avec courage,
Pleure, gémis et pouſſe des ſanglots.

Dans un tranſport cette épouſe affligée
Dit, en pleurant, à cet homme parfait :
Je te ſerai grandement obligée,
Si tu me ſuis au deſſein que j'ai fait.

Mon bon ami, de grace enfuyons-nous;
Allons tous deux chercher mon cher
Epoux.
Je prens la fuite;
Viens à ma ſuite.
Ah ! je meurs ſi tu ne t'y reſous.

Le Saint répond à cette chaſte amante,
Arrêtez-vous, car je ne vous fuis pas.
A ce refus, toute triſte et tremblante,
Elle ſe pâme et tombe entre ſes bras.
Le Saint alors d'effroi pâle et tranſi,
Crie, Olympie, Alexis eſt ici.
Soudain la Dame
Reprend ſa flamme,
Ses cris, ſes pleurs et ſon amer ſouci.

Hélas! dit-elle, au lieu que tu m'aſ-
ſiſtes,
A rechercher mon Epoux endurci;
Semblable à lui ſans ſujet tu m'attriſtes,
En me diſant qu'Alexis eſt ici.
Je vous l'ai dit, repart le Pélerin,
Pour vous ſervir de ſage Medecin,
Vous ayant vue

Blême, abattue, [main.
Et presque morte en ma tremblante

Cent & cent fois elle embrasse sa mère,
Et, l'ame triste & le cœur attendri,
Elle lui dit, allons avec mon père,
Allons chercher Alexis mon Mari.
Elle a chez soi l'objet de ses appas;
Elle le voit, & ne le connoit pas:
Elle l'écoute,
Sans qu'elle doute
Qu'il soit celui qui cause son trépas.

Durant le tems que cette illustre Dame
Auprès du Saint soulage un peu son
cœur,
Notre inconnu sent au fond de son ame
Nouvel amour & nouvelle douleur;
Et les yeux bas, il lui dit d'un ton doux,
Ma bonne Dame; hélas! consolez vous
Cessez de craindre
Et de vous plaindre;
Dieu prendra soin d'Alexis votre Epoux.

Euphemien & sa femme dolente,
Vont à leur tour le voir de tems en tems.

Sa compagnie eſt ſi fort conſolante,
Qu'à ſon aſpect ils ſont tous deux contens.
Il les conſole avec tant de ſuccès,
Qu'à chaque mot il les comble de paix ;
Et l'amertume
Qui les conſume,
Les gêne moins tant qu'ils lui ſont auprès.

A chaque fois qu'ils diſcourent enſemble,
Du fugitif que chacun croit abſent,
Ce chaſte Epoux qui gémit & qui tremble,
S'offre en ſecret au trois fois Tout-Puiſſant,
Et d'un cœur humble il lui dit, ô mon tout,
Pour qui mon ame a la terre à dégout,
Sans vous je cède ;
Soyez mon aide
Pour triompher de mon ſang juſqu'au bout.

Bon Dieu, dit-il, mon abſence déſole

Tous mes parens qui cherchent où je ſuis,
Il ne faudroit qu'une ſeule parole
Pour mettre fin à leurs mortels ennuis.
Je voudrois bien pouvoir les ſecourir,
Mais vous laiſſant le ſoin de les guérir,
Toujours ſévere
A père, à mere,
Je meurs pour eux & les laiſſes mourir.

Tous les valets le raillent, le rebutent,
L'appellent gueux, fainéant & vagabond;
Et ce grand Saint, lorſqu'ils le perſécutent,
Se tient en paix & jamais ne répond.
Il veut que Dieu ſoit tout ſeul le témoin
De tous les maux qu'il ſouffre en ce re-
coin.
Plus ils l'affligent,
Plus ils l'obligent
A demander au Très-Haut leur beſoin.

Lorſqu'il eſt mort, une voix éclatante,
Dit de chercher le Serviteur de Dieu,
Qui va regner dans la Cour triomphante,
Pour ſecourir les Romains en tout lieu.
La voix redit que chez Euphemien
On trouvera ce grand homme de bien.
Chacun s'avance

En diligence,
Pour aller voir de Rome le soutien.

Le Pape ici met les genoux à terre,
S'adresse au mort, le prie avec respect
De lui lâcher l'écrit que sa main serre,
Pour faire voir au Peuple ce que c'est.
Le Saint d'abord, en étendant les doigts,
Lâche l'écrit qu'on lit à haute voix;
Et d'un cœur tendre,
On fait entendre
Son nom, sa vie & ses diverses croix.

Pendant sept jours son cher père & sa mère
Avec sa femme embrassent son cercueil.
Chacun prend part à leur tristesse amère;
Mais nul ne peut faire cesser leur deuil.
On a beau faire & beau représenter,
Qu'au lieu de pleurs il est tems de chanter:
Le dur martyre,
Qui les déchire,
Donne à tous trois sujet de lamenter.

De toute part on ne voit que miracles:

Le Ladre eſt net, le Boîteux marche
droit,
Le Sourd entend par un rare ſpectacle,
Le muêt parle & chaque aveugle voit,
Grands & petits admirent la beauté
Du ſacré Corps qui brille de clarté,
Chacun fait fête,
Le Pape en tête,
Loue en chantant du Saint la pureté,

Allez, grand Saint, plein d'honneur &
de gloire,
Allez briller au bien-heureux ſéjour ;
Et triomphant d'une illuſtre victoire,
Brulez ſans fin du feu du pur amour.
Vous avez fait un ſujet de mépris
Des vains objets qui trompent nos eſ-
prits.
Il eſt bien juſte,
Romain Auguſte, [prix.
Que votre cœur poſſède un bien ſans

Obtenez-nous qu'en mépriſant le mon-
de,
Les vains honneurs, les faux biens, les
plaiſirs,

Nous puissions voir la beauté sans seconde
Qui doit au Ciel remplir tous nos désirs.
Cher Protecteur de l'Empire Romain,
Voyez nos maux et tendez-nous la main,
Brisez nos chaines,
Et par vos peines,
Conduisez-nous au bonheur souverain.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM.

Sur l'air *Que peut-on vous chanter de plus doux que l'amour,*

DIEU.

ABraham, leve-toi, prends ton Fils bien-aimé,
Et de ta propre main, viens m'en faire une offrande;
Crois ce que j'ai promis; fais ce que je commande;
Je veux qu'Isaac soit consumé,
Plus ta main paroitra cruelle,
Plus ton cœur envers moi sera fidèle.

ABRAHAM.

Bien que je sente en moi des mouvemens divers,

Je m'en vais vous l'offrir, & je veux
croire encore
Que ſa poſtérité du couchant à l'aurore,
Peuplera le vaſte Univers :
Lors qu'Iſaac ſera ſur la flamme.
J'eſpérerai toujours au fond de l'ame.

DIEU.

Ton eſpoir n'eſt pas vain, ni ta fidé-
lité ;
Eſpére juſqu'au bout avec grande allé-
greſſe,
Sois ferme dans ta foi, je tiendrai ma
promeſſe ;
Je ſuis le Dieu de vérité,
Va-t'en donc d'un cœur magnanime,
Va faire de ton fils une victime.

ABRAHAM.

Cher Iſaac ſors du lit, & dès le grand
matin,
Allons nous en tous deux offrir un ſa-
crifice,
Partons ſans différer, il faut que j'obéiſſe
Aux ordres d'un Dieu ſouverain.
Nous devons tous deux nous ſoumet-
tre
A ce que veut de nous l'unique Maitre,

ISAAC.

Je le veux de bon cœur, préparons ce qu'il faut,
L'âne & le ſerviteur porteront le bagage:
Allons, cher père, allons rendre humblement hommage
A la majeſté du Très-Haut.
Commandez ce qu'il faudra faire;
Je ne deſire en tout que de vous plaire.

ABRAHAM.

Prends ce bois ſur ton dos, j'ai le glaive & le feu;
Laiſſons notre âne ici brouter l'herbe en campagne:
Nos deux jeunes valets au bas de la montagne
Pourront attendre tant ſoit peu,
Cependant avec modeſtie,
Allons à ce ſommet offrir l'Hoſtie.

ISAAC.

Mais comment ferous nons? je vois là le couteau;
Je vois le feu, le bois, où ſera la victime?
Je ſens mon cœur brûler d'un amour trés-intime,
Où trouverons-nous un agneau?

En quel lieu pourrons-nous le prendre ?
Vous me feriez plaiſir de me l'apprendre.

ABRAHAM.

Obéis, cher Iſaac, pour remplir ton devoir,
Nous n'avons point d'agneau, mais ayons eſpérance,
Et croyons fermement contre toute apparence,
Que Dieu prendra ſoin d'y pourvoir.
Adorons ſa haute ſageſſe;
Immolons-lui nos cœurs avec tendreſſe.

ISAAC.

Mon Père qu'ai-je fait ? quel crime ai-je commis ?
Vous me liez les bras ; que prétendez-vous faire ?
Voulez-vous m'égorger ? répondez mon bon père ;
Et quoi le meurtre eſt-il permis ?
Arrêtez votre zèle extrême : [me?
Voulez-vous ſacrifier en moi vous mê-

ABRAHAM.

O le cœur de mon cœur, pourrai-je te parler ?

Le meurtre eſt défendu ; cependant Dieu commande
Que je te mette à mort, que tu ſois mon offrande ;
Je t'ai conduit pour t'immoler.
Ah ! cher fils, mon ame eſt tremblante;
Je meurs en prévoyant ta mort ſanglante.

ISAAC.

Hé bien, honorez Dieu par mon ſanglant trépas :
Ceſſez d'être attendri ; ſoyez impitoyable.
Puiſque ma mort lui plait, elle m'eſt agréable :
Donnez le coup, je ne crains pas :
Signalons notre obéiſſance ;
Je veux ce que Dieu veut ſans répugnance.

ABRAHAM.

Bras trop dur, cruel bras, laiſſe-moi ſoupirer,
Et ne ſois pas ſi prompt à tremper cette lame,
Dans le ſang de mon ſang, dans l'ame de mon ame;

Souffre-moi du moins reſpirer.
Je n'ai plus ni cœur ni parole;
Faut-il, cher Fils, hélas! que je t'immole.

ISAAC.

N'épargnez pas mon corps; le Ciel vous le défend.
Roidiſſez votre bras; faites ce qu'il faut faire.
La gloire du Très-Haut vous doit être plus chère,
Que votre unique & cher enfant.
Détruiſez votre propre ouvrage;
Vous appuyant ſur Dieu, prenez courage.

ABRAHAM.

C'en eſt fait, cher Iſaac, tu mourras en ce lieu.
Je ne recule point; non, non, j'en ſuis bien aiſe,
Mais avant que de mourir il faut que je te baiſe,
Te diſant le dernier adieu.
Ça, mon bras, ça, fais ton office;
Il eſt tems d'achever mon ſacrifice.

L'ANGE.

Abraham, c'eſt aſſez; mets à bas ce

coûteau.
Dieu ne veut point la mort d'Iſaac ton fils unique.
Il ne veut que ton cœur ; obéïs ſans replique ;
Remets le glaive en ſon fourreau.
J'ai connu combien ton cœur aime
Le trois fois Tout-Puiſſant, l'Etre ſuprême.

ABRAHAM.

Meſſager de mon Dieu, ne me détourne pas.
Je n'ai point dans mon cœur une foi chancelante,
Bien que ma foible main ſoit, malgré moi, tremblante,
Je veux de mon fils le trépas.
Permets donc que ſur cette cime,
Je ſois, en l'immolant, Prêtre & Victime.

L'ANGE.

L'Eternel a reçu pour l'effet ton vouloir.
Il veut que ce belier tienne d'Iſaac la place.
Sa ſuprême bonté t'accorde cette grace,

Pour récompenſer ton eſpoir;
Laiſſe-là ton cher fils en vie,
Offre cet animal pour ton hoſtie.

ABRAHAM.

Béni ſoit le Seigneur; nous avons ſatisfait.
Offrons lui, cher Iſaac, & nos corps & nos ames:
Conſumons nous tous deux dans ſes divines flammes,
Pour reconnoitre un tel bien-fait.
Uniſſons nos humbles louanges,
A celles qu'il reçoit de tous les Anges.

AUX PARENS.

Si le Ciel te ravit ton enfant le plus cher,
Donne le de bon cœur en ſuivant le modèle
Du Père des Croyans, de cet homme fidèle
Qui foule le ſang & la chair:
De ton fils, Dieu tiendra la place,
Si tu ſouffres ſa mort de bonne grace.

Prends bien garde ſurtout que par la vanité

Et par l'ambition d'un honneur périſſable,
Tu n'immoles tes fils & tes filles au Diable
Pour brûler dans l'éternité.
Abraham par cette victoire
T'apprend à les offrir au Roi de gloire.

AUX ENFANS.

Notre Iſaac ſe ſoûmet, & tu tranches du Roi,
Enfant dénaturé qui, pour te ſatisfaire,
Déſobéis en tout à ton père, à ta mère,
Et qui par tout leur fais la loi :
Ah ! ton orgueil, ſi tu ne changes,
Attirera ſur toi des maux étranges.

Tâche donc déſormais de leur être ſoumis :
Aime les ſelon Dieu, prête leur aſſiſtance ;
Fais leur voir ton reſpect par ton obéiſſance
En tout ce qui ſera permis,
Tu verras Iſaac dans la gloire,
Si tu ſçais profiter de ſon hiſtoire.

****

DU PATRIARCHE JOSEPH.

Vendu, Chaſte, élevé aux honneurs de l'Egypte, & reconnu de ſes Frères :
Sur l'Air, *Jeſus plein d'amour extrême, &c.*

JOSEPH VENDU.

Joſeph à ſes Frères.

PErmettez qu'avec franchiſe
Je vous diſe
Ce que j'ai vu cette nuit.
Ne condamnez pas mon ſonge
De menſonge,
Car c'eſt Dieu qui l'a produit.

Ses Frères.

Tu veux faire le Prophète
De ta tête,
Et tu nous rends plus jaloux,
Tout ce que tu dis nous choque,
Et provoque
Contre toi notre courroux.

Joſeph.

Vous me croirez un ſuperbe,
Car ma gerbe

Avoit les vôtres autour.
Elles lui rendoient hommage,
Pour préſage
Que vous me ſerez la cour.

Ses Frères.

Tu nous piques, tu nous braves
En eſclave ;
Serons-nous tes ſerviteurs ?
Tu n'acquiers que notre haine,
Pour ta peine.
Nous ne ſommes point flatteurs.

Joſeph.

J'ai vû ſous des ſombres voiles,
Onze Etoiles,
La Lune avec le Soleil ;
Ils m'ont fait la révérence,
En ſilence,
Tout le long de mon ſommeil.

Son Père.

Tu crois donc que chaque Frère,
Père & Mère,
Doivent un jour t'adorer,
Chaſſe loin ta propre eſtime
Comme un crime,
C'eſt à toi de m'honorer.

Joseph.

De bon cœur, mon très-cher Père,
Je révère
Tout ce qui dépend de vous:
Vous serez toujours le maitre;
Je veux être
L'humble serviteur de tous.

Son Père.

Va, cher fils, par les montagnes,
Les campagnes,
Les vallons & les coupeaux.
Va voir l'état des affaires
De tes Frères
Et celui de nos Troupeaux.

Joseph.

De ce pas avec ardeur,
Et viteſſe,
Je vais chercher nos Bergers.
Priez Dieu pour ce voyage
Qui m'engage
A mille & mille dangers.

Un Paſſant.

Mon ami tu ne vois goute
Dans ta route;
Tous tes pas ſont égarés.
Je crains fort que quelque bête

Ne t'arrête
Au mieu de ces forêts.

Joseph.

Quelque Tigre, Loup, ou Louve
Que je trouve,
Le Seigneur peut m'en sauver,
J'ai cherché partout mes Frères
Solitaires,
Sans avoir pu les trouver.

Le Passant.

Ils ont dit qu'ils alloient faire
Leur repaire ;
Au quartier de Dothaïn ;
Si tu veux trouver leur gîte,
Marche vîte,
Et prends le plus court chemin.

Ses Frères.

Voici celui qui nous fâche
Sans relâche ;
Mais il faut le terrasser,
Punissons les rêveries,
Ses folies,
En feignant de l'embrasser.

Ruben.

Oseriez-vous vous défaire,
D'un tel frère,

Sans épargner votre chair?
Je n'y ſçaurois condeſcendre,
Ni me rendre ;
Cet innocent m'eſt trop cher.

Ses Frères.

Nous trouverons pour couverte
De ſa perte,
Ou les Tigres, ou les Ours,
Il nous a voulu prédire
Son Empire ;
Il faut terminer ſes jours.

Ruben.

Cette Citerne profonde
Nous ſeconde
Pour le conſerver vivant.
Donnons-lui cette demeure,
Sans qu'il meure ;
Aucun n'en aura le vent.

Judas.

Son ſang crieroit vengeance,
Sans clémence,
Contre nos cœurs fraternels.
Il ſera mieux de le vendre,
Pour nous rendre
Devant Dieu moins criminels.

Ses Frères.

Vas-tu point, Ismaëlite,
En Egypte,
Avec ta myrrhe et ta poix ?
Nous te vendrons cet Esclave
Jeune & grave,
Qu'on a trouvé dans ce bois.

L'Ismaëlite.

J'ai vuidé presque ma bourse,
Dans ma course,
Je n'ai que bien peu d'argent,
Voyez si nous pourrions faire
Cette affaire,
Pour vingt deniers seulement.

Ses Freres.

Cette somme suffisante,
Nous contente ;
Prends cet Esclave et t'enfuis,
Tu peux aller le revendre,
Et t'attendre
De gagner beaucoup sur lui.

Ruben.

Ah ! Citerne déloyale
Et fatale,
Qu'as-tu fait du pauvre Enfant?
Je ne vois plus ni sa face,

Ni ſa trace ;
De regret mon cœur ſe fend.

Que deviendra notre Père,
Debonnaire ?
Que penſera-t-il de nous ?
Il croira qu'en ce bocage,
Notre rage
A livré Joſeph aux Loups.

Ses Freres.

Que nous ſert-il de tant craindre ?
Il faut teindre
Sa robe au ſang d'un chevreau ;
Et puis nous ferons en ſorte
Qu'on la porte
A Jacob ce vieux Gemeau.

REFLEXION.

Tu vois, pécheur, que l'envie
Fut ſuivie
Du plus noir des attentats,
Abhore donc & déteſte
Cette peſte,
Qui trouble tous les Etats.

Ne trouve plus ton ſupplice,
Par ce vice,

Dans le bonheur du prochain.
Change ſoudain ta triſteſſe
En lieſſe,
Lorſque tu verras ſon gain.

Laiſſe réuſſir ton frère,
Sans rien faire,
Contre ſa proſpérité,
Demande à Dieu qu'il enflamme
Dans ton ame
Le feu de la charité.

LA CHASTETE' DE JOSEPH.

Ses Freres.

PORte cette robe teinte ;
Va ſans crainte
Vers Jacob notre viellard,
Tu diras que tu l'as priſe,
Par ſurpriſe,
Sous les dents d'un Léopard.

Le Meſſager au Père.

Connoiſſez-vous cette veſte ?
C'eſt un reſte
Que j'ai depuis peu de tems.
Un gros Léopard ſauvage

Plein de rage,
Prit Joſeph entre ſes dents.

Son Père.

Ah ! Joſeph, ah ! mon aimable,
Fils affable,
Les bêtes t'ont devoré.
Je perds avec toi l'envie
D'être en vie ;
Le Seigneur ſoit adoré.

Le Marchand Iſmaëlite.

Je veux une bonne ſomme
De cet homme ;
Putiphar l'achetez-vous ?
Il eſt propre à l'intendance ;
Sa prudence
Le fera chérir de tous.

Putiphar.

Joſeph ta fortune eſt faite :
Sois honnête,
Humble, doux, ſimple et prudent,
Prends mes biens et les conſerve
Sans réſerve.
Je te fais mon Intendant.

Sa maîtreſſe.

Je ſouffre un cruel martyre ;
Je ſoupire,

Cher Joſeph, pour ton amour.
Sois touché de cette flamme,
Dont mon ame
Brûle pour toi nuit et jour.

Joſeph.

Madame, Dieu me regarde ;
Je n'ai garde,
De rien faire contre lui.
Je ſerois d'ailleurs bien traître
A mon Maitre,
Qui met en moi ſon appui.

Sa Maitreſſe.

Rejettes-tu mes careſſes,
Mes richeſſes ?
Veux-tu pas me contenter ?
Ah ! ſi ton cœur me refuſe,
Par ma ruſe,
Je te ferai tourmenter.

Joſeph.

Je foule aux pieds les délices,
Les ſupplices,
Les honneurs et le poteau,
Je vaincrai votre pourſuite,
Par ma fuite,
Vous n'aurez que mon manteau.

Sa Maitr·ſſe.

Putiphar, venge ta femme,
Un infâ·e
Vouloit lui ravir l'honneur,
C'eſt Joſeph, cet impudique,
Ce critique,
Qui tient de toi ſon bonheur.

Putiphar.

L'attentat eſt il poſſible ?
Choſe horr·ble !
Dites-vous la vérité ?
J'ai bien de la peine à croire
Cette Hiſtoire,
Sachant ſon honnêt·té.

Sa Maitreſſe.

Je ſoûtiens ce que j'avance ;
Ma conſtance
A fait tête à ſes deſſeins.
La preuve de ma conduite,
C'eſt ſa fuite,
Et ſon manteau dans mes mains.

Putiphar.

Joſeph, ton ingratitude
M'eſt plus rude,
Que ton infidélité,
Meurs dans la priſon obſcure ;

Ton injure,
Me force à la cruauté.

Joseph.

Adorable Providence,
L'innocence
Me rend calme en ma prison :
Elle convertit mes chaines
Et mes peines,
En des sujets d'Oraison.

Le Concierge.

Cher Joseph, retiens tes larmes ;
Tu me charmes
Par tes excellens propos :
Je remets à ta prudence,
L'intendance
Sur tous ceux de ces Cachots.

Joseph à deux prisonniers.

Quel chagrin insupportable,
Vous accable ?
Expliquez-vous franchement.
J'obtiendrai par mes prières,
Des lumières
Pour votre éclaircissement.

L'Echanson et le Pannetier.

Nos ames sont accablées

Et troublées
De deux ſonges fort obſcurs.
Du raiſin, de la farine,
Nous chagrine,
Et déſole ainſi nos cœurs.

Joſeph.

L'Echanſon aura ſa grace
Et ſa place;
Mais le Panetier mourra.
Ne tenez pas mes paroles
Pour frivoles;
Ce que j'ai dit ſe verra.

Pharaon aux Devins.

Mon eſprit eſt dans la gêne,
Fort en peine
De deux ſonges que j'ai faits;
Et je ne trouve perſonne
Qui raiſonne
Sur la cauſe et les effets.

L'Echanſon au Roi.

Je connois un ſage Eſclave
Doux et grave,
Qui gémit dans vos priſons.
J'oſe, Sire, vous promettre,
Qu'il eſt Maitre,
Pour en ſçavoir les raiſons.

Pharaon.

Qu'on le tire de la chaine,
Qu'on l'amene;
Je ſuis content de le voir.
Faites l'entrer dans la Salle
Principale,
Où nous verrons ſon ſçavoir.

REFLEXIONS.

Si tu veux ſauver ton ame,
De la flamme,
Du Démon d'impureté;
Fuis tout objet qui te tente,
Car ta pente
N'a point d'autre ſûreté.

L'épine garde la roſe,
Et s'opoſe,
Lorſqu'on veut en approcher,
Sois retenu, ſois auſtère,
Et ſevère,
Dès que l'on veut te toucher.

Veille avec un ſoin extrême
Sur toi-même:
Tu ſçais ta fragilité,

Crains ſur tous la vaine gloire ;
Ta victoire
Dépend de l'humilité.

JOSEPH,

Elevé aux honneurs de l'Egypte.

L'Echanſon.

CHer Joſeph, bonne nouvelle,
Par mon zèle,
Le Roi te fait appeller.
Quitte-là toutes tes chaines
Que tu traines ;
Viens à lui ſans chanceler.

Joſeph au Roi.

Quelle choſe avez-vous, Sire,
A me dire ?
Que déſirez-vous de moi ?
Il n'eſt rien qu'avec la grace,
Je ne faſſe,
Pour obéir à mon Roi.

Pharaon.

Il faut que tu pronoſtiques,
Et m'expliques
Quelques ſonges que j'ai faits.
On connoîtra ton mérite,

Dans l'égypte,
Par mes ſignalés bien-faits.

Sept Vaches graſſes, allégres,
Par ſept maigres,
Mes yeux ont vû dévorer ;
Sept pleins épis par ſes vuides,
Tous arides ;
Cela me fait ſoupirer.

Joſeph.

Grand Prince, à ſept ans fertiles,
Sept ſteriles,
Auſſi-tôt ſuccederont.
Prévenez par l'abondance,
L'indigence,
Ou vos Sujets périront.

Pharaon.

Joſeph, je t'en fais le maître ;
Fais paroître
Ta prudence à gouverner.
Partage pour récompenſe,
Ma puiſſance ;
Je ne te veux point borner.

Joſeph

Que puis-je vous rendre, Sire,

Pour l'Empire
Que vous me donnez ſur tous.
Nonobſtant cette fortune
Peu commune,
Je veux être à vos genoux.

Pharaon.

Il ſuffit que tu me ſerves,
Et conſerves
Tous les biens de mon Etat.
Si j'apprends qu'on te traverſe,
Qu'on t'exerce :
J'en punirai l'attentat.

Jacob à ſes enfans.

Nous voici dans la famine,
Sans farine
Et ſans un grain de froment.
Le bruit court qu'on en débite
En Egypte ;
Allez-y donc promptement.

Les Enfans.

Nous n'y connoiſſons perſonne
Qui nous donne
Vers le Prince un libre accès :
Nous perdons déjà courage ;
Ce voyage
N'aura pas un bon ſuccès.

Jacob.

Faites comme je propoſe,
Toute choſe;
Dieu nous ſera provident.
Portez une bonne ſomme
A cet homme
Qu'on a fait Sur-Intendant.

Ses Frères à Joſeph.

Agréez, Grand perſonnage,
L'humble hommage
Qu'en tremblant nous vous rendons.
Nous venons vous reconnoître,
Pour vrai Maître
Des biens que nous poſſédons.

Joſeph.

Ce ne ſont que des ſoupleſſes,
Des fineſſes,
Pour épier le païs;
Et ſi je ne vous accorde
Que la corde,
Vous ſerez bien ébahis.

Ses Frères

Que le Ciel par la juſtice
Nous puniſſe,
Si nous avons ce deſſein.

Nous ne ſommes venus vite
En Egypte,
Que pour acheter du grain.
Joſeph
Je veux qu'on vous empriſonne,
Et j'ordonne,
La torture ſans merci,
Que chaque frère me diſe
Sans feintiſe,
Si vous êtes tous ici.
Ses Frères.
Il reſte encore notre Père,
Outre un Frère,
Qui ſe nomme Benjamin.
Pour Joſeph le penultième,
Notre onzième ;
Il fit une triſte fin.
Rubin & ſes Frères.
Vous voulûtes ſatisfaire
La colère,
Vendant Joſeph vingt deniers.
Il eſt juſte que Dieu venge
Ce bel Ange,
Nous détenant priſonniers.
Ses Frères.
Souffrons tous la juſte peine

De la haine
Qui nous le fit vendre à tort ;
Et perdons toute eſpérance,
Notre offence,
Mérite à bon droit la mort.

Joſeph.

Juſtes Cieux ! leurs pleurs, leur crainte,
Leur complainte,
Me contraignent de pleurer.
Il faut donc que je me cache,
Que je tâche
De les faire renvoyer,

Trois fois Saint, Dieu de mon ame,
Je me pame
Du plaiſir que je reçois,
La joye excite mes larmes ;
O quels charmes !
J'ai mes Frères avec moi.

Maitre-d'Hôtel, tout à l'heure,
Sans meſure.
Remplis les ſacs de ſes gens.
Tâche enſuite avec adreſſe
Et viteſſe
D'y mettre auſſi leurs argens.

Ses Frères.

Monſeigneur, le Ciel vous rende
La guirlande
Qui répond à vos bienfaits.
Vous méritez la couronne
Que Dieu donne
Aux hommes les plus parfaits.

Joſeph.

Je détiens dans l'eſclavage
Pour ôtage
Simeon ſage & benin.
Je prétends qu'il y demeure,
Juſqu'à l'heure
Que je verrai Benjamin.

REFLEXION.

Si Dieu permet qu'on t'abaiſſe,
Qu'on t'oppreſſe ;
Garde-toi de perdre cœur,
L'adverſité de ce monde
Te ſeconde,
Pour en demeurer vainqueur.

Lorſqu'il veut qu'on te révère
Sur ton frère,
Et qu'on t'éleve aux grandeurs ;
Souviens-toi de la pouſſière

De ta bière,
Au milieu de tes splendeurs.

Si l'orage & la bonace,
Par la grace,
Son dans ton cœur bien d'accord;
Tu ne feras point naufrage,
Car l'orage,
Te conduira dans le port.

JOSEPH RECONNU DE SES FRERES.

Ses Frères.

REjouissez-vous, cher Père,
Notre affaire
Nous a très-bien réussi;
Nous apportons l'abondance,
Sans dépense,
Notre argent est tout ici.

Jacob.

Votre vue consolante
Me contente;
Votre récit m'est bien doux:
Mais je mêle à l'allégresse
La tristesse;
Car je ne vous vois pas tous.

Ses Enfans.

Le Sur-Intendant moderne
Qui gouverne,
Veut voir votre fils dernier:
Attendant qu'on le lui mène,
Une chaine
Tient Siméon priſonnier.

Jacob.

O Cieux! que cette nouvelle,
M'eſt cruelle!
Que ce coup eſt étouffant!
Faut-il que dans ma vielleſſe,
On me laiſſe,
Sans l'appui d'aucun enfant!

Ses Frères à Joſeph.

Monſeigneur, c'eſt avec peine,
Qu'on vous mène
Ce Cadet de la Maiſon,
Nous vous ſupplions de dire,
Qu'on retire,
Notre frere de priſon.

Joſeph à ſes Domeſtiques.

Qu'on dreſſe une double table
Bien ſortable,
Pour traiter ces Etrangers:
Que tout y ſoit magnifique;

Qu'on s'applique,
A montrer des cœurs ouverts.

Chers amis, entrez de grace,
Prenez place,
Je fais pour vous le Feſtin,
Parlez-moi de votre Père,
Sans rien taire,
Commencez, cher Benjamin.

Benjamin.

Notre Père vous implore,
Vous honore,
Tout confus de vos bontés:
Son cœur devant Dieu s'épanche,
En revanche
De vos libéralités.

Joſeph à ſes Domeſtiques.

Jettez pendant que l'on ſouppe,
Cette Coupe
Dans le ſac de Benjamin;
Et puis allez les attendre,
Pour les prendre,
Lorſqu'ils ſeront en chemin.

Le Maître-d'Hôtel.

Malheureux, qui de la troupe
A la coupe
De notre Sur-Intendant?

Benjamin ton ſac la cache ;
Qu'on l'attache,
Son larcin eſt évident.

Ses Frères à Joſeph.

Monſeigneur, ce cas funeſte
Manifeſte
Nos crimes les plus cachés.
Prononcez notre Sentence ;
La potence
Eſt trop peu pour nos péchés.

Joſeph.

Retournez à votre terre,
Je n'enferme
Que celui qui m'a volé :
Eloignez-vous de ma face ;
Point de grace ;
Je veux qu'il ſoit décolé.

Judas.

Si vous voulez qu'il endure
Ou qu'il meure,
Ctez-nous la vie à tous.
Nous nous offrons en victime,
Pour ſon crime.
Proſternés à deux genoux.

Joſeph.

Soyez tous en aſſurance,

Ma préſence,
Ne doit plus vous effrayer.
Je ſuis Joſeph votre frère ;
Que mon Pére,
Vienne à moi ſans différer.

Vous vouliez m'ôter la vie
Par envie,
Si Ruben vous l'eût permis.
Mais je n'ai point de rancune ;
Ma fortune
Me laiſſe doux et ſoûmis.

Ses Frères.

Nous voici tous bouche cloſe ;
Aucun n'oſe
Vous demander ſon pardon.
Si votre miſéricorde
Nous l'accorde,
Ce ſera par un pur don.

Joſeph.

De bon cœur je vous pardonne,
Je vous donne
Pour ſigne un baiſer de paix.
Par un coup de Providence,
Votre offenſe
M'a conduit dans ce Palais.

Allez raconter l'Hiſtoire
De ma gloire,
A notre aimable Viellard ;
Venez tous en diligence ;
Je ne penſe
Qu'à vous faire bonne part.

Beniamin.

Ceſſez, cher Père, de plaindre,
Et de craindre,
Votre Joſeph n'eſt point mort.
Il a joint à ſes careſſes,
Ses largeſſes ;
Il m'a reconnu d'abord.

Son Père.

Me repais-tu d'un menſonge,
Ou d'un ſonge,
Qui paſſe comme le vent ?
Je ne ſçai ſi je ſommeille,
Si je veille . . . .
Quoi ! mon Joſeph eſt vivant !

Ses Freres.

Chargeons femme, enfans, ménage,
Et bagage,
Sur les plus légers chevaux.
Allons trouver notre Frère,
Mon cher Père,

Allons finir nos travaux.

Joseph.

Roi du Ciel en qui j'espère,
J'ai mon Père,
Je ne souhaite plus rien
Embrassez-moi, Père a
Vénérable ;
Dieu m'a fait votre soût

Son Père

Cher Joseph, je vois
Je t'embrasse,
Je me sens tout attendri
J'ai ce que mon cœur
Que j'expire ;
Je suis content de mou

REFLEXI

ier autant que to
Un qui t'aime,
st qu'un simple
lors qu'on te déso
Qu'on t'afflige,
véritable a

---

yeux et co
exemple,

L.

De Joſeph perſecuté,
tu dois faire,
n frere,
a mal raité,

---

on cœur marchande ?
ommande
ennemis.
e tu t'acquittes,
tes
e ſont promis.

ſainte Marguerite, Vier-
et Martyre.
un Prince bienheureux, &c.

DELIBRIUS.

ité, perle ſans prix,
rable Marguerite,
ec mépris
on mérite :
oux ton Gouverne-

Je ne veux point être loüée :
J'ai plus à cœur de vivre aux champs,
Que dans la Cour parmi les grands.

OLIBRIUS.

Je te conjure d'accepter,
Le parti que je te préſente,
Et je te ferai reſpecter
En qualité de Gouvernante.
Tu jouïras de mes tréſors,
Et de tous les plaiſirs du corps.

LA SAINTE.

Donnez à quelque autre qu'à moi,
L'or et l'argent de tous vos coffres,
Je ne ſçaurois trahir ma foi,
En acceptant vos belles offres.
Tous vos diſcours ſont ſuperflus;
Allez, Seigneur, n'y penſez plus.

OLIBRIUS.

Je ſuis épris de ta beauté,
Beau chef-d'œuvre de la nature;

LA SAINTE.

Mon cœur eſt tout à Jéſus-Chriſt,
Je ne brûle que de ſa flamme,
Lui ſeul occupe mon eſprit,
Lui ſeul eſt l'objet de mon ame.
Pour lui ſeul je veux tout ſouffrir,
[illegible] lui ſeul je veux mourir.

OLIBRIUS.

[illegible]ur ne peut ſe rebuter,
[illegible]e le tien le rebute.
[illegible]ds-toi ſans diſputer,
je te perſécute :
[illegible]aimes à ton tour,
[illegible]uivra mon amour.

LA SAINTE.

[illegible]éhende aucun tourment,
[illegible] m'aidant de ſes graces.
[illegible]is d'être mon amant ;
[illegible]ue de tes menaces.
[illegible]rûle tout mon corps,

Tu vas voir quelle eſt ma fureur,
Si tu n'es ſouple à l'Empéreur.

LA SAINTE.

C'eſt à la Loi de mon Epoux
Que je rends mon obéïſſance,
Mon cœur ne craint point ton courroux,
Et mon corps brave la ſouffrance ;
Je foule aux pieds ce que tu dis,
Ton Empéreur et ſes Edits.

OLIBRIUS.

Qu'on faſſe nager dans le ſang,
Les membres de cette inhumaine ;
Qu'on lui déchire tout le flanc,
Que l'on la brule et qu'on la gêne :
Frappez, bourreaux, de toute main ;
N'ayez rien pour elle d'humain.

LA SAINTE.

Olibrius tu perds ton tems ;
Tu n'auras jamais l'avantag
Que je rende tes vœux cont
Ni que je perde le courage

Et que de ma part on la preſſe,
Pour la ranger à la raiſon,
Ou par menace, ou par promeſſe.
Si ſon orgueil ne le rend pas,
Je ſçaurai bien la mettre à bas.

LA SAINTE.

Contre le Démon en forme de dragon.

[illegible] Dieu, dont le ſoin Paternel
[illegible] moi toute bleſſure ;
[illegible]e ce dragon cruel,
[illegible]mes pieds et qu'il y meure ;
[illegible] Croix ſoit, contre lui.
[illegible]levard et mon appui.

UNE VOIX DU CIEL.

[illegible]ritte, réjouis-toi
[illegible]mporté la victoire :
[illegible]ncore un peu pour la Foi ;
[illegible] l'éternelle gloire.
[illegible]ens prendront bientôt fin,
[illegible] de l'eſprit malin.

Tu n'en échapperas jamais.

LA SAINTE.

Je ſais fort bien ſans tes avis,
A qui je dois en rendre graces ;
C'eſt à Jéſus pour qui je vis,
Et de qui ſeul je ſuis les traces.
Pour tes faux Dieux muëts et ſourds,
Je les déteſterai toujours.

OLIBRIUS.

Il eſt tems de venger nos Dieux :
O langue exécrable et maudite !
Tous tes diſcours injurieux,
Méritent qu'on te décapite :
Mais avant qu'on donne le coup,
Tu ſouffriras encor beaucoup.

UNE VOIX DU CIEL.

Tes travaux ſont preſque finis,
Vaillante & divine Amazonne ;
Tous tes bourreaux ſeront punis
Et tu recevras la couronne.
Quitte la terre et monte au Ciel

Que votre cœur daigne accorder
A tous mes devots leur Requête,
Montrez combien vous êtes bon,
A qui reclamera mon nom.

Jéſus.

Je condeſcens à tes ſouhaits,
Je veux que ton mérite éclate.
Je ne refuſerai jamais
Ceux qui t'auront pour avocate.
Ton nom en tout tems, en tout lieu,
Sera puiſſant auprès de Dieu.

Priére.

Combattez en terre et ſur mer,
Sainte Marguerite,
mon, le monde et la chair,
dez-nous de mort ſubite.
t ſecourez promptement
mmes dans l'enfantement.

---

verſion de Sainte Marie-Magde-
e : Sur l'air. *Ruiſſeau qui cours après*

Tirez-vous des mains du Démon,
Quittez la vanité mondaine.
Venez oüir Jéſus, ſa voix vous touchera
" Et ſa beauté vous charmera. " *bis.*

Eſprit mondain, femme volage,
Je prêche à ton cœur cette fois ;
Ne l'endurcis plus à ma voix :
Viens, je veux être ton partage,
Ne ſors pas du Sermon, que je ne ſois vainqueur
" De ton eſprit et de ton cœur. " *bis.*

Magdelaine.

Je ſuis à vous, ſource de grace ;
Mon cœur que vous avez conquis,
Vous eſt entiérement acquis,
Je veux marcher ſur votre trace ;
Je m'en vais de ce pas quitter mes ornemens
" Et renoncer à mes amans. *bis.*

Marthe.

Et que vois-je ma bien aimée ?
D'où vient un changement ſi prompt ?
Avez-vous reçu quelque affront,
Qui vous ait ſi fort animée ? [rubis,
Et pourquoi foulez-vous vos perles, vos

" Vos affiquets, vos beaux habits. " *bis.*

Magdelaine.

J'en ai raiſon, laiſſez moi faire ;
Je voudrois mourir de douleur.
Jéſus vient de percer mon cœur,
Ah ! je ne veux plus lui déplaire.
Tout ce qui m'a ſervi d'inſtrument contre lui,
" Doit prendre fin dès aujourd'hui. " *bis.*

Marthe.

Ma chère Sœur, ſoyez conſtante.
Moquez-vous du qu'en dira-t'on.
Allez au Banquet de Simon,
En veritable pénitente :
Arroſez de vos pleurs les pieds de Jéſus-Chriſt,
" Avec un cœur humble et contrit. " *bis.*

Eſſuyez les de votre treſſe ;
Uniſſez-vous étroitement,
Au cœur de ce divin amant.
Qui pour vous a tant de tendreſſe,
N'ecoutez plus les juifs, laiſſez-les murmurer ;
Et n'ayez ſoin que de pleurer. " *bis.*

Ma dela

Que l'on me blâme e mure,
De me voir aux pieds oi ;
Pourvû qu'il ait pitié
Je ſouffrirai toute cen
Et pourquoi craindre, hélas ! mes horribles forfaits
" Excuſeront ce que je fais. "*bis.*

Pleurez mes yeux, fondez en l
Mon cœur embraſe-toi d'amour,
Et conſume toi nuit et jour
Pour Jéſus l'objet de mes charı
Je ne puis vous parler, ô mon diviveur,
" Que par l'amour et la douceur.

Jéſus.

Les Anges ſont dans l'allégreſſe
De voir cette femme à mes pieds
Qu'elle baiſe et retient liés,
De tous les cheveux de ſa tr ſſ
Mais pluſieurs ſont jaloux du pronguent
" Que ſur mes pieds elle répand

Le Phariſien.

Ah ! ſi cet homme étoit Prop

permettroit point,
, qui l'oint,
ſa bouche infecte :
Elle ne p[illegible]nſi que pour s'en faire
aimer.
" Elle a deſſein de le charmer. " *bis.*

Jéſus.

Simon, vois tu bien cette femme ?
C[illegible] qu'elle a fait eſt un miroir
[illegible] tu découvres ton devoir,
[illegible]u veux brûler de ma flamme ;
[illegible]: a baiſé mes pieds dès qu'elle les
a vûs ;
[illegible]es eſſuyant de ſes cheveux. " *bis.*

[illegible]e lui pardonne tous ſes crimes,
[illegible]ce qu'elle a beaucoup aimé,
[illegible]que ſon cœur eſt abymé,
[illegible]ucoup plus bas que tu n'eſtimes :
[illegible] prêchera par tout les larmes et ſa
foi,
[illegible]t tant d'amour qu'elle a pour
moi. " *bis.*

[illegible]a, femme, ta foi t'a ſauvée ;

Calme ton cœur retourne en paix,
Tu n'as plus en toi des forfaits ;
Ma grace & tes pleurs t'ont lavée.
Va publier partout malgré tes ennemis
" Que tes péchés te ſont remis. " *bis.*

Magdelaine.

Souffrez, Seigneur, je vous ſupplie,
Que je me tienne auprès de vous,
Pour rendre témoignage à tous,
Que je viens de changer de vie.
Mes ſoins & mes plaiſirs ſont de vous écouter,
" M'unir à vous et vous aimer. " *l*

Martie.

J'agis toujours, ma ſœur contemp
J'apprête ſeule le repas ;
Doux Jeſus, ne voulez vous pas
Qu'elle travaille à mon exemple ?
Dites-lui, mon Sauveur, qu'il n'eſt pa à propos
" D'être toûjours dans le repos. " *bis.*

Jéſus.

Laiſſe ta ſœur en ma préſence,
Et ſçaches que j'eſtime moins
Ton empreſſement et tes ſoins,
Que ſon repos et ſon ſilence,

Fais choix, comme elle a fait, de la meilleure part,
" En t'occupant de mon regard. " *bis.*

Madeleine.

Dieu de mon cœur, ma douce vie,
Vos souffrances me font souffrir,
Et votre mort me fait mourir,
Car je vous suis toute asservie :
Ne permettez jamais que je vive après vous ;
" Mourons tous deux aux yeux de tous. " *bis.*

Jésus.

Console-toi, fidelle amante ;
Tâche avec soin de ramasser
Le sang que je viens de verser,
Demeure toujours pénitente.
Tu m'aimes ardemment, et je t'aime à mon tour ;
Souffre avec moi par pur amour " *bis.*

Madelaine.

Jésus est mort, ah ! que je meure,
Ou que je fonde toute en pleurs
Aux pieds de l'homme de douleurs,
Que toute la nature pleure.
Hélas ! je n'en puis plus, on va mettre

au tombeau,
" Ma vie uniq[illegible] et mon flambeau, " *bis.*

Deux Anges.

Qu'as-tu perdu, femme éplorée ?
Nous voici pour t'encourager,
Et même pour te soulager,
De ta douleur de[illegible]elsree.
As-tu perdu tes biens, arrête, arrête ici,
" Et fais nous part de ton souci. " *bis.*

Magdelaine.

J'ai tout perdu, perdant mon Maître;
Je n'ai pas à faire de vous ;
Je cherche mon divin Epoux,
L'Auteur et la fin de mon être ;
Ah ! laissez-moi passer, ne me détournez pas ;
"Je veux chercher jusqu'au trépas. "*bis.*

Cher Jardinier dis moi de grace,
Aurois-tu pris dans ce tombeau,
De tous les hommes le plus beau ?
Hé ! montre-moi sa sainte face.
Declare ou tu l'as mis et je l'enlèverai ;
" Pour le porter où je serai. "*bis.*

Jésus.

Ne cherche plus, heureuse amante ;

Me voici ne me touchë pas ;
Porte à mes Frères, de ce pas,
Cette nouvelle consolante.
Tu me vois avant tous, n'ayant pû me
cacher
" A ton ardeur à me chercher. " *bis.*

Les Juifs.

Entrez, Sara, dans la Nacelle,
Lazare, Marthe & Maximin,
Célon, Trophime, Saturnin,
Les trois Maries et Marcelle,
Eutrope, Martial, Cédoine avec Joseph;
" Vous périrez dans cette Nef. " *bis.*

Allez sans voile & sans cordage,
Sans Mât, sans Ancre et sans Timon,
Sans Alimens, sans Aviron,
Allez faire un triste naufrage;
Retirez-vous d'ici, laissez-nous en repos;
" Allez crever parmi les flots. " *bis.*

Cette sainte troupe.

Doux Rédempteur, divin Monarque,
Soyez prompt à nous secourir,
Car nous allons bien-tôt périr,
Si vous ne conduisez la barque:

Jettez-nous dans un port pour publier
la foi
" Et les douceurs de votre Loi. " *bis.*

Rendons nos vœux & nos hommages
Au Très-Haut qui nous a sauvés,
Et qui seul nous a conservés
Parmi les flots & les orages,
Allons tous promptement prêcher de
tous côtés,
" De notre Foi les vérités. " *bis.*

Magdelaine.

Restez ici, mon cher Lazarre,
Vous êtes propre pour ce lieu;
Tâches d'y convertir à Dieu
Ce Peuple idolâtre & barbare,
Vous y mourrez un jour pour la seconde
fois
" Digne Pasteur des Marseillois. " *bis.*

Je vois la Foi bien établie;
Tout ce Peuple adore la Croix,
Je n'ai plus qu'à chercher un bois,
Pour y pleurer toute ma vie,
Et pour y méditer ce que le Roi des
Cieux

"A fait pour moi dans les saints lieux. *bis*

Assignez-moi, Dieu de mon ame,
Quelque recoin des plus secrets,
Où j'aille nourrir mes regrets,
Et les ardeurs de votre flamme.
Placez-moi dans un lieu qui puisse m'animer
" A fondre en pleurs et vous aimer. "*bis*.

Une Troupe d'Anges.

Viens dans un bois de la Provence,
Où tu pourras jusqu'a la fin,
Aimer Dieu comme un Seraphin,
Pleurer et faire pénitence :
Voici le bois affreux et le creux d'un rocher,
"Que nous t'offrons pour te cacher. "*bis*.

Les larmes de Sainte Marie Magdelaine au desert de la Sainte Baume.

Sur l'air : *Où êtes-vous Birenne mon amour.*

SOmbre Forêt, prends part à mes douleurs ;
Bois sans pareille, desert de la Provence.
Le cœur contrit, les yeux noyés de pleurs,

Je viens ici pour faire pénitence.

Creux du Dragon, insensible Rocher,
Que je choisis pour ma chere demeure;
Entends mes pleurs, et t'y laissant toucher,
Pleure avec moi jusqu'à ce que je meure.

Ah! c'est trop peu que je pleure trente ans;
Après ma mort il faut que de ta voute,
Pour exprimer mes pleurs et mes tourmens,
Ces claires eaux distillent goute à goute.

Monstres affreux, farouches animaux,
Sortez d'ici, cédez-moi cette Baume.
Mon Médecin y veut guérir mes maux,
Changeant mes pleurs en un souverain Baume.

L'ame et le corps ont irrité mon Dieu,
En ajoûtant offense sur offense,
J'ai résolu que tous deux en ce lieu,
Pour l'apaiser embrassent la souffrance.

Si le Sauveur m'accorde le pardon,
Si sa bonté m'affranchit du supplice ;
Je ne dois pas pour cela oublier qu'il est bon,
Mettre en oubli les droits de sa justice.

Puisque sa main ne veut pas me punir
Par un effet de son amour extrême ;
Je veux garder l'eternel souvenir
Et châtier mes péchés par moi même.

Tout doit pleurer dans cette antre pleureur ;
Tout doit, sans fin, témoigner ma tristesse,
Et faire voir combien je sens d'horreur
D'avoir été si long tems pécheresse.

Conçois, mon cœur, des regrets éternels ;
Déplore ici tes flammes criminelles,
Qui consommoient tant de cœurs criminels,
Les engageant aux flammes éternelles.

Pour mettre ici mes vanités à bas,

Mon triſte cœur m'en fournira les armes.
Par mes ſanglots, les perles de mes bras
Enfanteront les perles de mes larmes,

Ah ! mes ſoupirs, confeſſez mon erreur ;
Et vous, mes mains, vengez d'un Dieu l'outrage,
En vous armant d'une ſainte fureur,
Pour amortir le teint de mon viſage.

Les vains objets qui raviſſoient mes ſens.
N'auront pour moi déſormais plus d'amorce.
Mon chaſte époux par ſes traits raviſſans,
M'en fait jurer un éternel divorce.

De jour, de nuit, dans ces vaſtes déſerts,
Je coleraï ma bouche contre terre,
Pour la punir des infames baiſers
Qui jour et nuit faiſoient à Dieu la guerre.

Mes bras mondains, pour leurs embraſſemens.
Seront en croix autant qu'ils pourront l'être.
Mes cheveux d'or, filets de tant d'amans,
M'attacheront aux pieds de mon doux Maître.

Mes pieds errans pour tous leurs mauvais pas.
Seront piqués de cailloux et d'épines,
Et tout mon corps pour ſes divers ébats,
Sera meurtri de coups de diſcipline.

Pour les galans qui me faiſoient la cour,
Je me verrai ſeule dans ces boccages.
Pour les beaux airs & les chanſons d'amour,
J'aurai les cris des animaux ſauvages.

Mes affiquets, mes mouches & mon fard,
Me vont cauſer un rigoureux ſupplice,
Mes beaux habits de ſoye & de brocard,
Seront changés en un rude cilice.

J'aurai toujours la douleur pour mon pain,
Mon cher Epoux pour mon heureux partage ;
Pour mon miroir une croix à la main,
Le roc pour lit, et mes pleurs pour breuvage.

Je veux enfin en l'état où je fuis,
Pleurer toujours ma lâche ingratitude ;
Je veux nourrir mes regrets, mes ennuis,
Dans le recoin de cette ſolitude.

REFLEXION.

Pleure, pécheur, tes péchés à ton tour,
En te moulant ſur notre Pénitente.
Va quelquefois viſiter ſon ſéjour,
Pour ranimer ton ame languiſſante.

Tout ce ſaint lieu t'invite à te ſauver,
Son Bois affreux t'apprend la vie auſtère,
L'eau de ſon roc a toujours te laver,
Et ſon cachot à vivre en ſolitaire.

Obtenez-nous, Amante de Jéſus,

Que nous faſſions comme vous pénitence,
Et qu'aimant Dieu, nous ne l'offenſions plus,
Pour mériter du Ciel la récompenſe.

A l'honneur de ſainte Magdelaine de Pazzi. Sur l'air : *de Madame de Ganges, &c.* ou *de Sainte Théouſte.*

VOici la fleur de Florence,
Digne d'un culte éternel,
Qui répand dans notre France
Les parfums du Mont Carmel.
Voici la nouvelle amante
Qui nous convie, à ſon tour,
A la pratique charmante
De vivre et mourir d'amour.

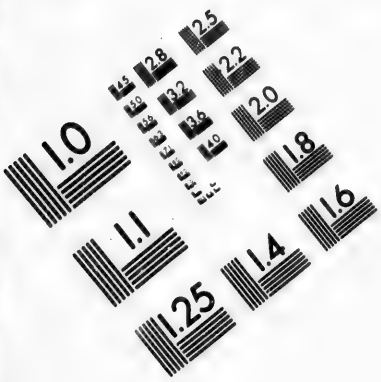
Si tôt qu'elle eſt parvenue
A l'uſage de raiſon,
Sa belle ame ſe dénuë
Et s'adonne à l'Oraiſon :
C'eſt là que ſon cœur s'embraſe
Du feu d'amour divin ;
C'eſt là qu'elle vit d'extaſe,

Comme un ardent Seraphin.

Quand ſa mère communie,
Elle cherche, avec ferveur,
A lui tenir compagnie,
Pour contempler le Sauveur :
Elle le ſent embaumée
Auprès de ce ſacré pain,
Et devient toute enflammée
De le loger dans ſon ſein.

S'étant faite Carmélite,
On obſerve incontinent
Que c'eſt une ame d'elite ;
Au point le plus eminent :
Elle eſt déjà ſi fidèle,
Qu'on voit à ce qu'elle fait :
Un admirable modèle,
Pour tendre à l'état parfait.

En tout tems elle eſt ravie
Au devant de nos Autels,
Adorant le pain de vie,
Nourriture des mortels ;
Elle ſe rend ſi dévote
A ce divin Sacrement,



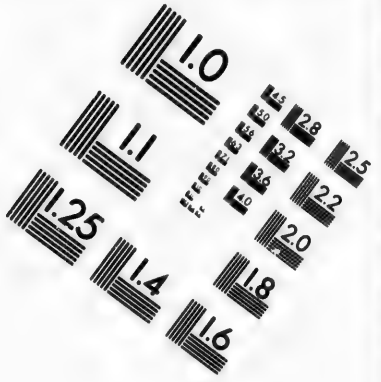
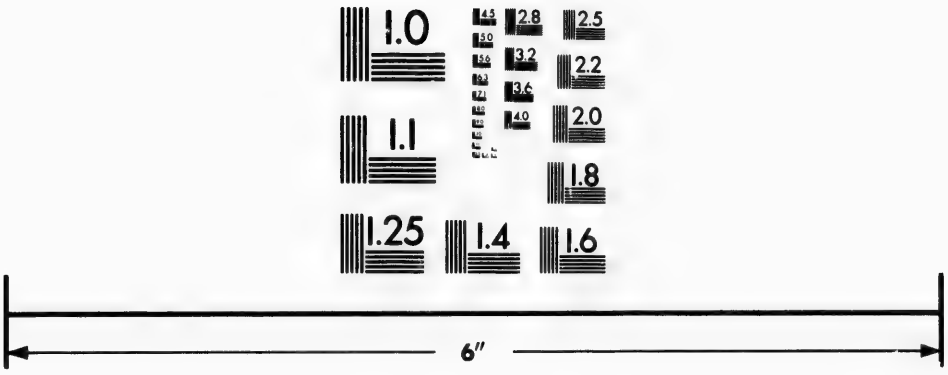
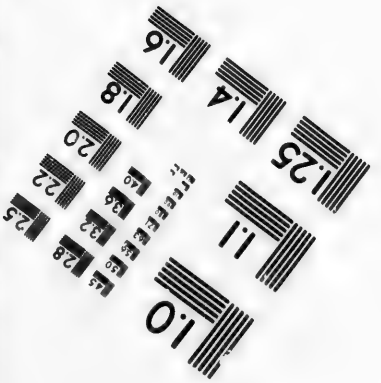
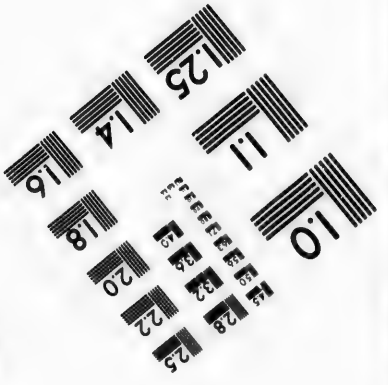


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Qu'elle le va voir ſans faute
Trente fois journellement.

Elle exalte le myſtère,
Qui ſauva le genre humain,
Courant par le Monaſtère :
Le Crucifix à la main :
Elle crie à pleine tête,
Chères Sœurs, voici l'amour;
Voici Jéſus qui ſouhaite,
Que nous l'aimions nuit et jour.

Tout l'embraſe et tout l'allume,
Au dehors comme au dedans,
Il ſemble qu'on la conſume,
Avec des flambeaux ardens :
Elle ſouffre un tel martyre,
Dans un cœur tout enflammé,
Qu'à bon droit on peut lui dire :
Vous avez beaucoup aimé.

Lorſqu'elle voit par le Cloître,
Quelques unes de ſes Sœurs,
Son cœur fait ſoudain paroître
Ses élans et ſes ardeurs:
Quoi ! chère Sœur, lui dit-elle,

Vous n'uſez point de retour.
Ah ! ma douleur eſt mortelle,
Si vous ne mourez d'amour.

Elle va ſonner les cloches,
Pour réveiller les humains,
Les Sœurs qui lui ſont plus proches
L'entendent frapper des mains :
L'amour divin qui la bleſſe
De ſes traits les plus perçans,
Lui cauſe une telle yvreſſe,
Qu'elle abſorbe tous ſes ſens.

Le même amour qui l'enflamme,
La bleſſe pour la guérir.
C'eſt la flêche et le dictame,
Qui la fait vivre et mourir :
Les ennuis qu'elle ſupporte,
Ses langueurs, ſes feux, ſes traits,
Dont elle eſt vivante et morte,
Ne l'abandonnent jamais.

Apellons donc Magdelaine,
Bienheureuſe en ſa langueur.
Elle ne ſouffre la gêne,
Que pour le Dieu de ſon cœur :

Si ſa douleur eſt cruelle,
Sans aucun adoucissement
La cauſe eſt cent fois plus belle,
Que n'eſt rude ſon tourment.

Son déſir pour les tortures,
La fait réſoudre une fois,
A paſſer pendant vingt-heures,
Les bras étendus en croix.
Elle en pâlit, elle en ſuë,
Elle en rend preſque l'eſprit ;
Mais plus cette croix la tuë,
Plus vit-elle en Jéſus Chriſt.

Elle fait la diſcipline,
Avec de rudes chaînons.
En hyver elle chemine,
Ses pieds nuds ſur des glaçons,
La ceinture qui la ſerre,
Fait à ſes reins mille trous.
Son lit eſt la plate terre ;
Son oreiller des cailloux.

Elle paſſe cinq années,
Dans la foſſe des lions ;
Ses paſſions déchaînées,

A mille tentations :
Un grand désespoir la tente ;
L'orgueil, l'infidélité,
La gourmandise insolente
Et la sensualité.

Tout l'Enfer lui fait la guerre
Par l'esprit le plus impur,
Croyant la jetter par terre,
Et triompher de son cœur :
Elle le met dans la neige,
Ou sur des charbons piquants,
Et Jésus qui la protège,
La délivre en même-tems.

Après cette longue peine,
Elle apperçoit, un matin,
Saint Jean, sainte Magdelaine,
Avec saint Thomas d'Aquin :
Ils écartent ses tristesses,
Ses frayeurs, ses abandons ;
Ils lui font mille caresses,
L'ornant de precieux dons.

Son cœur frémit lorsqu'un Prêtre,
Qui s'approche de l'autel,

Oſe lâchement commettre,
Le moindre péché mortel.
Ah ! dit alors notre ſainte,
Se tournant vers ſon Epoux,
Si la lumiere eſt éteinte,
Comment irons-nous à vous ?

Hélas ! mes Sœurs, diſoit-elle,
Que la grille et le parloir,
Rendent une ame infidèlle,
A bien remplir ſon devoir !
Je vous conjure de croire
Qu'à préſent je choiſirois
De brûler en Purgatoire,
Tant que j'y demeurerois.

Je n'ai jamais ſçu comprendre
Cet étrange aveuglement,
Qu'une ame oſe condeſcendre,
A pecher mortellement :
Je ſuis à ma dernière heure,
Sans avoir pu concevoir,
Qu'une vile Créature.
Trahiſſe ainſi ſon devoir.

Faites, glorieuſe Sainte,
Que j'abhorre le péché,

Et qu'en tout ma ſeule crainte
Soit d'en voir mon cœur taché ;
Faites que je ne reſpire
Que l'air de l'amour divin,
En attendant que j'expire
Pour aimer mon Dieu ſans fin.

A l'honneur de ſainte Euphroſine Vierge, ſous un habit de Religieux.

Sur l'air ; *Depuis long-tems qu'en ſecret je vous aime, &c.*

L'Homme peut tout, lorſque Dieu par ſa grace,
Forme et conduit ſes généreux deſſeins,
Tout ſe ſoumet et rien ne l'embaraſſe.
Il marche alors aux pas des plus grands Saints.
Nous l'allons voir au projet glorieux,
Dont Euphroſine étonna tous les Cieux :
Elle eut courage
Dans ſon jeune âge,
De s'habiller comme un Religieux.

Un Gentil homme iſſu d'Alexandrie,
A qui le Ciel n'accordoit point d'enfans,

Va voir tout triſte un ſaint Moïne & le prie
D'en demander par des vœux très ardens ;
Sa chaſte femme affligée à ſon tour,
Qui des longtems fond en pleurs nuit et jour,
Promet ſans feinte,
Pour être enceinte,
D'offrir ſon fruit au Seigneur pour retour.

Ayant reçu leur petite Euphroſine,
Ils ont à cœur de la bien élever ;
A chaque jour ils lui font la doctrine,
Et prient Dieu de la leur conſerver :
Sitôt qu'elle eſt à l'age de douze ans,
Sa digne Mere eſt au bout de ſon tems.
Dès qu'elle expire,
Chacun aſpire
A rechercher le chèr fruit de ſes flancs.

Le bon Paphnuce, homme pieux et ſage,
Qui veux ſçavoir ce qui conviendra mieux,

Avant donner ſa fille en mariage,
Va prendre avis du ſaint Religieux :
Tandis qu'il traite avec l'humble viellard
Son Euphroſine eſt ravie à l'écart ;
Elle médite
D'être un Hermite ;
Elle fait choix de la meilleure part.

Pendant le tems qu'on célèbre une Fête,
Et que ſon père offre à Dieu mille vœux,
Elle s'habille en pauvre Anachorète,
Après avoir fait raſer ſes cheveux :
Père du jour, des Aſtres le plus beau,
Arrête ici, contemple ce flambeau ;
C'eſt Euphroſine
Qui s'achemine
Vers le Couvent qui ſera ſon tombeau.

Sous cet habit notre Vierge modeſte,
Cachant ſon nom prend le nom d'Emerand,
Se confiant en ſon Père céleſte,
Elle s'adreſſe à l'Abbé tout fervent.

Le ſaint Viellard prêt à la recevoir,
Ne manque point à lui faire ſavoir
La vie auſtère
Du monaſtère
Et les combats que l'on y peut avoir.

Ah! mon cher Père, ajoute notre ſainte,
J'ai préparé mon cœur et mon eſprit;
Je ne ferai jamais la moindre plainte,
Lorſqu'il faudra ſouffrir pour Jeſus-Chriſt:
Depuis long-tems mon ame a dit adieu
A ce qui peut déplaire aux yeux de Dieu.
Je ne déſire
Qu'un long martyre;
Recevez-moi par grace en ce ſaint lieu.

Le ſage Abbé touché de ſa conſtance,
Sans réſiſter la reçoit à l'inſtant.
D'abord on voit ſon exacte obſervance,
L'eſprit docile et le cœur très ardent:
Il n'eſt aucun qui ne ſoit ſatisfait
De ce Novice en qui tout eſt parfait.
Chacun contemple
Son rare exemple,
Et chacun veut le ſuivre en ce qu'il fait.

L'eſprit malin repréſente au ſaint Moine
Combien ſon Père a des biens & d'honneur.
Mais Euphroſine ainſi qu'un autre Antoine
Le foule aux pieds & chérit ſon bonheur,
Cet eſprit fier que la Sainte a dompté,
Se vange d'elle en ſa rare beauté.
Tous ſes Confrères
Les plus auſtères
Sont près de lui tentés d'impureté.

Le tentateur, loin d'attraper, s'attrape,
Au lieu d'abattre, il ſe voit abattu.
L'Abbé commet ce Moine au grand Agape,
Sage Vieillard & de haute vertu:
La chaſte fille obéit de bon cœur,
Dès qu'on l'oblige à ſe priver du Chœur,
Elle ſe cache,
Et ſans relâche,
Dans ſa cellule aime ſon Créateur.

Au même tems que le ſaint Moine chante,

Son triſte Père eſt accablé d'ennuis.
Tout lui déplait, il cherche, il ſe lamente;
Les plus beaux jours lui ſont des ſombres nuits.
Ayant perdu l'objet de ſes déſirs,
Il s'abandonne à mille déplaiſirs,
Et n'a pour aide
Et pour remède
Que les ſanglots, les pleurs & les ſoupirs.

L'Epoux futur, Paphnuce & le beau Père,
Pouſſent des cris qui pénétrent les Cieux,
Tous trois outrés d'une douleur amère,
Mandent des gens en mille divers lieux:
Mais c'eſt en vain qu'ils font ainſi chercher
Celle que Dieu prend ſoin de leur cacher.
La fille eſt ſûre
Dans ſa Clôture,
Elle s'y tient plus ferme qu'un rocher.

Le Père ſeul ſans fermer la paupiere,
Va voir l'Abbé dès long-temps ſon ami,
Pleure à ſes pieds, implore ſa prière,

Et ne lui dit sa douleur qu'à demi :
J'andis qu'il crie & serre les genoux,
Jeunes & vieux soudain accourent tous;
Ils compatissent,
Ils s'attendrissent,
Paphnuce hélas ! disent-ils, qu'avez-vous ?

Ah ! répondit-il, l'Astre qui par tout brille
Cache à ma vûe un trésor précieux.
Je viens de perdre en mon unique fille,
La liberté de la voix & des yeux :
On la ravie en ma propre maison :
Fut-il jamais plus noire trahison ?
Cette avanture
Fait ma torture. . . . .
Disant ces mots il tombe en pâmoison.

Le saint Abbé l'embrasse & le console,
Il lui promet qu'il priera pour lui ;
Dieu l'éclairant, il lui donne parole
Qu'il verra tôt la fin de son ennui ;
Il se retire après ce doux renfort,
De la tempête il se croit dans le port,

Son ame eſpère
Que ce cher père
Lui fera voir ſa fille avant ſa mort.

Toûjours en peine, & toûjours ſolitaire
Quoique abattu de bile & conſumé,
Il s'en retourne un jour au Monaſtere
Qui lui détient cet objet bien aimé.
Le cœur ſaiſi d'un ſecret ſentiment,
Il ſe proſterne & demande en pleurant,
De lui permettre
De pouvoir être
Au moins une heure avec Frère Emerand.

On le conduit à l'etroite cellule
Où Dieu poſſède Euphroſine en ſecret.
D'abord la Sainte abaiſſe ſa cuculle
Sur ſon viſage extrêmement defait :
Elle reçoit ſon Pere gayement,
Et l'entretient ſur le détachement
De tout ce monde,
Où l'on abonde,
En tout état, qu'en mecontentement.

Souvenez vous, Paphnuce, pourſuit-elle

Qu'en ces bas lieux rien ne peut contenter,
Qu'il faut penſer à la vie éternelle,
Et que pour Dieu l'homme doit tout quitter :
Si votre fille a fait un ſi bon choix,
De ſon bonheur feriez vous votre croix?
Non, au contraire
Tâchez de plaire
Comme elle a fait à Jéſus Roi des Rois.

Secrets profonds ! Providence divine,
Qui ne veut point découvrir ce treſor!
Paphnuce voit ſon aimable Euphroſine,
Lors qu'il prétend de la chercher encor.
Il voit ſans voir l'objet de ſes appas,
Il oit ſa voix et ne la connoit pas;
Et quoi qu'il faſſe,
Dieu veut qu'il paſſe
Trente-huit ans à ne dire qu'hélas.

O quel combat ! la grace et la nature
Lancent ici tous les traits de l'amour.
La fille voit ſon Père qui la pleure,

Et le voyant elle pleure à ſon tour.
Elle lui dit en termes aſſurés :
Ne pleurez plus celle que vous pleurez ;
Chaſſez vos craintes,
Ceſſez vos plaintes,
J'eſpère en Dieu qu'un jour vous la verrez,

Après longtems qu'il paſſe en ſa Patrie,
Il va revoir ſon cher conſolateur,
Ayant appris l'extrême maladie
Qui le va joindre à ſon doux Créateur.
On lui permet d'admirer de nouveau
Les traits mourans de ſon vivant tableau.
Il l'enviſage,
Et perd courage,
Voyant qu'il eſt à deux doigts du tombeau.

Notre malade arrête au Monaſtère.
Le bon Paphnuce encore pour trois jours,
Après leſquels elle lui dit : cher Père,
Vivez en Paix je vais finir mon cours.
Ne pleurez plus, et demeurez content,

Car vous avez Euphroſine devant.
Voyez ma face ;
Dieu par ſa grace
Ma fait paſſer pour Moine en ce Couvent.

Ici Paphnuce abattu contre terre,
Mêle ſa joye avec ſes déplaiſirs.
Son cœur s'entr'ouvre et ſoudain ſe reſſerre.
Pouſſant et puis retenant ſes ſoûpirs :
La Sainte crie à ſon cher Père alors,
Relevez vous, redoublez vos efforts ;
Et quand ma vie
Sera finie,
Ne ſouffrez point que l'on touche mon corps.

Etant enfin parvenue à ſon terme,
Et ſur le point de rendre les abois,
Son cœur content paroit toujours plus ferme,
Et de la mort il mépriſe le poids.
Sans que l'aſſaut d'un trépas tout certain
Arrache d'elle un mouvement humain,

Son ame ſainte
Paſſe ſans crainte
De la miſère au bonheur ſouverain.

Plût au Seigneur redit cent fois Paphnuce,
Dès qu'Euphroſine a volé vers ſon Dieu,
Plût au Seigneur qu'après toi je mouruſſe
De cette mort et dans ce même lieu !
Aimable fille, appui de mes vieux ans,
Rends-toi ſenſible à mes regrets cuiſans.
Fais que je meure
Dans ta demeure,
Déjà ſuis mort aux plus doux ſentimens.

Je perdis tout en te perdant de vue;
J'agoniſois du déſir de te voir ;
Et maintenant ta préſence me tue ;
Je te poſſède en ceſſant de t'avoir.
Mon doux Sauveur, ah ! préſidez ici;
Quoi ! mon repos enfante mon ſouci !
Mon allégreſſe.

Fait ma triſteſſe :
Ma fille eſt morte! ah que je meure auſſi.

A ces grands cris tous ceux du Monaſtère,
Viennent trouver Paphnuce en ſoupirant.
S'étant inſtruit de ce nouveau myſtère,
Chacun admire et regrette Emerand,
Paphnuce obtient de vivre au même endroit,
Où ſans relâche Euphroſine prioit ;
Il y ſoupire
Tant qu'il reſpire,
En méditant les maux qu'elle enduroit.

Chaſte Euphroſine, hermite incomparable,
Votre conſtance étonne les plus forts.
Nous regardons votre vie admirable
Bien audeſſus de nos lâches efforts.
Procurez-nous d'être au moins plus conſtans
A bien ſouffrir les fâcheux accidens,
Et qu'à toute heure
Notre ame meure
A ce qui paſſe avec le cours du tems.

SAINTE PELAGIE PENITENTE,

racontant elle-même son Hiſtoire admirable avec des Réflexions morales.

Sur l'air vulgaire de la Miſſion, *Je crois en Dieu, le Père Tout-Puiſſant, ou bien ſur celui de Birenne.*

QUE tout pécheur chante d'un doux accent,
Que tout pécheur ſe pâme d'allégreſſe.
Le trois fois Saint, le trois fois tout Puiſſant
A converti mon ame péchereſſe.

Les voluptés, le monde et le Démon
Me captivoient ſur le bord des abimes,
Lors qu'un grand Saint dans un fervent Sermon,
Me découvrit la laideur de mes crimes.

Ce bon vieillard me parlant au dehors,
Dieu me parloit au dedans de moi-même ;
Et mes péchés par des cuiſans remords,

Perçoient mon cœur d'une douleur extrême.

Ne pouvant plus déguiser mon état,
Ni contenir des larmes d'abondance,
Je fis dès-lors paroître au Saint Prélat,
De mon forfait mon humble repentance.

Grands et petits sont dans l'étonnement
D'une douleur si prompte et si parfaite ;
Les gens de bien louent mon changement,
L'enfer gémit et le Ciel fait grand Fête.

Les yeux baissés, toute fondante en pleurs,
Sans dire mot, au sortir de l'Eglise,
Je m'abandonne aux plus vives douleurs ;
Cherchant le Saint afin qu'il me baptise.

Je foule aux pieds tout mes vains affiquets

Mes beaux habits, mes perles, mes dorures :
Et je renonce au monde pour jamais,
En déteſtant mon luxe et mes parures.

Tous mes amans en me voyant paſſer,
Diſent entr'eux : la voilà convertie.
Retirons-nous, il n'y faut plus penſer ;
C'eſt tout de bon qu'elle change de vie.

Le ſaint Prélat quoiqu'il m'ait vû pleurer,
Craint que mon cœur ne ſoit encor le même ;
Il ſe réſout de s'en mieux aſſurer,
En différant le jour de mon Baptême.

Sur ce délai j'embraſſe ſes genoux,
Mon cœur brulant d'une celeſte flâme ;
Et je lui dis en préſence de tous,
Vous répondrez du ſalut de mon ame.

Pluſieurs Prélats aſſemblés dans la Cour
Sont attendris d'une ferveur ſi grande,
Et convaincus de mon parfait retour,

Preſſent le Saint d'accorder ma demande.

On appella Romaine à l'Evêché,
Pour me ſervir de Marraine et de plège,
Quand j'attendois qu'au lavoir du péché,
On me rendit plus blanche que la neige.

Tout étoit prêt pour noyer mes forfaits
Dont je ſentois un repentir extrême,
Me réſolvant de ne pécher jamais,
A deux genoux je reçus le Baptême.

Je dis d'abord, ô le Dieu de mon cœur !
Je vous bénis de m'avoir fait Chrétienne.
Poſſédez moi, mon aimable vainqueur,
Et qu'à jamais mon fonds vous appartienne.

Je fis donner aux pauvres tout mon bien ;
Tous mes captifs furent hors d'eſclavage,

Et depuis lors ne tenant plus à rien,
Jésus en Croix me tint lieu d'heritage,

L'esprit malin tout le long du repas,
Gronde et gémit d'avoir perdu mon ame,
Et Nonc entend avec tout les Prélats,
Qu'il le maudit, le menace et le blâme.

Puis tout confus, et tout saisi d'effroi,
Quittant le saint il me donne une atteinte,
Et pour tâcher de triompher de moi,
A haute voix il me fait cette plainte.

Que t'ai-je fait pour me traiter ainsi ?
Que t'ai-je fait ? parle, mon espérance;
L'insigne affront que tu me fais ici,
M'est plus facheux que toute autre souffrance.

Quitte au plutôt ce Viellard décrepit
Qui m'a ravi tant d'ames pécheresses.
Je fonds en pleurs, je crève de dépit;
Qu'il m'ait ôté ton cœur par ses adresses.

Reviens à moi, ne m'abandonne pas ;
N'imite pas la conduite d'un traître ;
N'imite point mon bien aimé Judas,
Qui sans sujet osa trahir son Maître.

Comme un rocher repousse tous les flots,
Lors que les vents ont excité l'orage,
Ainsi mon cœur chassa les vains propos,
Et s'affermit loin de perdre courage.

Il me cajole une seconde fois :
Me trouvant seule auprès de ma Marraine.
Mais en faisant le signe de la Croix ;
Je le confonds et son attaque est vaine.

Ayant promis d'éviter le péché,
Et n'osant point me fier à moi-même,
Je soupirois après un lieu caché,
Pour conserver la grace du Baptême.

Dieu m'inspira de m'évader sans bruit.
Huit jours après que je fus baptisée,

Sans balancer, je me ſauve de nuit,
Trompant Satan qui m'avoit abuſée.

Lors que le jour vint éclairer mes pas,
Romaine entra dans une nuit obſcure,
Cherchant par tout, & ne me trouvant pas,
Elle gémit, elle crie, elle pleure.

Ceſſez vos cris, lui dit le ſaint Vieillard,
Ne pleurez point notre Fille nouvelle,
Elle a fait choix de la meilleure part;
Priez bien Dieu qu'il la rende fidelle.

Elle adoucit ſes regrets et ſes cris,
Elle met fin à ſon inquiétude,
Quand je pourſuis le chemin que j'ai pris,
Pour me cacher dans une ſolitude.

Pour tout habit j'avois un vieux manteau,
Et ſur la chair une haire poignante;
L'enfer, le Ciel, mon Juge et le tombeau,
M'aiguillonant à vivre en pénitente.

Mes ennemis avoient beau me tenter
Pour m'émouvoir à regarder derrière,
Je m'avançois sans vouloir m'arrêter,
Jésus étant ma force et ma lumière.

J'arrive enfin sur le Mont d'Olivet,
Où je me fais un petit Hermitage;
Je n'ai plus là que Dieu seul pour objet,
Cachant mon nom sous le nom de Pélage.

Je méditois, en pleurant nuit et jour,
Les durs tourmens du cher Fils de Marie;
Et tout mon soin pour user de retour,
Fut de souffrir le reste de ma vie.

Enviſageant ſa fervente Oraiſon,
Son triſte état et ſa ſueur ſanglante,
Je redoublois dans ma ſombre priſon
Toutes les Croix d'une ame pénitente.

Quand du Jardin je paſſois aux travaux

Qu'il endura jusqu'au Mont du Calvaire,
Je ne trouvois rien de rude en mes maux,
Et mon état n'avoit plus rien d'austère.

Je supportois les injures du tems,
La faim, la soif, la croix et les veilles;
Et ces rigueurs qui mattoient tous mes sens,
M'étoient pour Dieu des douceurs nompareilles.

Le corps défait, le cœur humble et contrit,
Je pressentois que ma fin étoit proche,
Lors qu'un matin en frappant, on me dit,
Pélage, ouvrez au Diacre d'Antioche.

N'ayant plus rien de ma rare beauté,
Je le connus sans en être connue,
Je l'entretins par pure charité;
Puis refermant, je le perdis de vûe.

Pendant trois jours voulant me dire adieu,

Il vint frapper et prier à ma porte.
Souple et fidèle au mouvement de Dieu,
L'ayant ouverte, il vit que j'étois morte.

Il va d'abord à la sainte Cité,
En publiant de ma mort la nouvelle ;
Le peuple accourt avec solemnité ;
On prend mon corps, on l'honore avec zèle.

On est ravi quand on voit en effet,
Que j'ai vécu comme un homme étant femme.
On bénit Dieu de tout ce qu'il a fait,
Pour m'embraser de la divine flamme.

Rien de si beau, les Vierges du Jourdain
De Jéricho, de chaque Monastère,
Viennent d'abord les Cierges à la main,
Louant Jésus d'un si profond Mystère.

On n'oit par tout que chant mélodieux,

On n'oit par tout qu'Hymnes et que Cantiques,
En même tems que les Religieux,
Sont occupés à porter mes Reliques.

Ainſi finit le cours de mes travaux;
Ainſi finit mon exil volontaire.
Mais à préſent la gloire et le repos
Sont dans le Ciel mon éternel ſalaire.

REFLEXION.

La Sainte au Pécheur.

CHange d'eſprit, inſenſible pécheur;
Rends-toi, de grace, ayant lû mon hiſtoire.
Depuis longtems Jéſus combat ton cœur,
Sans qu'il y ait remporté la victoire.

Ne ſois plus ſourd à ſa ſecrète voix;
Crains de laſſer ſa bonté paternelle,
Crains qu'un refus redoublé tant de fois,
Ne ſoit ſuivi de ta perte éternelle.

Puiſque tu crois ſon juſte jugement,

Sans différer, condamne tous tes vices;
Punis les tous impitoyablement,
Pour t'affranchir des éternels ſupplices.

Si le Démon s'oppoſe à ton deſſein,
Si ſur ta mort ce trompeur te raſſure,
Reſſouviens-toi qu'elle habite en ton ſein,
Et qu'elle peut te ſurprendre à toute heure.

LA SAINTE

Aux perſonnes dévotes.

QUI que tu ſois, qui chéris les vertus,
Et qui t'endors ou qui déchois ſans ceſſe;
Vois les ſentiers qu'une femme a battus,
Et devant Dieu rougis de ta pareſſe.

Fais dans ton cœur un petit cabinet,
Pour y voir Dieu, l'adorer, et lui plaire,
Et ſans aller ſur le mont d'Olivet,
Y converſant tu ſeras ſolitaire.

Penſes aux tourmens qu'à ſouffert
Jéſus-Chriſt,
Tâche en ce point d'imiter Pélagie;
Et tu pourras porter d'un ferme eſprit
Tous les travaux de ta mourante vie.

Sois tout à Dieu par des ſacrés tranſ-
ports;
Que tout ton cœur après lui ſeul ſou-
pire,
Et que jamais les déſirs de ton corps
Du vieil Adam ne conſervent l'empire.

Dans tous tes maux et dans tous tes
combats,
Invoque-moi mais d'une foi conſtante;
Et ſois certain que tu reſſentiras
Combien vers Dieu ma priere eſt puiſ-
ſante.

Au l'honneur de Sainte Theoulle, Vierge Solitaire.

Sur l'air, *De Madame de Ganges, &c.*

CHantons Sainte Theoulle,
Qui depuis trente-cinq ans,

Eſt comme un Saint Jean-Baptiſte,
Sous les injures du tems :
Chantons les vertus très rares,
Qu'elle dérobe à nos yeux,
Sur l'heureuſe Iſle de Pare
Dans le coin d'un Temple vieux.

Ses actions vertueuſes
Avoient pris leur fondement
Parmi des Religieuſes
Qui vivoient fort ſaintement.
Ses parens avoient fait gloire,
Avant de lui dire adieu,
D'éterniſer leur mémoire,
En la conſacrant à Dieu.

Elle va dans un Village,
Trouver une ſienne Sœur ;
Le bourg eſt mis au pillage,
Par un vaiſſeau ravisſeur :
Chacun vole, chacun pille,
On emporte et gens & biens,
Et l'on prend la ſainte fille,
Sa ſœur avec tous les ſiens.

Dans le tems que les Barbares,

Se partagent leur butin,
Au Port de l'Iſle de Pare
La bouche écumant de vin,
Notre Amazone s'enfonce
Dans un Buiſſon retiré,
Fendant l'épine et la ronce,
Dont ſon corps eſt déchiré.

Elle s'y cache et s'y roule,
Par mille divers efforts,
Encor que ſon ſang découle
De mille endroits de ſon corps :
Elle trouve tout facile,
Pourvu que ſa liberté
Reſte entière dans cette Iſle,
Avec ſa virginité.

Les Pirates lévent l'Ancre,
Et cinglent en haute mer,
Quand la Sainte cherche un antre,
Sous terre ou dans un rocher ;
D'abord elle eſt bien ſurpriſe,
Et redouble ſa ferveur,
Trouvant une vieille Egliſe,
De la Mère du Sauveur.

Ce cher Temple eſt la cellule,
Qu'elle choiſit volontiers,
C'eſt là qu'elle paſſe ſeule,
Trent-cinq ans tout entiers :
Nuit et jour elle ne penſe,
Qu'à rendre graces à Dieu,
De ce que ſa Providence
La conduite en ce ſaint lieu.

Sa couche eſt la terre dure,
Le vieux Temple ſon Château,
Les herbes ſa nourriture,
Sa boiſſon l'eau d'un Ruiſſeau :
Sa nudité toute ſeule
La fait mille fois mourir,
Mais ſon cœur qui pour Dieu brûle,
N'eſt jamais las de ſouffrir.

Les orages, les tempêtes,
Les foudres ni les éclairs,
Les Loups, ni ces noires bêtes,
Qui ſe cachent aux déſerts :
Les nuits ſombres, les fantômes,
Ni rien de ce qui fait peur,
Lors qu'elle chante des Pſeaumes,
Ne ſçauroient troubler ſon cœur.

Son ame débarraſſée,
Des objets de ces bas lieux,
Porte toute ſa penſée,
Vers le Royaume des Cieux :
Toujours ferme ſur la baſe,
De la vraie humilité,
Elle vole par l'extaſe,
Au ſein de la Déité.

Certains Chaſſeurs d'une Ville,
Qui pour la chaſſe des Cerfs,
Vont tous les ans à cette Iſle,
S'enfoncent dans les déſerts ;
Lorſqu'un de leur compagnie,
Homme ſage et vertueux,
Entre au Temple de Marie,
Pour lui preſenter ſes vœux.

Le dévot Chaſſeur contemple
L'admirable antiquité,
Et la ſtructure du Temple
Qui marque encore ſa beauté ;
La Sainte étant apperçue,
Dit à ſon Hôte nouveau,
Monſieur, je ſuis toute nue ;
Jettez-moi votre manteau,

Notre ſainte Anachorette,
Fait fondre en pleurs le chaſſeur,
N'étant plus qu'un vrai ſquelette
Par ſon extrême maigreur :
Le bon chaſſeur la conjure,
De lui dire nettement,
Depuis quand elle demeure
Dans ce ſombre bâtiment.

Depuis trente cinq-années,
Lui dit-elle, d'un air doux,
Je n'ai vû dans ces contrées,
Autre perſonne que vous :
Elle lui raconte enſuite
Les travaux qu'elle a ſoufferts;
Et ſa divine conduite
Sur les accidens divers.

Monſieur, dit-elle, par grace,
Apportez moi l'an ſuivant,
En revenant à la chaſſe,
Le Sauveur vrai pain vivant ;
Avant de quitter ce monde,
Je déſire recevoir,
Mon Epoux en qui je fonde
De mon ſalut tout l'eſpoir.

L'Evêque oyant cette hiſtoire,
Donne au fortuné chaſſeur,
Dans un portatif Ciboire,
Le ſacré corps du Sauveur:
Au bout de l'an il s'embarque,
Et va joyeux & content,
Porter le divin Monarque
A la Sainte qui l'attend.

Dès qu'elle voit la boëte,
Où Jéſus eſt enfermé,
Sa langue devient muette,
Son cœur eſt tout enflâmé:
Elle prend la ſainte Hoſtie
Avec amour & reſpect,
Proſternée & recueillie,
A ſon adorable aſpect.

Après s'en être repue,
Elle ſe tire à l'écart,
Et chante en baiſſant la vue,
Le Cantique du Vieillard:
Elle loue & remercie,
Le charitable Chaſſeur,
L'inſtruit & le corgédie,
Avec beaucoup de douceur,

L'humble Chaſſeur ſe retire,
Et va voir ſes compagnons,
Qui préparoient du Navire,
Les voiles, les avirons :
Il retourne à Théotiſte,
Mais elle a rendu l'eſprit,
Ah ! que ſon ame en eſt triſte !
Que ſon cœur s'en attendrit !

Hélas ! hélas ! grande Sainte,
Lui dit il, baiſant ſes pieds ;
Ne mépriſez pas ma plainte,
Ni nos pures amitiés :
Puiſque je vous ai ſervie,
Vous apportant votre Epoux,
Terminez ici ma vie,
Et m'attirez après vous.

Il la pleure, il la regrette,
Et ne pouvant l'enlever,
Il lui coupe la main droite,
Qu'il voudroit bien conſerver :
Mais il eſt contraint de dire
qu'il a pris du corps mort,
qu'il voit que le Navire,
pouvoit bouger du Port.

Les Chasseurs & l'Equipage,
Abandonnent le Vaisseau ;
Ils s'en vont dans le bocage,
Voir ce prodige nouveau :
Mais, avanture admirable !
Cette troupe qui la plaint,
Ne trouve dessus le sable,
Que les traces du Corps saint.

Les Anges l'ont révérée,
Dans son tecon tous les jours ;
Ces Anges l'ont enterrée,
Dès qu'elle a fini son cours.
Le Corps d'une ame si pure,
Après son entier débris,
Mérite une Sepulture,
Faite par les purs esprits.

Conservons la confiance,
Lorsque tout semble perdu ;
Quand on a ferme espérance,
On n'est jamais confondu :
Que nos tristes avantures
N'abattent point notre cœur,
Au defaut des Creatures,
Nous avons le Créateur.

Théotiſte incomparable,
Vous déſirez le trépas,
Dès que le Pain adorable ;
A fini tous vos repas :
Faites que je m'en nourriſſe
Aux approches de ma fin,
Et qu'avec vous je béniſſe,
L'objet de ce grand feſtin.

EN L'HONNEUR DE SAINTE Françoiſe, Veuve Romaine.

Sur l'air : *Ruiſſeau qui cours après toi-même, &c.* ou *de Ste. Magdelelaine.*

ARrête ici, femme mondaine ;
T'on ame manque à ſon devoir ;
Je m'en vais te le faire voir,
En Sainte Françoiſe Romaine :
Pèſe ce qu'elle a fait dès ſes plus tendres ans,
* Tous ſes états ſont inſtruiſans. * *bis.*

Dès le maillot elle eſt ſi pure,
Qu'à peine oſe-t on l'approcher ;

Même l'on craint de la toucher,
Pour lui donner la nourriture.
Prends garde à tous tes ſens avec fidélité,
* Si tu chéris la pureté. * *bis.*

Plus ſon corps croît, plus l'ame avance
En toutes ſortes de vertus ;
Vois les ſentiers qu'elle a battus,
Au tems de ſon adoleſcence ;
Et toi loin d'avancer, tu recules toûjours,
* Et tu ne fais rien qu'à rebours. * *bis.*

Cette ame pure s'épouvante,
Lorſqu'elle voit que ſes Parens,
Veulent la donner à Lantens,
Elle eſt pourtant obéiſſante ;
On voit ſoudain briller dans ſon nouvel état
* Pluſieurs vertus avec éclat. * *bis.*

Si les devoirs du mariage,
La tirent de ce train devot,
Elle obeït ſans dire mot,

Et ſans faire mauvais viſage :
Ne mets point en oubli les ſoins de ta maiſon
*Pour t'attacher à l'Oraiſon, *bis.

Etant un jour dans une Egliſe,
Son mari la fait appeller,
Et quatre fois ſans chanceller,
Elle s'interromp ſans remiſe :
Mais le verſet laiſſé qu'elle reprend encor,
*Se trouve écrit en lettres d'or. *bis.

Elle n'applique ſon étude,
Qu'à bien élever ſes enfans ;
Elle veut qu'ils ſoient triomphans
De toute mauvaiſe habitude :
Emploie tes efforts à bien ſoigner les tiens,
*Afin qu'ils ſoient des vrais Chrétiens. *bis.

Quelle faveur ! quel privilège !
Elle voit, de jour et de nuit,
Son ſaint Ange qui la conduit,
Comme un enfant plus blanc que neige.

Tu ne vois pas le tien, mais tu ne doutes pas
*Qu'il ne te voye à chaque pas. *bis.*

Au ſeul éclat de ſa lumière,
En pleine nuit près de ſon lit,
Elle dit l'Office, elle lit,
Ou bien elle fait ſa prière:
Profite des clartés que tu reçois du tien,
*Quitte le mal et fais le bien. *bis.*

Lorſqu'elle fait la moindre faute,
Soit au dehors, ſoit au dedans,
Cet Ange ſaint en même tems,
En s'éloignant, la lui dénote:
Combien de fois le tien prend ſoin de t'avertir
*Que ton cœur doit ſe convertir? * bis.*

Pendant qu'elle prête l'oreille
A je ne ſçai quel vain caquet,
Elle reçoit un grand ſoufflet
De ce Tuteur qui toûjours veille:
S'il falloit te frapper pour un tel manquement,

*Il le faudroit bien fréquemment. *bis.*

Quand les démons lui font la guerre.
Par leurs efforts les plus fâcheux,
En remuant ſes beaux cheveux,
D'abord il les abat par terre :
Si ton ſaint Défenſeur ne te tendoit la main,
*Tu combattrois ſouvent en vain. *bis.*

Elle uſe bien de ſes richeſſes ;
Tout ce qu'elle reçoit de Dieu,
Eſt pour les pauvres de ſon lieu ;
Elle fait à tous des largeſſes :
Donne & Dieu te rendra, n'adore point l'argent,
*Car Dieu te peut rendre indigent. *bis.*

Ses pleurs ameres avec l'eau pure,
Un pain plus dur que du biſcuit,
Et quelque légume mal-cuit,
Sont de ſon corps la nourriture :
Et tu voudrois avoir divers mets délicats,
*Soir et matin à tes repas. *bis.*

Elle se noircit la poitrine,
A coups de poings cent fois le jour;
Son dos aussi sent à son tour,
Jusques au sang la discipline :
Et toi pour épargner et caresser ton corps
*Tu fais jouer mille ressorts. *bis.

Cette Dame humble et charitable,
Coupe du bois, fait des fagots,
Et puis les porte sur son dos
Au pauvre le plus misérable :
Elle montre par tout un fonds d'humilité,
*Pour condamner ta vanité. *bis.

On bannit son mari de Rome;
On lui confisque tout son bien,
Sans qu'elle se plaigne de rien,
Semblable à Job ce très-saint homme ;
Pour le moindre accident tu relâches, tu crains ;
*Tu fuis la Croix et tu te plains. *bis.

Par sa douceur incomparable,
Elle tient en paix ses Parens,

Et vient à bout des différens
Que cauſe une haine implacable :
Tiens ton cœur bien en paix pour appaiſer de tous
*Les différens et les courroux. *bis.

La Reine du Ciel la viſite,
Lui donne à baiſer le Sauveur ;
Et par un ſurcroit de faveur,
La guerit du mal qui l'agite ;
Mais laiſſons ces faveurs qui la font éclater
*Et ne penſons qu'à l'imiter. *bis.

Secourez-nous, illuſtre Sainte,
Sur tout à l'heure de la mort,
Où le démon fait ſon effort
Pour jetter l'ame dans la crainte :
Faites que nous vivions après notre trépas,
*Par ce dernier de nos combats. *bis.

DE JUDITH.

Sur l'air: *Je ſuis un Prince bien-heureux, &c.*

HOLOPHERNE.

QUEL eſt ce Peuple plein d'orgueïl,
Qui ſe prépare à ſe défendre ?
Je m'en vais le mettre au cercueïl,
S'il ne ſe diſpoſe à ſe rendre :
Quel eſt ſon Dieu? quelle eſt ſa Loi?
Pour ne point céder à mon Roi ?

ACHIOR.

Ce Peuple adore un Dieu puiſſant,
Qui fit de rien tout ce grand monde ;
Un ſeul d'entr'eux en défait cent,
Lorſque ſa grace le ſeconde :
Ils ſont gens pour vous renverſer,
Si vous tentez de les forcer.

HOLOPHERNE.

Tu parles comme un inſolent,
Je veux ſans merci qu'on te lie ;
Va m'attendre au combat ſanglant
Qui doit tout perdre en Bethulie ;

Je jure qu'avec tes Hébreux,
Tu ſouffriras des maux affreux,

ACHIOR.

Ah! pauvre Peuple, il faut mourir
Des mains cruelles d'Holopherne;
Priez Dieu de vous ſecourir:
Que chacun de vous ſe proſterne.
Il a juré d'un ton altier,
Que vous n'auriez point de quartier.

JUDITH.

Dieu de bonté, Roi tout-Puiſſant,
Ayez pitié de ma patrie;
Ne ſouffrez pas que l'innocent
Soit conduit à la Boucherie:
Frappez tous ces Aſſyriens,
Comme les fiers Egyptiens.

Leurs lances et leurs javelots
Bravent le Ciel, la terre et l'onde:
J'en pouſſe de triſtes ſanglots,
Dans une humilité profonde:
Je vous prie, exaucez mes pleurs,
Et détournez tant de malheurs.

Voudriez-vous que ces inhumains
Vinſſent profaner votre Temple?

Faites les tomber ſous vos mains,
Pour ſervir à jamais d'exemple ;
Vous n'avez point beſoin de fer,
Pour les abîmer dans l'enfer.

Que ce ſuperbe Colonel,
Qui met ſon eſpoir en ſes forces,
Nage dans ſon ſang criminel,
Par mes innocentes amorces.
Mon Dieu, mon tout, protégez-moi,
Pour être fidelle à ma Loi.

Qu'au ſortir de quelque repas,
L'excès du vin fumeux l'entête,
Et que ſon propre coutelas,
Me ſerve à lui trancher la tête ;
Vous pouvez de ma foible main,
Executer ce grand deſſein.

Donnez le conſeil à mon cœur,
Donnez la parole à ma bouche,
Donnez à ma main la vigueur,
Puiſque cette affaire vous touche ;
Faites enfin connoître à tous,
Qu'il n'eſt point d'autre Dieu que vous.

Servante, apporte mes bouquets,
Mes parfums, mes pendans d'oreilles,
Mes beaux habits, mes affiquets ;
Je veux me parer à merveilles ;
Le Seigneur ſçait que j'ai pour but
De tout ſon peuple le ſalut.

Mets dans un ſac tous nos beſoins,
Pour vivre au Camp' une ſemaine ;
Laiſſons à Dieu nos autres ſoins,
Allons où ſon eſprit nous mène ;
Quand on ne cherche rien que lui,
On l'a pour guide et pour appui.

O Grand Prêtre ! A quoi penſez-vous ?
Changez d'avis, je vous ſupplie :
Voudriez-vous livrer à des loups
Le cher troupeau de Bethulie ?
Il faut préférer l'ame au corps,
Et pour Dieu ſouffrir mille morts.

Vous propoſez qu'après cinq jours
Il faudra céder et vous rendre,
Si Dieu vous donne ſecours
Contre ceux qui veulent vous prendre.

Quelle eſt vôtre témérité ?
Dieu ne veut point être tenté.

Pour mettre à bas vos ennemis
Prenez la haire pour vos armes,
Priez avec un cœur ſoûmis ;
Jeûnez et répandez des larmes :
Vous les vaincrez en peu de tems,
Si vous êtes vrais pénitens.

Eliachim, conſolez-vous ;
Prêtres ſacrés, prenez courage :
Je vais pour le ſalut de tous,
Entreprendre un petit voyage :
Adieu donc, mon cher Peuple, adieu ;
Proſternez vous tous devant Dieu.

Les Prêtres et les Magiſtrats.

Nous allons offrir au très-Haut
Mille vœux pour votre entrepriſe.
Hélas ! ſi l'on donnoit l'aſſaut,
La Ville ſeroit bien tôt priſe :
Brave Judith, prenez-en ſoin,
Nos ennemis ne ſont pas loin.

Les ſentinelles des ennemis.

D'où venez-vous, rare beauté,
Quel ſujet preſſant vous engage

A prodiguer votre ſanté
Dans un ſi pénible voyage ?
Vous pourriez vivre ſans ſouci ;
Que venez-vous chercher ici ?

JUDITH.

Je viens chercher à me ſauver,
Du deſaſtre qui nous menace ;
Mon Peuple penſe à vous braver,
Et moi je penſe à trouver grace.
Pourrai-je bien ſans prendre mal,
Parler à votre Général ?

LES SOLDATS.

Madame, ne vous troublez pas,
Perſonne n'oſeroit vous nuire ;
Marchez ſans crainte ſur nos pas ;
Nous allons tous vous y conduire :
Dès qu'Holopherne vous verra,
Votre beauté le charmera.

JUDITH A HOLOPHERNE.

Bras de Nabuchodonoſor,
Rempart de toute la Syrie,
Je voudrois une bouche d'or,
Pour vous louer ſans flatterie ;
Mais l'éclat vif de vos ſplendeurs,
M'abat aux pieds de vos Grandeurs,

HOLOPHERNE.

Raſſurez-vous, ne tremblez pas,
Mes yeux vous ayant appercçuë,
J'ai trouvé ſur vous tant d'apas,
Que mon cœur s'eſt pris par la vuë;
De grace donc relevez-vous,
C'eſt moi qui dois être à genoux.

Belle Judith déclarez-moi,
Quel motif ici vous amène?
Je vous proteſte ſur ma foi,
Que je vous tirerai de peine;
Mon cœur eſt devenu captif,
Le vôtre ſera-t-il craintif?

JUDITH.

Grand Général, dès que j'ai vû,
Le crime noir de Bettulie,
Bien loin de donner mon aveu,
Ma fuite a blâmé ſa folie;
Et j'ai cru que votre bonté,
Mettroit ma vie en ſûreté.

Je ſçai quelle eſt votre valeur,
Et votre invincible puiſſance;
Je ſçai quel ſeroit mon malheur,
Si je manquois d'obéiſſance;

Mais je ſçai que les gens de bien,
Tout vent en vous un prompt ſoutien.

Cependant, je vous fais ſçavoir,
Que notre nation rebelle
Manquant vers vous à ſon devoir,
Dieu même s'irrite contr'elle ;
Grands et petits ſont aux abois,
Ils n'ont ni cœur, ni main, ni voix.

Ils ſont à la ſoif, à la faim ;
Ils vont boire le ſang des bêtes :
Je pourrai vous prêter la main,
Pour les unir à vos conquêtes ;
Je ſçai les endroits du Pays,
Et comme ils ſeront envahis.

HOLOPHERNE.

Madame, je ſuis tout charmé
De votre éloquence profonde ;
Vous avez ſeule déſarmé,
Celui qui brave tout le monde :
De grace, ſans appréhender,
Commencez à me commander.

JUDITH.

Mon cher Seigneur, accordez-moi,
Que je vive avec ma ſervante,

Des viandes que permet ma Loi ;
J'en ſerai beaucoup mieux portante,
Qu'on me laiſſe aller en tout lieu,
Lorſque j'irai prier mon Dieu.

HOLOPHERNE.

Allez et de jour et de nuit,
A travers toute notre armée,
Vous portez votre ſauf conduit,
Regnez, ô beauté bien aimée :
Qui vous fera le moindre tort,
Soudain ſera puni de mort.

Entrez, Madame, entrez ici,
Venez voir mes tréſors immenſes ;
Ce ſeront vos tréſors auſſi ;
Gardez la Clef de mes finances :
Je m'en vais dreſſer un Edit,
Qu'on laiſſe aller par tout Judith.

Vagao prépare un banquet
Pour tous les Grands de mon Armée
J'eſpère que par ton caquet,
Judith ſera bientôt charmée ;
Va lui dire, et dépêche-toi,
De venir ſouper avec moi.

Vagao à Juduth.

Madame, vous avez gagné

Les bonnes graces de mon Maitre;
Vous avez vû qu'il a daigné,
Juſqu'ici le faire paroître.
Son cœur ne vous refuſe rien;
Vous avez en main tout ſon bien.

Il faut donc uſer de retour,
Pour marque de reconnoiſſance;
Il faut répondre à ſon amour,
Par une prompte obéiſſance:
Il vous veut à ſouper ce ſoir;
Je viens vous le faire ſçavoir.

Judith.

Monſieur ce que vous m'apprenez,
Surpaſſe toutes mes attentes;
J'irai, puiſque vous l'ordonnez,
Me joindre au rang de ſes ſervantes;
Ce ſera pour moi trop d'honneur,
Que de ſervir un tel Seigneur.

Vagao.

Gardez-vous de placer ſi bas
Votre vertu, votre nobleſſe,
Mon Maitre entend qu'en ce repas,
Vous lui teniez rang de Maitreſſe;
Pour bien obliger ſa bonté,

Prenez un siège à son côté.

Judith à Holoferne.

Je n'attendois pas, Monseigneur,
D'être ce soir à votre table ;
Je vois bien clair que votre cœur
Brûle d'un amour véritable ;
Je vais donc m'asseoir sans façon,
Entre vous & votre échanson.

Holopherne.

Je sens un singulier plaisir
De vous voir prendre cette place ;
C'étoit-là mon plus grand désir ;
Vous m'obligez de bonne grace ;
Mangez, buvez à votre goût,
Je m'en vais vous servir de tout.

Judith.

Il ne faut point de compliment,
Pensez à faire bonne chère.
Mangez, buvez gaillardement ;
Vous entendez à le bien faire ;
Mais trouvez bon qu'en ce festin,
Je ne goute point votre vin.

Holopherne.

Nous allons du moins boire à vous,
Avec vos nos braves Gens d'Armes,
Jusqu'à ce que nous soyons saouls,

Il faut faire fête à vos charmes.
Buvons, Meſſieurs, à la ſanté,
De cette charmante beauté.

Judith.

Voici Vagao, le vrai temps,
D'aller repoſer votre Maitre ;
Mes vœux ſont à demi-contens,
J'en bénis l'Auteur de mon être,
Couvrez-le bien de ſes linceuls,
Et nous laiſſez ici tous ſeuls.

C'eſt à préſent, Dieu de mon cœur,
Que j'attends de vous la victoire,
Rendez, rendez mon bras vainqueur,
Je ne prétends que votre gloire
Si vous n'affermiſſez mon bras,
En vain je prends ce coutelas.

J'ai mis en vous tout mon eſpoir,
Et ma foi n'eſt point chancellante.
Montrez votre divin pouvoir
En votre chétive ſervante ;
Tranchez d'un ſeul coup par ma main
La tête à ce monſtre inhumain.

Chère servante, approche-toi,
Cache dans ton sac cette tête ;
Ne tremble point, viens après moi ;
Dieu seul conduit cette défaite ;
Laissons ces pourceaux endormis ;
Le passage nous est permis.

Ouvrez, mes chers, ouvrez,
Le Tout-Puissant a fait merveilles ;
Sa vertu nous a délivrés
Par des adresses nonpareilles :
Il a fait voir qu'un pur néant
Peut avec lui vaincre un Géant.

Sa main puissante a contenté
De tous mes désirs l'étendue ;
Le fier Holopherne est dompté ;
Voyez-vous sa tête pendue ?
Voyez ici le Pavillon brillant
Du lit pompeux de ce vaillant.

J'apelle les Cieux à témoin
Que mon Ange m'a gardé pure,
Et qu'il m'a conduit avec soin,
Sans qu'on m'ait fait aucune injure,
Rendons-lui tous, d'un tel bonheur,

Gloire, louange & tout honneur,

Ozias.

Judith, vous êtes aujourd'hui,
Des femmes la plus glorieuſe ;
Le Ciel s'eſt rendu notre appui,
Par votre main victorieuſe ;
Tous les hommes vous béniront,
Tant que les ſiécles dureront.

Judith.

Mon cher Achior, connois-tu,
Cette tête ſanglante & pale ?
Elle eſt d'Holopherne abattu,
De ce brutal Sardanapale ;
Ne veux-tu pas rentrer en toi,
Et te ſoumettre à notre Loi ?

Achior.

Madame, je crois votre Dieu,
Tout bon, tout Saint, tout adorable ;
Je le crois préſent en tout lieu ;
Lui ſeul eſt le Dieu véritable :
Je n'ai garde de m'endurcir,
Je ſuis prêt à me convertir.

Judith.

Jettons-nous ſur nos ennemis ;
Allons pourſuivre ma conquête ;

Ils ſont preſque tous endormis ;
Eveillons les par une trompête ;
Feignons de vouloir les bloquer,
Pour avoir lieu de les chaſſer,

Dès qu'ils verront le coutelas,
Qui du ſang de leur Chef dégoute,
Les cris horribles des Soldats
Mettront tout le Camp en déroute ;
Trompette ſonne le combat ;
Que chacun ſe montre Soldat.

Les Sentinelles.

Vagao, va-t-en réveiller,
Le Général de notre armée ;
Dis-lui qu'il nous faut batailler,
Que l'avant Garde eſt allarmée ;
Dis lui qu'on n'eſt prêt qu'à demi,
Pour faire tête à l'ennemi.

Vagao.

Grand Colonel, réveillez-vous ;
Il eſt temps de donner bataille ;
Voici l'ennemi près de nous,
Qui nous défie & qui nous raille.
Hélas ! que vois je, juſtes Cieux !
Je n'ai qu'un tronc devant les yeux.

Ah ! chers amis quel coup fatal !
Judith, par ſa fine conduite,
A décollé mon Général ;
Tout eſt perdu, prenons la fuite :
Sauvons nous du Dieu d'Iſrael,
Qui nous remplit d'un deuil mortel.

Le Pontife & les Prêtres de Jeruſalem.

Vive Judith, qu'on crie *Amen* ;
Vive cette chaſte Princeſſe,
La gloire de Jeruſalem,
De tout Iſrael l'allégreſſe ;
Vive ſon bras victorieux,
Par qui Dieu ſe rend glorieux.

Judith.

Montons à la ſainte Cité,
En chantant mon nouveau Cantique ;
Louons le Dieu de Majeſté,
Offrons-lui nos vœux en muſique ;
Il faut le ſervir déſormais
Avec ferveur plus que jamais.

SUSANNE.

Sur l'air: *Amarilli, vous êtes blanche & blonde, &c.*

L'UN DES VIEILLARDS.

C'Eſt trop cacher mon amoureuſe flamme;
C'eſt trop cacher de mon mal la rigueur,
Je veux t'ouvrir le ſecret de mon ame
Et déclarer le tourment de mon cœur:
Suſanne m'a bleſſé, j'ai honte de le dire;
Ses attraits raviſſant font mon martyre.

L'AUTRE.

J'en ſuis épris auſſi bien que toi-même;
Tant de beauté excitent mes ſoûpirs,
Puis que ton cœur chérit celle que j'aime,
Efforçons nous d'appaiſer nos déſirs;
Entrons dans ſon Jardin; allons tous deux l'attendre;
Nous nous tiendrons cachés pour la ſurprendre.

SUSANNE A SES SUIVANTES.

Sortez d'ici, mes fidéles Servantes,
Allez quérir de l'huile & du ſavon;

Fermez la porte & soyez diligentes ;
Je vous attends dessous ce pavillon ;
Je veux laver mon corps dans ce bain toute seule,
Et moderer un peu ce chaud qui brûle.

LES DEUX VIEILLARDS.

Nous voici seuls, Susanne bien-aimée,
Nous voici seuls en toute liberté.
Point de témoins ; chaque porte est fermée ;
Soûmets ton cœur à notre volonté.
Si tu ne condescends à tôt nous satisfaire,
Nous allons t'accuser comme adultère :

SUSANNE.

O justes Cieux, à quoi suis-je réduite !
De toute part je ne vois que danger :
Je ne puis plus me sauver par la fuite ;
Ces deux vautours ont fermé le verger.
Je n'ai que mes sanglots et mes pleurs pour remède ;
Je veux pourtant crier à l'aide, à l'aide.

LES VIEILLARDS.

Tous tes sanglots et toutes tes allarmes

Ne te ſçauroient délivrer de nos mains.
Retiens tes cris ; ne verſe plus des larmes,
Nous prétendons accomplir nos deſſeins:
A quoi bon t'oppoſer ? pèle notre puiſſance.
Et préfère à la mort l'obéiſſance.

SUSANNE.

Si je m'oppoſe à vos déſirs infâmes;
Je le vois bien, vous tramerez ma mort.
Si j'y conſens, je mérite les flammes
Qui des damnés ſont le funeſte ſort ;
Mais, malgré vos fureurs, je veux vivre ſans crime,
Que chaſte aux yeux de Dieu je ſois victime.

LES VIEILLARDS,

Ah ! ſerviteurs, venez tous, courez vîte ;
Votre Maîtreſſe a ſouillé ce Jardin,
Garrotez bien cette femme hypocrite,
Elle a trompé ſon Epoux Joachim,
Nous tenions ſon galant en demandant main forte,
Mais il s'eſt échappé par cette porte.

LES SERVITEURS.

Qui l'eût penſé, qu'elle eût commis ce crime ?
Nous conſeſſons à vos pieds qu'elle a tort.
Nous avions d'elle une ſi haute eſtime ;
Et cependant elle eſt digne de mort.
Mais, de grace, Meſſieurs, donnez une Sentence
Qui ſignale aujourd'hui votre clémence.

LES VIEILLARDS.

Que ſans délai cette femme infidelle
Soit lapidée à cinq cens pas d'ici.
Faites-la donc paroître en criminelle,
Et que pas un ne la prenne à merci.
Montrez-la tous au doigt, l'adultère publique,
Et ne l'appellez plus qu'une impudique.

SES PARENS.

Hélas ! hélas ! qu'avez-vous fait Suſanne ?
Vous diffamez toute notre maiſon.
L'autorité des Juges vous condamne ;
Chacun nous dit qu'ils ont juſte raiſon ;

Quelle honte pour nous qu'on vous traine au ſupplice,
Au milieu des Archers de la Juſtice!

SUSANNE.

Dieu de mon cœur qui voyez toute choſe
Et de qui ſeul j'attends tout mon appui,
Si j'ai commis le crime qu'on m'impoſe,
Me voici prête à mourir aujourd'hui.
Mais vous ſçavez, grand Dieu, quelle eſt mon innocence,
Et que je ne perds point votre préſence.

DANIEL.

Grands et petits, oyez ma voix tonnante,
En quel péché vous précipitez-vous?
Vous condamnez une femme innocente,
Au ſeul rapport de ſes avides loups;
Allons les ſéparer pour voir dans un quart d'heure,
Que tout ce qu'ils ont dit n'eſt qu'impoſture.

Les plus Sages du peuple à Daniel.

Mon cher enfant, nonobſtant ton bas âge,

Nous te croirons plus que des Hommes faits,
Fais-nous donc voir par leur faux témoignage,
De ces Vieillards les horribles forfaits ;
Confonds ces imposteurs & délivre Suſanne
Que l'on tenoit déjà pour courtiſanne.

Daniel à l'un des Vieillards.

Tiſon d'enfer, engeance de vipère,
Sale impoſteur dis-nous à quel endroit,
Cette innocente a commis l'adultère ;
Déclare-nous ſous quel arbre elle étoit,
Réponds ſans chanceller; abominable Juge,
Tu n'as plus que la mort pour ton refuge.

LE VIEILLARD.

Elle a commis ce déteſtable crime,
Au côté droit ſous un grand Ceriſier.
Si je vous ments, que le démon m'abime,
Au plus profond de l'éternel braſier.
Je ſuis digne de foi, croyez ce que j'avance ;

Mes propres yeux ont vû ſon impuden-
ce.

DANIEL.

Ah! faux Vieillard, exécrable parjure,
Tes faletés ne te ſuffiſant pas,
Tu joins encor le menſonge à l'ordure,
Et veux noircir ton cœur juſqu'au tré-
pas;
Miniſtre de Satan, tes noires calomnies
t tes impuretés ſeront punies.

Le même à l'autre Vieillard.

Et toi, brutal, tout rempli de malice,
ge pervers, infâme chicaneur,
n quel endroit Suſanne & ſon complice
t-ous quel arbre ont-ils perdu l'hon-
neur?
u ne ſçais, malheureux, tu ne ſçais
que répondre,
ors que tu me vois prêt à te confondre.

LE VIEILLARD.

Un Prunier vert tout contre une ca-
bane,
Au côté gauche eſt cet horrible lieu
Où j'ai ſurpris le complice et Suzanne,
Lorſqu'en plein jour tous deux offen-
ſoient Dieu.

Je jure avec ſerment comme Juge équi-
table,
Que ce que je vous dis eſt véritable.

DANIEL,

Tu mens, cruel, tu mens, Juge per-
fide ;
Chacun connoit ton infidélité,
Va, méchant Juge, il faut qu'on te la-
pide,
Pour bien punir ton impudicité.
Chers enfans d'Iſraël, aſſommez ces i
fâmes,
Suſanne eſt le miroir des chaſtes Dam

TOUT LE PEUPLE.

Louange, honneur, vertu, ſalut
gloire
Soit au Seigneur en terre & dans le C
Que de Suzanne on chante la victo
Et la vertu du jeune Daniel :
Conjouiſſons-nous tous avec notre
zone,
Et cherchons des lauriers pour ſa
ronne.

REFLEXION.

Inſtruiſons-nous par cette illuſtre
me

A respecter Dieu présent dans nos cœurs,
A résister à ce qui souille l'ame,
A bien souffrir de nos persécuteurs ;
Mais apprenons surtout au fort de nos souffrances,
fonder en Dieu seul nos espérances.

L'HISTOIRE ADMIRABLE
Sainte Geneviève de Brabant.

Sur l'air, *la Bergère que je sers, &c.*

Durons du Tout-Puissant
La Divine Providence,
ui prend soin de l'innocent
; fait voir son innocence ;
Geneviève de Brabant,
n fait voir l'expérience;
uivons-la depuis son berceau,
usqu'à son sacré tombeau.

Mon cœur palez par mes yeux,
i vous n'êtes marbre & souche,
Faites paroître en tous lieux,
Que cette Histoire vous touche :
Les larmes parleront mieux,

Que les discours de la bouche :
Le récit de tant de malheurs
Ne demande que des pleurs.

Geneviève en sa maison,
Encore tendre & petite,
S'accoûtume à l'oraison,
Et s'y tient comme un Hermi
Hélas ! elle a bien raison,
Puisqu'il faut qu'elle habite
Au milieu des vastes forêts,
Avec son enfant auprès.

Les vertus et la beauté
De cette charmante fille,
Attirent de tout côté
De l'honneur à la famille :
Mais par son humilité,
Plus son beau visage brille,
Plus son cœur mépriſe au deda
Tout ce qui flatte les sens.

Elle a de si doux attraits,
e charme en sa présenc
joint dans son palais

révérence :
ort leurs ſouhaits
alliance
u veulent hazarder
lemander.

Seigneur Palatin,
n bel équipage,
mettre en chemin
voir en mariage;
l ſecondant la fin,
ve eſt ſon partage;
tous deux bien contens,
eſt que pour deux ans.

---

homme de valeur,
puiſſante armée:
y va par honneur,
la renommée:
ais ce n'eſt pas ſans douleur
l quitte ſa bien-aimée,
tenant ce triſte propos,
oupé de ſanglots.

---

prendra ſoin de vous;
ots la chaſte Dame,

Tombe aux pieds de ſon Epoux,
Sur le point de rendre l'ame :
Par trois fois aux yeux de tous
Elle blémit et ſe pâme,
Preſſentant que ce favori
Sera traître à ſon Mari.

Il laiſſe donc en partant,
De ſon Palais l'Itendance
A Golo ſon confident,
Sans prévoir ſon impudence.
Ah ! miſerable Intendant !
Que l'abus de ta puiſſance
Cauſera de tourmens divers
A la Dame que tu ſers !

Geneviève avec Sifroi,
Font une Lettre affective,
Qu'ils ſe mandent par Lanfroy
Témoin de leur douleur vive :
Chacun d'eux conſerve en ſoi
Une eſpérance craintive
[illegible]uvoir être aſſez heureux
[illegible]e le revoir chez eux.

Golo ſe trouve tenté
Par la douceur raviſſante
Et par la rare beauté
De ſa colombe innocente :
Mais pour n'être rebuté,
Il l'admire & ſe contente
D'exprimer ſes mauvais déſirs
Par de languiſſans ſoûpirs,

Un jour jugeant du portrait,
Qu'il voyoit de notre Sainte ;
Il lui marque ſon ſouhait
Par une amoureuſe plainte :
Geneviève, à ce ſeul trait,
Sent ſon cœur ſaiſi de crainte ;
Et tremblant ſans dire un ſeul mot,
Elle s'enfuit auſſi-tôt.

Ce brutal le lendemain,
Brûlant d'un amour profane,
Lui dit tout net ſon deſſein
Et la traite en courtiſanne :
Sçaches que le Palatin,
Lui répond notre Sufanne,
Apprendra ton déreglement,
Si tu ne vis autrement.

Il tente encore, à l'écart,
Cette illuſtre & ſainte femme,
Sans que ſon diſcours mignard
Puiſſe rien ſur ſa belle ame:
Il tire enſuite un poignard,
Et lui dit, tenez Madame,
Enfoncez ce fer dans mon ſein,
Puiſque je vous aime envain.

Ce Miniſtre de Satan,
Rebuté par la Comteſſe,
Lui reproche que Drogan,
Eſt l'auteur de ſa groſſeſſe:
Et comme un cruel tyran,
Il les brave, il les oppreſſe;
Il les met tous deux en priſon
Dans l'enclos de la maiſon.

Drogan, les larmes aux yeux,
Ne ſçachant point le myſtère,
Jure par le Roi des Cieux
Qu'il eſt exempt d'adultère;
Mais Golo tout furieux,
Le maltraite & le fait taire,
L'aſſurant qu'il mourra bien-
tôt dans un horrible cachot.

Geneviève jour & nuit,
Dans sa prison très obscure,
Récommande à Dieu son fruit,
Plaint, gémit, soupire & pleure:
L'Intendant qui la poursuit,
La sollicite à toute heure,
Il lui dit, déterminez-vous
A m'avoir pour votre époux.

Je viens, tout présentement,
De recevoir une Lettre,
Qui nous marque assurément,
La mort de notre cher Maitre;
La Princesse le dément,
Et le tançant comme un traitre,
Le renvoie avec un soufflet,
Tant son discours lui déplait.

Il [illegible] sans se rebuter,
[illegible]rs à la nourrice,
[illegible]er solliciter
[illegible]nger dans le vice;
[illegible] beau la tenter
[illegible]rnier artifice;
[illegible]aint qui soûtient le choc,
[illegible]plus ferme qu'un roc.

Juſte arbitre des humains,
C'eſt ici que je me pâme,
En adorant vos deſſeins,
Aux couches de cette Dame;
Faut-il que ſes propres mains
Lui ſervent de Sage Femme?
Ah! grand Dieu, que vos jugemens
Surpaſſent nos ſentimens.

Elle nomme Benony,
Son cher Fils qu'elle baptiſe,
Le voyant ainſi banni
Des ſacrés Fonts de l'Egliſe:
Bon Dieu! ſoyez-vous beni,
Ce bel Ange ſans chemiſe,
Eſt couché ſur des vieux drapeaux
Qu'on a laiſſés par lambeaux.

Pauvre enfant, que tes douleurs;
Lui dit la mère dolente,
Me feront verſer des pleurs!
Ah! que j'en ſerai ſouffrante!
Mais parmi tous nos malheurs,
Mon ame ſera contente,
Sçachant bien qu'on m'accuſe à tort

D'un crime digne de mort.

Golo ce méchant eſprit
Enragé contre la Dame,
Mande au Comte, par dépit,
Un exprès qui la diffame :
Dans la lettre qu'il écrit,
Il ne dit rien qui la blâme,
Aimant mieux la perdre d'honneur ;
Par la bouche d'un porteur.

L'Exprès s'explique amplement
Sur le ſecret de la lettre ;
Sifroi répond ſagement,
Que cela ne peut pas être :
L'Exprès en vient au ſerment,
Et Sifroi voulant connoître,
Qui des ſiens a fait le forfait,
Fait déclarer quel il eſt.

Seigneur, votre Cuiſinier,
Qui feignoit avec adreſſe,
D'être un fidelle Officier,
A débauché la Comteſſe ;
Golo l'a fait priſonnier;
Auſſi bien que ſa Maîtreſſe ;

Donnez moi, Prince malheureux,
Vos ordres ſur tous les deux.

Ah ! s'écrie alors Sifroi,
Tout tranſporté de colère,
Je n'ai point fauſſé ma foi,
Et ma femme eſt adultère :
Il revient enſuite à ſoi,
Je n'en veux, dit il, rien croire ;
Et malgré l'infame impoſteur,
Il protège ſon honneur.

Etant enfin trop leger,
A croire la calomnie,
Il commande au Meſſager,
Que Drogan perde la vie :
Et qu'on n'ait qu'un cœur de fer,
Pour ſa perfide Partie,
Juſqu'à ce qu'il ſoit au Château
Pour en être le bourreau.

Golo reçoit, par l'exprès
Du Palatin l'ordonnance,
Et par une fauſſe paix,
Il feint d'uſer de clémence ;
Mais hélas ! bien-tôt après,

Lors que perſonne n'y penſe,
Il étouffe avec du poiſon
L'innocent dans la priſon,
Auſſi-tôt qu'il a le vent
Que le Comte ſe retire,
Il lui va vite au devant,
Et par grimace il ſoûpire:
L'eſprit malin le mouvant,
Il a le front de lui dire,
Ah ! Seigneur je ſuis bien fâché
Que la Comteſſe ait péché,

J'ai fait tout ce que j'ai ſçû
Pour empêcher le ſcandale
Quand je me ſuis apperçu
Que ſon commerce étoit ſale;
Mais elle cachoit ſon feu
Et ſa paſſion brûtale,
Mépriſant mon autorité,
Ma rigueur & ma bonté.

Si vous doutez de ma foi,
Une femme fort ſçavante
Vous apprendra mieux que moi
L'état de cette impudente.
Notre crédule Sifroi,

Va chez la vieille méchante,
Pour voir ſi Golo lui ment,
Ou s'il parle rondement.

La ſorcière lui fait voir
Que Drogan eſt un lubrique,
Et qu'il trahit ſon devoir
Avec ſa femme impudique:
Le Comte eſt au deſeſpoir,
Et trompé par l'art magique,
Il reſolut d'aller bruſquement,
Perdre la mère & l'enfant.

L'Intendant fourbe & ruſé
Dit au Prince avec audace,
Il vaut mieux, tout bien peſé,
Que ſans vous je m'en défaſſe;
Le Seigneur mal aviſé,
Ajoûte, allez donc de grace,
Egorgez, ſans faire aucun bruit,
La Comteſſe avec ſon fruit,

Golo voulant mettre à mort
L'innocente criminelle,
Le communique d'abod,
A la nourrice cruelle:

Dieu par un ſecret reſſort,
Fait que ſa fille apprend d'elle,
Le complot que l'Intendant croit
Etre tenu bien ſecret,

Cette fille fait ſçavoir
A notre illuſtre captive ;
Que l'intendant a pouvoir
De l'égorger toute vive ;
Elle alors, ſans s'émouvoir,
Lui dit d'une voix plaintive,
Pour mon Dieu je veux bien ſouffrir
Que l'on me faſſe mourir.

Golo dit à deux valets,
Menez l'Enfant & la Mère,
Et, ſans craindre, égorgez-les
Dans quelque endroit ſolitaire ;
Noyez leurs corps, & coupez
La langue de l'adultère,
Sans manquer apportez-la moi,
Pour la montrer à Sifroi.

On dépouille en la priſon,
Notre Princeſſe dévote ;
On la vet d'un vieux haillon ;

On l'outrage, on la garote ;
La chaſſant de ſa Maiſon,
On lui dit traître, bigote,
Va périr ſous le coutelas,
Avec l'enfant dans tes bras.

Elle dit au Palatin,
Dans une lettre touchante,
Cher Siſroi, voici ma fin ;
Je vais mourir innocente :
Votre fils tendre & benin
Me rend doublement mourante,
Puis qu'on va verſer tout le ſang,
Qu'il a puiſé dans mon flanc.

Ah ! vous avez eu grand tort
De ne pas voir en perſonne
Si j'étois digne de mort
Ou digne d'une couronne ;
Mais puiſque tel eſt mon ſort,
De bon cœur je vous pardonne,
Auſſi bien qu'au perſécuteur,
Qui s'en prend à mon honneur.

Adieu donc, triſte ſéjour,
Dit ici notre Comteſſe,

Adieu Jardin, adieu Cour,
De bon cœur je vous délaisse ;
Le Ciel fera voir un jour
A l'auteur de ma grossesse,
Qu'il a cru trop légèrement,
Golo dans l'emportement.

Etant parvenus au bois,
La Sainte obtient par prière,
Pour ne pas mourir deux fois,
Qu'on l'égorgeât la première ;
Les valets à l'humble choix,
De leur chaste prisonnière,
Sont soudain beaucoup attendris,
Et tous deux bien entrepris.

Cher Compagnon, dit l'un d'eux,
Nous n'avons point vû de crimes ;
Laissons dans ce bois affreux,
Ces innocentes victimes :
Nous mériterions tous deux
De tomber dans les abymes,
Si nos cœurs n'étoient point touchés
De faire de tels péchés.

Après un court entretien,

Dieu confirmant leur envie,
Ils expolent ſans ſoutien,
L'enfant & la mère envie ;
La langue d'un petit chien,
Trompant Golo, certifie,
Qu'ils ont fait tous deux leur devoir,
Sans qu'on le puiſſe ſçavoir.

La Sainte avec ſon petit,
S'enfonce dans le Bocage,
Tout le Ciel lui compatit,
Et lui donne du courage ;
Le bois touffu retentit
De ſon douloureux langage
Et des cris qu'elle adreſſe à Dieu
Dans cet effroyable lieu.

Ah! dit-elle, me voici
Triſte, foible & toute ſeule
Avec mon enfant tranſi,
Sans eau, ſans lait, ſans cellule :
Si vous n'accourez ici
Grand Dieu, pour qui mon cœur brûle,
Nous ſerons bien-tôt dévoré,
Par les bêtes des forêts.

Pendant qu'elle eſt dans l'effroi,
Une voix du Ciel lui crie:
Ne crains rien, eſpère en moi,
Porte ta croix, aime & prie;
Je te fournirai de quoi,
Pour l'entretien de ta vie,
Et ton fils ne ſera pas moins,
Le cher objet de mes ſoins.

L'enfant l'accable d'ennuis;
Il fait ſa plus grande peine,
L'ayant fait coucher deux nuits,
Sur l'herbe au pied d'un grand chêne;
Mais entendant les doux bruits,
Que fait l'eau d'une fontaine,
Elle voit que le Tout-puiſſant
Aide au beſoin l'innocent.

Son ame adore d'abord
La Providence Divine,
Voyant ſon fils demi-mort,
Remis par l'eau chriſtalline:
Elle prend quelque renfort,
Mangeant un peu de racine,
Et buvant à ſon gré de l'eau
Que ſa main puiſe au Ruiſſeau.

Elle cherche en la forêt,
Quelque coin pour ſa demeure,
Et Dieu la mène tout droit,
Dans une caverne obſcure.
Son ſein n'ayant plus de lait
Par faute de nourriture,
Sur le champ Dieu donne à ſon fils,
D'une biche le doux pis.

La biche, deux fois le jour,
Vient aux pieds de la Comteſſe,
Et la Sainte pour retour,
La mignarde & la careſſe :
Son cher enfant à ſon tour,
Pour marque de ſa tendreſſe,
Lui départ quelque herbe à manger,
A deſſein de l'engager.

Arrêtons un peu nos pas,
Au milieu de notre courſe.
Sifroi qui ne dit qu'hélas!
Se croit perdu ſans reſſource :
Il ſouffre mille combats,
Ayant découvert la ſource,
Des malheurs qui de ſon Château,

On fait un triſte tombeau.

Il trouve en ſon cabinet
Cette lamentable lettre,
Qui lui déclare aſſez net
Que l'Intendant eſt un traître;
C'eſt trop tard qu'il reconnoit
Qu'il ne devoit point permettre,
Qu'on verſât le ſang innocent,
Pendant qu'il étoit abſent.

Golo redoutant Sifroi,
Se retire de ſa ſuite;
Il croit éviter l'efroi
Par le moyen de la fuite;
Mais le ver qu'il a dans ſoi
Lui reproche ſa conduite;
Il lui fait craindre le poteau,
Et ſon crime eſt ſon bourreau.

Drogan apparoit de nuit,
Chargé d'une groſſe chaine;
Sifroi troublé de ce bruit
Eſt dans une étrange peine;
Ce mort partout le pourſuit,
Met ſon eſprit à la gêne;

Il l'embraſſe, il le fait blémir,
Et l'empêche de dormir.

Notre Prince infortuné
Sent un remord qui l'accable,
De ce qu'il a condamné,
Sa femme & ſon fils aimable:
Il ſemble être forcené,
Voyant cette ombre effroyable;
Dieu permet qu'il tremble de peur,
Et que tout lui fait horreur.

Il s'abandonne aux regrets;
Se plaint & gémit ſans ceſſe;
Ses pleurs vont juſqu'à l'excès,
Il veut mourir de triſteſſe;
Laiſſons le dans ſon Palais:
Retournons à la Comteſſe,
Admirons ce cœur triomphant
Dans l'état le plus ſouffrant.

Sa treſſe lui ſert d'habit,
Ses pleurs ameres de breuvage;
Elle a la terre pour lit,
Pour ſon pain l'herbe ſauvage,

Pour courtiſan ſon petit
Et les bêtes du bocage;
Pour palais le bois ténébreux,
Et pour chambre un antre affreux.

Jéſus lui montre une croix
Qui l'anime et la conforte ;
Dès qu'elle va dans le bois,
Cette même croix l'eſcorte :
Elle ſe plaint une fois
Des travaux qu'elle ſupporte,
Et ſon cœur ſemble ſe laſſer
De toujours recommencer.

Pèſe mes tourmens divers,
Lui dit Jéſus ſon doux père ;
Pèſe auſſi ceux qu'a ſoufferts
A mes pieds ma digne Mère ;
Tous tes maux ſeront légers,
Si tu nous ſuis au Calvaire;
Mais ſi tu ne nous y ſuis pas,
Nuit et jour tu te plaindras.

O quel ſpectacle nouveau !
Notre Princeſſe modeſte,
Regardant nud ſon agneau,

L'offre à ſon père céleſte ;
Un Loup apporte une peau,
Dont elle fait une veſte,
Pour couvrir le corps tendrelet
De l'innocent agnelet.

Elle s'enviſage un jour
Dans la ſource d'un bocage,
Faiſant quelque vain retour,
Sur l'état de ſon viſage :
La mère du bel amour
La reprend & l'encourage,
Et lui dit, penſe à la beauté,
Qui dure une éternité.

Parmi ces rares faveurs,
Geneviève ſe conſole
Et bénit Dieu des rigueurs
De l'impitoyable Gole :
Elle ſouffre ſes douleurs,
Sans plus dire une parole.
Son eſprit ne reflechit plus
Sur les maux les plus aigus.

L'Enfant âgé de ſept ans,

Flatte un jour ſa bonne mère,
Et demande ingénument,
Qui, de grace, eſt mon chèr Père?
Vous m'ordonnez qu'en tout tems,
Je l'aime & je le révère;
Le moyen que j'en faſſe cas,
Si je ne le connois pas ?

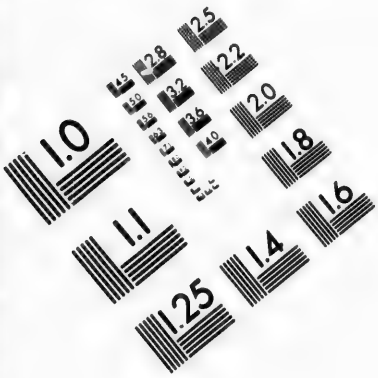
Ah ! mon fils, que dites-vous,
Répond la mère éplorée?
Votre Père mon Epoux,
Habite au Ciel Empirée:
Il eſt pourtant avec nous,
Il nous garde, il nous récrée;
C'eſt en lui que nous nous mouvons,
Que nous ſommes & vivons.

Dans le temps qu'elle l'inſtruit
Sur notre ſainte créance,
Une fièvre la détruit,
Elle tombe en défaillance;
Benony fait un tel bruit,
Voyant que la mort s'avance,
Qu'à ſes cris la mère revient,
Le conſole & l'entretient.

Adieu, lui dit-elle, adieu,
Pendant qu'il crie & qu'il pleure ;
Je rends graces à mon Dieu,
S'il veut qu'à préſent je meure ;
Enterrez-moi dans ce lieu
Qui m'a ſervi de demeure ;
Et ſi Dieu veut vous y laiſſer,
Souffrez-y ſans vous laſſer.

S'il vous appelle au Château,
Allez-y, ſoyez-y ſage ;
Sifroi verra ſon tableau
Aux traits de votre viſage ;
Le plus délicat pinceau
N'en feroit pas mieux l'image ;
Soyez ſûr qu'il vous connoîtra
Dès qu'il vous appercevra.

Lorſqu'elle croyoit mourir.
Deux pures intelligences,
Soudain la viennent guérir
De toutes ſes défaillances ;
Sa belle ame a beau s'offrir
A de nouvelles ſouffrances ;
Le Seigneur veut qu'au premier jour
Elle paroiſſe à la Cour.



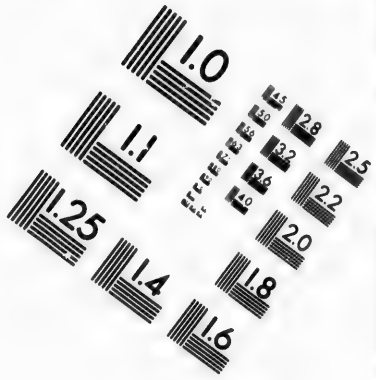
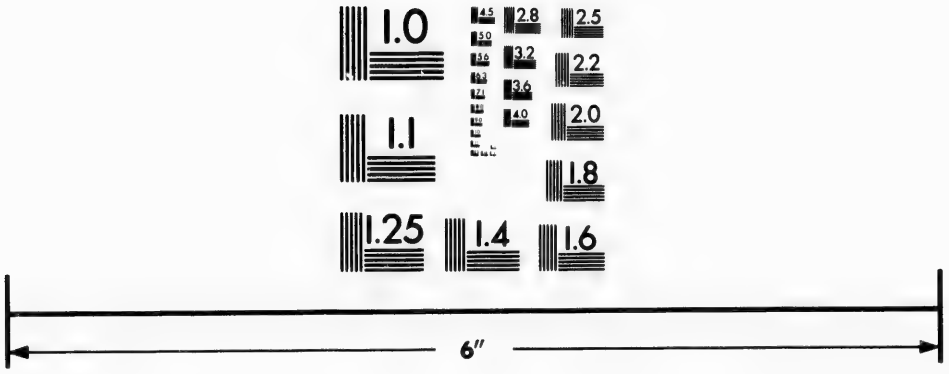
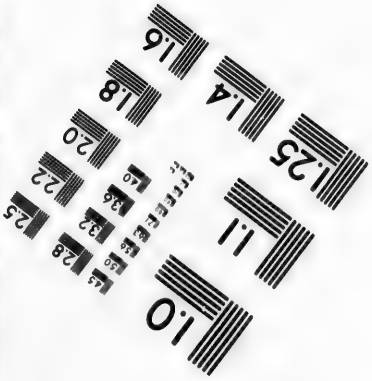
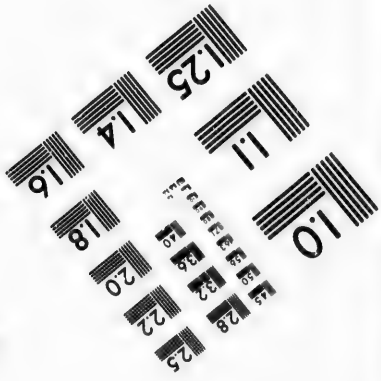


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

En ce tems on va brûler
La Sorcière déteſtable,
Et ſon cœur ne peut céler
Son forfait abominable ;
Elle dit ſans chanceler,
Je me confeſſe coupable
De la mort & des maux divers
Que Geneviève a foufferts.

Le Comte ici plus prudent,
Ayant appris ce miſtère,
Rappelle ſon Intendant,
Diſſimulant ſa colère ;
Il commande cependant,
Que ce monſtre ſanguinaire
Soit jetté dans une priſon
Pour ſa noire trahiſon.

C'eſt par un juſte retour
Que Gole eſt ſaiſi de crainte,
Au fond de la même Tour
Où fut autrefois la Sainte ;
Grands & petits de la Cour
Sont joyeux de ſa contrainte,
Sans qu'aucun daigne dire un mot
Pour le tirer du cachot.

Sifroi pour faire un banquet
A tous ceux du parentage,
Va chaſſer dans la forêt,
Suivi d'un grand équipage ;
Et la Biche dont le lait
Nourrit ſon fils au bocage,
Le conduit vers le ſaint rocher
Que Dieu ne veut plus cacher.

Il découvre un antre affreux,
Au fond duquel il diſcerne
Un corps couvert de cheveux,
Qui ſe cache & ſe proſterne ;
Bien qu'il ſoit fort courageux,
Il craint devant la caverne,
Incertain s'il avancera,
Ou s'il s'en retournera.

La Sainte lui dit alors,
En baiſſant toujours la vûe :
Monſieur tenez-vous dehors,
Car je ſuis tout-à-fait nuë ;
J'avois fait tous mes efforts
Pour n'être jamais connuë ;
Mais je vois que le Saint des Saints
A ſur moi d'autres deſſeins.

Ce grand Dieu plein de bonté
A fait que ma chevelure
Garrantit ma nudité
Dans cette ſombre demeure:
Jettez-moi par charité,
Un manteau, je vous conjure,
Pour pouvoir répondre à loiſir
A votre pieux déſir.

Tous deux reſtent ébahis;
Sifroi lui dit lors, ma mie,
Dites-moi votre Pays,
Et votre nom, je vous prie:
O que je me réjouis
D'être en votre compagnie!
Nonobſtant mon indignité,
Dites-moi la vérité.

Monſieur, je ſuis de Brabant,
D'une maiſon renommée;
Mon cher Epoux eſt un grand,
Qui de Martel ſuit l'armée:
Son déloyal Intendant.
Après m'avoir diffamée,
Ordonna, pour ſe mieux venger,
Que l'on me fit égorger.

J'ai vû ſept fois la ſaiſon
Dont la froidure eſt extrême,
Seule avec mon enfançon
Que j'aime plus que moi-même.
Geneviève fut le nom
Que je reçus au Baptême ;
Le Seigneur m'a fait triompher
Des puiſſances de l'Enfer.

A ces mots notre chaſſeur
Reconnoiſſant la Comteſſe,
Et treſſaillant dans ſon cœur
Lui ſaute au col d'allégreſſe ;
Geneviève avec candeur
Lui témoigne ſa tendreſſe,
Et ſur le champ ſon entretien
Ne tend qu'au ſouverain bien.

Ah ! ma fille, dit Sifroi,
Je t'ai fait un tort inſigne ;
De grace, pardonne moi,
Bien que je n'en ſois pas digne ;
Chaſte épouſe, hâte-toi
De me donner quelque ſigne
Que ton cœur tout doux & tout bon
M'accorde un entier pardon.

Vivez en paix, cher époux,
Et ne craignez aucun blâme ;
Dieu qui diſpoſe de nous,
A conduit ſeul cette trame ;
Le Ciel s'eſt ſervit de vous
Pour ſanctifier mon ame;
Oublions ce que j'ai ſouffert,
Nuit & jour dans ce déſert,

Sifroi déjà fort content,
Sent ſa douleur adoucie,
Et demande en ſanglottant,
Si ſon cher fils eſt en vie,
Ah ! dit-il, mon pauvre enfant,
Pardonne à ma barbarie;
Mais, helas ! qu'es-tu devenu?
Je ne t'ai pas reconnu.

A peine a-t'il dit ce mot,
Qu'il voit parmi les épines,
Son fils chargé d'un fagot,
De fougère & de racines;
Ses deux yeux ſont auſſi-tôt
Deux ſources d'eau criſtalline,
Et les cris qu'ils pouſſent tous trois,
Font retentir tout le bois.

Geneviève offre des vœux
Pour les oiſeaux du bocage,
Pour ſon antre ténebreux,
Pour chaque animal ſauvage;
Puis ayant pris congé d'eux,
Elle quitte l'Hermitage,
Déſirant que le Dieu de paix
Les béniſſe pour jamais.

A meſure qu'elle part,
Le déſert perd ſa lumière,
Les oiſeaux de toute part,
Se plaignent en leur manière:
Le Tygre & le Léopard,
Sont en deuil dans leur taniere;
On ne voit plus dans la gaité,
Que la Biche à ſon côté.

Le Palatin triomphant,
Mène au château ſa conquête;
La Comteſſe & ſon Enfant,
Sont dans une paix parfaite;
Hormis l'infâme intendant,
Tout le monde eſt de la fête,
Et l'on voit, pendant pluſieurs jours,
Un admirable concours.

O que le Seigneur eſt bon,
Quand on l'aime avec tendreſſe,
Et qu'on commet ſon renom
A la divine ſageſſe !
En égorgeant un poiſſon,
La bague de la Comteſſe,
Qui flottoit dans le fond de l'eau,
Brille partout le Château.

La nuit cède à la clarté ;
Le Soleil ſort de la nue :
Chacun voit la vérité,
L'innocence eſt reconnue :
On entend de tout côté
Que ſalut & bien venue ;
Les ſanglots, les pleurs, les ſoupirs,
Se changent en doux plaiſirs.

Golo ſort de la priſon
Pour recevoir ſa ſentence,
Deſeſpérant du pardon,
Il n'attend que la potence :
Honteux de ſa trahiſon,
Son cœur tombe en défaillance ;
Et Sifroi prononce d'abord
Le Juſte arrêt de ſa mort.

Geneviève a ſi bon cœur,
Qu'elle veut ſauver la vie
A ſon calomniateur,
Oubliant ſa perfidie:
Mais cet inſigne impoſteur
La conjure et la ſupplie
De vouloir le laiſſer mourir,
Sans daigner le ſecourir.

Ah! dit-il, irritez- vous,
Bien loin de m'être indulgente;
Permettez que votre époux
Me confonde & me tourmente;
Je déclare devant tous
Que vous êtes innocente,
Et que j'ai cent fois attenté
Sur votre pudicité.

Quatre Bœufs ſont accouplés
Pour ſervir à ſon ſupplice;
Ses membres écartelés,
Mettent fin à ſa malice;
Chacun dit, dans le Palais,
Que la Divine juſtice,
A bon droit punit l'attentat
De ce domeſtique ingrat,

Lorſqu'on vouloit bien traiter
La Princeſſe vénérable,
Il ne falloit préſenter
Que des racines à table :
Rien ne pouvoit s'apprêter
Qui ne lui fut dommageable ;
Elle ne trouvoit rien de bon,
Ni pain, ni chair, ni poiſſon.

Sifroi, ne vous vantez pas
De votre réjouiſſance ;
Vous direz bien-tôt hélas !
Dans l'excès de la ſouffrance ;
Je vois proche du trépas,
Votre miroir d'innocence :
Tout le Ciel pour la poſſéder
La convie à décéder.

C'eſt la Mère du Sauveur,
L'incomparable Marie,
Qui la remplit de ferveur,
Et l'appelle à la patrie ;
Geneviève à ce bonheur
Par un doux tranſport s'écrie ;
Tirez-moi, Marie, après vous,
Pour m'unir à mon époux.

Elle inſtruit ſon Bénoni
Sur l'unique & grande affaire;
Après qu'elle l'a béni,
Elle encharge ſon cher père;
Le Comte eſt ſi fort uni
A la ſainte ſolitaire,
Qu'il la pleure & ſe tient auprès,
juſqu'à ſon heureux décès.

Sentant approcher ſa fin,
Elle prend le Viatique,
Ayant fait au Palatin
Un diſcours tout Angelique.
L'excès de l'amour divin,
Par un ſommeil extatique,
Fait voler ſa belle ame aux Cieux,
Et rend ſon corps lumineux.

Sifroi ſouffre mille morts,
Dès que la Comteſſe eſt morte;
Son cher fils endure alors,
Un tourment de même ſorte;
La Biche ſuit le ſaint corps,
Quelque part qu'on le tranſporte,
Et pour mieux témoigner ſon deuil,
Elle expire à ſon cercueil.

Six mois s'étant écoulés,
Un Hermite vénérable,
Se préſentant au Palais,
Sifroi le fait mettre à table ;
Dès qu'ils ſe ſont acquaintés,
Notre Prince inconſolable,
Lui fait part, en fondant en pleurs,
Du ſujet de ſes douleurs.

Ce prudent Religieux
Compatit à ſon martyre,
Il a les larmes aux yeux,
Il s'attendrit, il ſoupire ;
Et puis d'un air ſérieux,
Il commence par lui dire,
Cher Seigneur, c'eſt trop lamenter,
Ceſſez de vous tourmenter.

A quoi penſez-vous, Sifroi,
Lui dit-il ſans flatterie ?
Croyez-vous pas que la foi,
Nous promet une autre vie ?
Je vous prie, écoutez-moi,
En ſouffrant que je vous die
Qu'il eſt tems que tous vos regrets
Cédent aux divins décrets.

Vous pleurez mal à propos
Le bonheur de votre femme ;
Elle jouit du repos ;
Dieu la poſſède & l'enflamme :
Contentez-vous de ſes os ;
Laiſſez au Ciel ſa belle ame,
Et penſez ſerieuſement
A vivre plus ſaintement.

Après ce doux entretien,
Sifroi fidèle à la grace,
Penſe à quitter tout ſon bien,
Un jour qu'il eſt à la chaſſe ;
Son cœur ne tenant à rien,
Un Cerf craintif qu'il pourchaſſe,
Le conduit à l'antre ſacré,
Où la ſainte a tant pleuré.

Dieu pour le rendre parfait,
Au milieu d'un vert bocage,
Lui donne un puiſſant attrait ;
D'y bâtir un Hermitage :
Sifroi conſulte en ſecret,
Hydulphe ſaint perſonnage ;
Le Prélat ſecondant ſes vœux ;
Allez, dit il, je le veux.

Il conſtruit ſans différer
Une Egliſe magnifique ;
Puis il y fait transférer
Les os dans un doux Cantique,
Et pour mieux les révérer
Dans l'état hérémitique,
Il réſolut d'aller dire adieu
A tout ce qui n'eſt pas Dieu.

Jéſus détache ſa main,
De la Croix miraculeuſe
Que reçût d'un Seraphin
La Princeſſe glorieuſe :
Il bénit le Palatin,
Et, d'une œillade amoureuſe,
Il remplit tout d'un coup ſon cœur,
D'une celeſte liqueur.

Pour l'amour du Crucifix,
Sitroi veut charger ſon frère,
De ſes biens, de ſon cher fils,
Et ſe rendre ſolitaire :
Mais l'enfant, d'un ſens raſſis,
Lui répond, hélas ! cher pere,
Voulez-vous me laiſſer un bien,
Que j'eſtime moins que rien ?

Tout ce qu'on voit ici bas,
Eſt plus frêle que le verre;
Le déſert fait mes appas,
Et non les biens de la terre;
Je ne crains point les frimats,
Les éclairs ni le tonnerre;
J'ai ſouffert dans le bois ſept ans,
Toutes les rigueurs du tems.

Donnez à qui vous voudrez
Tout votre riche héritage;
Je ne prétend déſormais
Que Dieu ſeul pour mon partage;
Je préfère les forêts
Et le coin d'un Hermitage
A l'éclat de votre Château,
Fut-il mille fois plus beau.

L'air de la Cour me fait peur;
Fuyons à la ſolitude,
Où Dieu, vuidant notre cœur,
En fera la plénitude;
Nous goûterons la faveur
D'une ſainte quiétude,
Attendant d'aller voir, un jour,
Ma mère en l'heureux ſéjour.

Sifroi qui n'attendoit pas
Un ſuccès ſi favorable,
Baiſe & ſerre entre ſes bras,
Son Benoni tout aimable;
Et ſans plus faire un ſeul pas
Après leur bien périſſable,
Ils s'en vont au déſert heureux
Pour s'y rendre Saints tous deux.

Sainte, l'honneur du Brabant,
Glorieuſe Anachorette,
Votre époux & votre enfant
Ont choiſi la voix étroite;
Faites qu'en vous imitant
Je me plaiſe à la retraite,
Et qu'en tout je n'aye pour but
Que Dieu ſeul & mon ſalut.

Vivez grande Sainte en paix
Dans le ſéjour de la Gloire,
Et n'abandonnez jamais
Ceux qui liront votre Hiſtoire;
Je veux l'avoir déſormais
Empreinte dans ma mémoire,
Pour marcher d'un plus ferme eſprit
Sur les pas de Jeſus-Chriſt.

Apprens ici, cher lecteur,
A ſouffrir avec conſtance,
Lorſque quelque détracteur
Noircira ton innocence :
Tâche d'être le vainqueur
Du Démon de la vengeance,
Si tu veux qu'après ton trépas,
Dieu couronne tes combats.

LA SAMARITAINE

Sur l'air, *Helas mes yeux quel changement.*

JESUS.

O Femme que mon corps eſt las,
Accorde-moi quelque ſoulas,
Encor que je ſois Juif & toi Samaritaine;
Je ſuis fatigué du chemin,
J'ai marché pour toi bon matin,
Ne me refuſe pas de l'eau de ta fontaine.

LA SAMARITAINE.

Seigneur, quel eſt votre deſſein ?
Les Juifs & les Samaritains
Ne ſe fréquentent point, ils n'ont aucun commerce ;

Qu'il vous plaiſe me pardonner,
Si je n'oſe pas vous donner
A boire de cette eau que ſur mes mains
je verſe.

JESUS.

Si tu ſavois le don de Dieu,
Tu ne me dirois pas adieu,
Et ton ame ſeroit à ma voix attentive :
Si tu ſavois bien qui je ſuis,
Tu quitterois l'eau de ton puits ;
Tu me demanderois à boire de l'eau vive.

LA SAMARITAINE.

Seigneur, vous n'avez rien en quoi
Vous puiſiez de l'eau comme moi ;
Le puits eſt trop profond, comment
pourriez-vous faire ?
Jacob, ſes Enfans, ſes troupeaux,
N'ont bû que de ſes claires eaux,
Etes-vous donc plus grand que Jacob
notre Père ?

JESUS.

Tous ceux qui boivent de cette eau,
Pourront encore ſoif de nouveau ;
Sur l

Mais on n'a jamais ſoif quand on boit de ma ſource ;
Mon eau de tous maux peut laver :
Sans elle on ne peut ſe ſauver ;
Quiconque n'en boit point eſt perdu ſans reſſource.

LA SAMARITAINE.

Seigneur, ce m'eſt un fort grand ſoin
D'aller puiſer de l'eau ſi loin,
Donnez moi de cette eau qui ſeule deſaltère ;
Je ſens un mouvement profond
Qui m'illumine et me confond ;
Mon cœur eſt tout à vous, qu'eſt-ce que je dois faire ?

JESUS.

Va-t-en, appelle ton mari,
Qui du grand Dieu n'eſt point chéri,
Vû que dans ſon bourbier, ſans rien craindre il ſe veautre :
Ne me dis pas, je n'en ai point,
Je vais te demêler ce point,
On t'a vû cinq maris, mais cet homme eſt d'une autre.

LA SAMARITAINE.

Vous m'avez dit la vérité,
Avec beaucoup de charité ;
Non, je n'en doute plus, vous êtes un Prophète :
Dites-moi devant que finir,
Un mot du Meſſie à venir,
Qui doit manifeſter toute choſe ſecrète.

JESUS.

Le Meſſie eſt déjà venu.
Tu ne l'as pas encor connu ?
Il eſt devant tes yeux, en un mot c'eſt moi même :
Laiſſe donc ta cruche à ce puits ;
De mes diſcours porte les fruits ;
Va publier par tout qu'on me cherche et qu'on m'aime.

LA SAMARITAINE.

Venez voir un homme parfait
Qui m'a dit tout ce que j'ai fait ;
Vous en ſerez ravis, c'eſt le Sauveur des Hommes :
Il a rendu mon cœur contrit,
Ayant éclairé mon eſprit ;

Allons nous joindre à lui tous autant que nous sommes.

LES SAMARITAINS.

Aimable arbitre des humains,
Qui nous avez faits de vos mains,
Nous vous reconnoissons pour le Sauveur du monde :
Nous ne voulons aimer que vous ;
De grace demeurez chez nous ;
Car ce n'est q'en vous seul que notre espoir se fonde.

Femme, plusieurs sont enflammés
Par des entretiens animés ;
Mais nous venons d'ouïr sa parole divine :
Nous croyons fermement en lui,
Et nous voulons dès aujourd'hui,
Ne nous plus attacher qu'à suivre sa Doctrine.

REFLEXION.

Divin Sauveur par le passé,
Je vous ai si souvent lassé,
Et je vous lasse encore bien plus que cette Femme ;

Vous avez ſoif d'être vainqueur,
De mon eſprit et de mon cœur:
Et moi je n'ai point ſoif du ſalut de mon ame.

Bon Dieu! que je reconnois mal
Combien vous m'êtes libéral!
Vous me donnez toûjours; jamais je ne m'acquitte:
Je forme d'inſolens projets;
Je n'aime que les vains objets;
Je préfère à votre eau, l'eau bourbeuſe d'Egypte.

Cette femme par ſa ferveur,
Triomphe d'abord du Sauveur.
Tandis que je croupis dans ma lâche pareſſe;
Elle veut promptement ſçavoir
Toutes les loix de ſon devoir;
Et moi je m'en remets à ma ſeule foibleſſe.

Pécheur tu te crois bien caché,
Quand tu commets quelque péché;

Mais les yeux du Très-haut pénètrent
les Abymes ;
Il voit le paſſé, l'avenir,
Rien n'échappe à ſon ſouvenir ;
Tu verras devant lui le moindre de tes
crimes.

Que dirai-je de ma tiédeur,
Si je l'oppoſe à cette ardeur ?
Cette femme fait tout pour attirer ſes
frères ;
Hélas ! et moi je ne fais rien,
Ni pour autrui ni pour mon bien ;
Je m'accable de ſoins qui ne ſont que
chimères.

Quelle honte pour les Chrétiens !
Après tant des ſaints entretiens,
Ils ne ſe rendent point à l'auteur de
leur être :
Mon ame, prens ſoin d'écouter,
Et puis tâche d'exécuter
Tout ce que te dira dans le cœur ton
doux Maître.

LA CANANE'E.

Sur l'air; *Allez Bergers deſſus l'herbette, &c.*

LA CANANE'E A JESUS.

AH! Fils de David debonnaire,
De grace ayez pitié de moi;
C'eſt en vous que mon ame eſpère,
Avec une conſtante foi;
Il eſt vrai, je ſuis Cananée,
Mais j'ai quitté Tyr et Sidon,
Et je me ſuis déterminée
A n'obéir plus au Démon.

Ma fille eſt grandement ſouffrante;
Elle a le démon dans le corps,
Qui ſans relâche la tourmente,
L'affligeant dedans et dehors:
Hé! Seigneur, rendez-vous ſenſible
A la douleur qu'elle reſſent;
Je ſçai que tout vous eſt poſſible,
Etant le Fils du Tout-puiſſant.

Vous avez beau ne me rien dire,
Je ne m'en offenſerai pas;
J'allégerai mon dur martyre,

Vous ſuivant par tout pas à pas :
Je veux eſpérer ſans rien craindre,
Que ma longue importunité,
Pourra tôt ou tard vous contraindre,
A guérir mon infirmité.

LA MEME AUX APÔTRES.

Je vous conjure aux ſaints Apôtres,
De vouloir prier votre Roi,
Que puiſqu'il en guérit tant d'autres,
Il daigne avoir pitié de moi.
Il n'a point voulu me répondre ;
Il m'a toûjours tourné le dos ;
Il ne ſe plaît qu'à me confondre ;
Bien loin de ſoulager mes maux.

LES APÔTRES.

Jéſus vous dit par ſon ſilence,
Qu'il ne vous veut rien accorder ;
Ne lui faites plus violence,
A force de lui demander :
Vous vous rendez digne de blâme,
Par tant de diſcours ſuperflus ;
Laiſſez-nous en paix, bonne femme ;
Allez-vous en : ne criez plus.

LA CANANE'E.

Mon affliction eſt trop grande,

Pour pouvoir ceſſer de crier ;
Ne croyez pas que j'apprehende
De le ſuivre et de le prier.
Si vous n'appuyez ma prière,
Et ſi vous n'êtes mes adjoints,
Je lui ſerai toûjours derrière,
En lui demandant mes beſoins.

LES APÔTRES A JESUS.

Seigneur, cette femme importune,
Qui pleure et qui crie après nous,
Et dont la foi n'eſt point commune,
Attend une faveur de vous :
Le Démon tourmente ſa fille :
Elle en eſt aux derniers abois ;
Faites voir à cette famille,
Que tout l'enfer craint votre voix.

Plus nous lui diſons de ſe taire,
Et de vous laiſſer en repos,
Plus elle en ſa douleur amère,
Pouſſe des cris et des ſanglots ;
Elle nous prie, elle nous preſſe,
Elle fait tout ce qu'elle peut
Pour exciter notre tendreſſe,
Afin d'avoir ce qu'elle veut.

Vous lui faites la ſourde oreille :
Vous l'accablez par vos refus ;
Mais elle n'a pas ſa pareille
A ſupporter tous vos rebuts :
Sauveur dont le cœur eſt ſi tendre,
Laiſſez-vous toucher à ſes pleurs ;
Exaucez-la ſans plus attendre ;
Nous ſommes las de ſes clameurs.

Voyez avec quelle conſtance
Elle demande la ſanté ;
Voyez ſa foi, ſon eſperance,
Son amour, ſon humilité ;
Voyez ſa ferveur & ſon zèle ;
Voyez en quel état elle eſt ;
Nous demandons grace pour elle ;
Accordez la nous, s'il vous plaît.

JESUS AUX APOTRES.

Je ſuis envoyé de mon Père
Vers mon cher Peuple d'Iſraël ;
Bien qu'en tout il me ſoit contraire ;
Ingrat, infidèle et cruel.
L'heure n'eſt point encor venuë
D'aller vers le Peuple Gentil ;
Je cherche ma brebis perduë,
Pour la tirer de tout péril.

LA CANANE'E A JESUS.

Seigneur, que tout mon cœur adore,
En qui je crois comme je dois,
Souffrez que je vous preſſe encore
D'avoir compaſſion de moi:
Vous pouvez me ſauver la vie
Et mettre fin à mon malheur;
Aidez-moi, je vous en ſupplie,
Autrement je meurs de douleur.

Hélas! une Samaritaine
A reçû de vous le pardon;
L'Hemorroiſſe & Magdelaine
Ont vû combien vous êtes bon.
Serai-je ſeule abandonnée
A la merci de Lucifer,
A cauſe qu'étant Cananée,
Je ne mérite que l'enfer?

JESUS.

Femme, ta fille eſt poſſedée,
L'ayant juſtement mérité;
Je dois penſer à la Judée,
Avant qu'à la Gentilité:
Je ne veux la mort de perſonne;
Je fais part à tous de mes biens;
Mais eſt-il juſte que je donne

Le pain de mes enfans aux chiens ?

LA CANANE'E.

Ah ! mon Seigneur, je vous l'accorde,
Je ne dois pas avoir le pain ;
Mais par pure miſericorde,
Soulez de vos miettes ma faim :
Permettez-moi, quoique payenne,
Que je m'abaiſſe devant vous,
Ainſi qu'une petite chienne,
Sous votre table à deux genoux.

Je ne demande que les miettes
Que vos enfans, en vos banquets,
Laiſſent tomber de leurs ſerviettes,
Pendant que vous les nourriſſez :
Mon doux Jeſus, je veux m'abattre
D'eſprit & de corps à vos pieds,
Et j'y veux être opiniâtre
Juſqu'à ce que vous m'exauciez.

JESUS.

O Femme, ta foi plus que grande,
Tes cris, tes pleurs & tes ſoupirs,
Me font octroyer ta demande ;
Qu'il ſoit fait ſelon tes déſirs.
Je déſirois plus que toi-même,

De voir la fin de ton tourment ;
Mais je prens un plaiſir extrême,
Quand quelqu'un me prie humblement.

Je te parlois d'un air ſévère,
Afin de te mieux éprouver,
Tandis que comme un tendre Père,
Je ne penſois qu'à te ſauver :
Je t'humiliois pour ma gloire,
Et pour rehauſſer ta vertu ;
Montrant qu'on n'obtient la victoire,
Qu'après avoir bien combattu.

Pluſieurs délaiſſent leur prière,
Si-tôt que j'éprouve leur foi,
Et que je ſouſtrais ma lumière,
Afin qu'ils n'y cherchent que moi.
Tu leur ſerviras de modelle
D'une profonde humilité
D'une ferveur toujours nouvelle,
Et d'une ardente charité.

Je n'aime point une ame lâche,
Qui néglige de s'avancer,
Et qui me quitte ou ſe relâche,
Dès que je tarde à l'exaucer ;

Demande, cherche, ſollicite,
Quand tu voudras quelque faveur,
C'eſt par-là qu'on croît en mérite,
Et qu'on vient à bout de mon cœur.

Va-t'en en paix, ſois hors de peine
Et fais profiter mes tréſors ;
Ta fille eſt parfaitement ſaine
De l'ame auſſi bien que du corps.
Vous êtes toutes deux en grace,
Par un effet de mes bontés ;
Fuyez ſans délai votre race,
Et les fauſſes Divinités.

LA CANANE'E.

Je vous rends graces, mon doux Maitre,
De tous vos inſignes bienfaits ;
J'ai déſir de les reconnoitre,
En ne vous offençant jamais :
Que toutes les troupes des Anges,
Tous les hommes jeunes & vieux,
Vous donnent pour moi des louanges,
Et ſur la terre & dans les Cieux.

LA FILLE.

Réjouiſſez-vous, chère Mère,

De ma parfaite guériſon :
Je ne crains plus mon adverſaire ;
On l'a chaſſé de la Maiſon.
Apprenez moi, je vous conjure,
Quel eſt mon chèr Liberateur ;
Je veux l'adorer dès cette heure,
Et le ſervir avec ferveur.

LA MERE.

C'eſt le véritable Meſſie,
Qui par ſon pouvoir ſouverain,
Vous a pleinement affranchie
Du pouvoir de l'eſprit malin :
O que la prière a des charmes
Quand on la fait en s'abaiſſant :
Il n'eſt point de plus fortes armes ;
Pour triompher du Tout-puiſſant.

Conſacrons nos corps & nos ames
A ce grand Roi de l'univers ;
Brûlons nuit & jour de ſes flâmes ;
Souffrons pour lui nos maux divers :
Soyons fidèles à ſa grace ;
Tâchons d'accomplir ſes deſſeins,
Afin de voir au Ciel ſa face,
Miroir des Anges & des Saints.

Sur l'air : *Hélas ! cruelle amante, &c.*

LA MORT.

MOrtel, voici ton heure,
Je viens finir tes jours : malgré tous tes efforts,
Je te viens enfermer dans une ſépulture,
Où par les vers je détruirai ton corps ;
Mortel voici ton heure ;
Délaiſſe les vivans, et viens te joindre aux morts,
Aux morts,
Et viens te joindre aux morts,

LE MORIBOND.

Faut-il quitter la vie,
Sans avoir entrepris de bien vivre un ſeul jour ?
Quand je penſe à l'arrêt dont tu ſeras ſuivie,
J'ai de la peine à quitter ce ſéjour,
Faut-il quitter la vie,
Sans avoir commencé d'aimer Dieu tout d'amour,
Amour,

D'aimer Dieu tout d'amour ?

LA MORT.

Je ſuis une trompeuſe,
Tu me croyois bien loin, et j'étois près de toi ;
Tu croyois de vieillir, mais je t'en dé-[ſabuſe
Il faut mourir ſans me dire pourquoi ;
Je ſuis une trompeuſe ;
Mais je ne trompe point ceux qui penſent à moi,
A moi,
Ceux qui penſent à moi.

LE MORIBOND.

Bon Dieu, quelle détreſſe !
J'apperçois dans mon fonds pluſieurs vices ſecrets.
Les honneurs, les plaiſirs et les fauſſes richeſſes
Percent mon cœur de mille et mille traits;
Bon Dieu, quelle détreſſe !
Il ne me reſte plus que de cuiſans regrets,
Regrets,
Que des cuiſans regrets.

LA MORT.

Je ris de tes allarmes
Et des affreux remords qui déchirent ton cœur
Lors que Dieu te pressoit de te rendre à ses charmes,
Tu meprisois sa grace et sa rigueur ;
Je ris de tes allarmes ;
Je me moque à mon tour d'un insolent moqueur
Moqueur,
D'un insolent moqueur.

LE MORIBOND.

Hélas ! un jour de trève
Seroit bientôt passé, ne le refuse pas ;
Laisse moi repentir avant que tu m'enleve,
J'ai du regret d'avoir pris mes ébats ;
Helas ! un jour de trèves
Me peut faire gagner le Ciel à mon trépas
Trépas,
Le Ciel à mon trépas.

LA MORT.

Je suis impoyable ;

Tu devois en ton tems faire ce que tu
dis,
Qui ne fait ce qu'il peut dans le tems
favorable,
Met au hazard la part du Paradis ;
Je ſuis impitoyable.
Tu ne jouiras plus des plaiſirs de jadis,
De jadis,
Des plaiſirs de jadis.

LE MORIBOND.

Hélas ! que tu me preſſes !
Laiſſe moi recevoir les derniers Sacre-
mens.
Je prétends m'acquitter de mes juſtes
promeſſes
Par le meilleur de tous les teſta-
mens,
Hélas ! que tu me preſſes !
Veux-tu pas m'accorder encore quel-
ques momens,
Momens,
Encor quelques momens ?

LA MORT.

Le tems que tu demandes

Et que tu n'as perdu que par respect
humain,
Tu l'avois par emprunt, il faut que tu
le rendes,
Même aujourd'hui, sans attendre à do-
main,
Le tems que tu demandes
N'est pas à mon pouvoir, non plus que
dans ta main,
Ta main,
Non plus que dans ta main.

LE MORIBOND.

Du moins, dis moi de grace,
Où doit-on me loger au sortir de ce lieu?
Aurai-je dans le Ciel ou dans l'enfer
ma place ?
Quand j'aurai dit au monde mon a-
dieu ?
Du moins dis moi de grace,
Serai-je pour jamais, ou proche ou loin
de Dieu,
De Dieu,
Ou proche ou loin de Dieu ?

LA MORT.

Avant que l'heure sonne,

Tu ſçauras le ſéjour de ton éternité.
Cependant ſois certain que ton Juge ne donne
Que juſtement ce qu'on a mérité ;
Avant que l'heure ſonne,
Tu verras, ou l'enfer ou la ſainte Cité, Cité,
Ou la ſainte Cité.

LE MORIBOND.]

Je n'ai plus rien à dire,
Je ne veux point ſçavoir quel doit être mon ſort.
Tel que Dieu le voudra, tel mon cœur le déſire,
Deuſſe-je bien faire naufrage au port ;
Je n'ai plus rien à dire ;
Je ſouſcris de bon cœur à mon Arrêt de mort,
De mort,
A mon Arrêt de mort.

LE PLAIDOYE' DU DE'MON contre le Pécheur impénitent.

Sur l'air : *Vous laiſſez murmurer cette claire fontaine, &c.*

ARbitre des humains, Juge très-équitable,
Ecoute mes raiſons contre ce criminel;
Si mon rapport eſt véritable,
Tu dois le condamner au ſupplice éternel,
Le laiſſant avec moi
Dans l'enfer plein d'effroi.

Je dis qu'il m'appartient, et c'eſt à juſte titre,
Peſe, peſe à ton poids ſon poids d'iniquité;
Peſe l'abus du franc arbitre,
L'abus des Sacremens, l'abus de ta bonté;
Et ces abus divers
Méritent les enfers.

Je ſçai qu'il étoit tien, que tu lui donnas l'être,

Et qu'il n'a ſubſiſté que par ton ſeul ſecours ;
Tu ſais pourtant qu'il m'a fait Maître
Du corps et de l'Eſprit tout le long de ſes jours ;
Tu l'avois bien fait tien,
Mais il s'eſt rendu mien,

Tu t'es anéanti pour racheter ſon ame ;
Je n'ai rien enduré pour l'attirer à moi ;
Et cependant ce rien infâme,
A fait mes volontés et s'eſt moqué de toi ;
Il a foulé ton ſang,
Et s'eſt mis à mon rang.

Ta ſuprême bonté ſuſpendoit ta juſtice,
Pour lui donner loiſir de quitter ſon péché ;
Mais ſon orgueïl et ſa malice,
Malgré tous tes efforts, l'y tenoient attaché ;
Il s'eſt ri de tes ſoins ;
J'ai tes Saints pour témoins,

Tu ne trouvois en lui qu'un néant indocile,
Qui s'oppoſoit toujours à ce que tu voulois ;
Et j'y trouvois un cœur facile,
Tout prêt à m'obéir ſi-tôt que je parlois,
Contre ton bon plaiſir,
Il ſuivoit mon déſir.

Il traitoit de rigueur ta loi douce & bénigne ;
Il n'a jamais voulu faire un pas après toi.
Il me ſuivoit au moindre ſigne ;
Son cœur de ſon plein gré n'adhéroit qu'à ma loi ;
Je ne l'ai pas contraint,
Il pouvoit être Saint.

Tous tes riches préſens de nature & de grace,
L'ont auſſi peu touché que la gloire des Saints;
Son cœur pour toi n'étoit que glace ;

Par tout il combattoit tes amoureux deſ-
leins,
Et partout cet ingrat
Violoit ton contrat.

Aveugle par ſon choix, il fermoit la
paupière
Aux rayons les plus vifs que tu dar-
dois ſur lui ;
Il ſe guidoit par ma lumière,
Et loin de ne chercher qu'en toi ſeul ſon
appui,
Il le cherchoit en moi
Ennemi de ta loi.

Tu voulois ſon ſalut, & moi ſa ſeule
perte ;
Tu lui promettois tout, moi moins que
le rien ;
Son ame étoit toujours ouverte
A ce qui la pouvoit ſeparer du vrai bien ;
Tu lui donnois en vain,
Le ſecours de ta main.

Cent fois, cent fois le jour, tu frap-
pois à ſa porte,

Et ſon cœur endurci la refuſoit cent fois;
Bien que ta voix fut aſſez forte ;
Ce cœur prompt à mouïr n'écoutoit
point ta voix;
Et ſourd à tes accens,
N'écoutoit que ſes ſens.

A tes ſages conſeils, ſon cœur étoit
ſtupide;
Il n'avoit pour tes biens ni goût ni ſen-
timent;
Il ne vouloit avoir pour guide
Que ſon propre vouloir & ſon aveugle-
ment ;
Auſſi juſqu'au trépas,
Il a fait des faux pas.

Seigneur, après cela ſerois-tu ſon re-
fuge ?
Voudrois-tu bien laiſſer ſes crimes im-
punis ?
Tu ne le peux, ô juſte Juge,
Tu dois lui faire part de mes maux in-
finis,

Et le charger de fers,
Dans les creux des enfers.

JESUS-CHRIST.

Réponds, Pécheur, réponds au Démon qui t'accuſe ;
Et s'il t'accuſe à faux, fais voir la vérité:
Que ſi tu n'as aucune excuſe,
Comment te plaindras-tu de ma ſévérité?
Réponds ſi c'eſt à tort
Qu'il m'a fait ce rapport.

LE PECHEUR.

Il n'en dit pas aſſez ; j'en ai fait d'avantage :
Je mérite à bon droit un éternel trépas.
Je l'ai voulu pour mon partage ;
Si vous m'abandonnez, ah! je ne m'en plains pas,
Mais ſerai-je toujours
Dans l'enfer ſans ſecours ?

JESUS-CHRIST.

Tant que je ſerai Dieu, tu mourras pour revivre ;
Tant que je ſerai Dieu, tu vivras pour mourir.

N'eſpere point qu'on te délivre :
Jamais tu ne verras qu'on t'aille ſecourir.
Tant que ton Dieu ſera,
Ton malheur durera.

LE PECHEUR.

Hélas ! mon Juge, hélas ! il faut que je vous quitte
Pour ne vous revoir plus durant l'éternité.
Je m'en vais donc ; l'enfer m'invite :
Je vais unir ma mort à l'immortalité,
Je m'en vais pour jamais
Aux braſiers allumés.

JESUS-CHRIST.

Va maudit loin de moi, va brûler d'une flamme,
Qui brûle inceſſamment & ne conſume pas ;
J'ai nuit & jour preſſé ton ame ;
Et tu n'as pas daigné te rendre à mes appas :
Dis donc un prompt adieu
Pour toujours à ton Dieu,

LE PECHEUR.

Adieu donc, Rédempteur, adieu donc Vierge ſainte,
Adieu troupe des Saints, amis du Roi des Rois;
Rendez-vous tous ſourds à ma plainte;
Si je ſuis malheureux, je le ſuis par mon choix.
Hélas, quelle douleur!
J'ai cauſé mon malheur.

Pécheur qui vis encor, ne ſuis pas mes exemples;
Pécheur qui vis encor penſe à te convertir.
Mes maux affreux que tu contemples,
Et dont, avec le Ciel, tu peuxte garantir,
Sont préparés pour toi,
Si tu meurs comme moi.

LE MAUVAIS RICHE.

Sur l'air : *Jéſus plein d'amour extrême.*

VEnez ouïr avec crainte,
La complainte

D'un Richard infortuné ;
N'ayant aimé que la pompe
Qui nous trompe,
Par ſa faute il s'eſt damné.

Ecoutons parler Lazare
Qui déclare
Ses douleurs à des valets !
Gravons bien dans la mémoire,
Cette Hiſtoire,
Afin de ſouffrir en paix.

LAZARE.

Serviteur d'un riche Maître,
Fais paroître,
Quelque pitié pour ma faim ;
Et vas dire à cet avare
Que Lazare
Lui demande un peu de pain.

Les ſeules miettes qu'on roule
Et qu'on foule,
Suffiroit à mon beſoin ;
Je ne cherche pas à faire
Bonne chère ;
Le Seigneur m'en eſt témoin.

Remarquez mes meurtriſſures,
Mes bleſſures
Et ma grande pauvreté;
Il ne ſe trouve perſonne
Qui me donne
Un denier par charité.

Ayant bien vû mes miſéres,
Mes ulcères
Et mes maux très douloureux,
Allez voir ſi votre Maitre
Voudroit être
Le ſoûtien d'un malheureux.

Les Serviteurs.

Notre Maitre eſt ſi ſévère;
Si colère,
Qu'on n'oſe pas l'aborder;
Lors qu'il voit faire la quête,
Il tempête,
Et ne veut rien accorder.

Il fait un Dieu de ſon ventre;
Son vrai centre
C'eſt d'être dans le feſtin;
Son habit & ſa parure,
A toute heure,

C'eſt la pourpre & le fin lin.

Ce glouton inſatiable,
N'eſt affable
Que par fois au Cuiſinier;
Mais il eſt toujours horrible
Et terrible,
Aux pauvres pour un denier.

Nous allons pourtant lui dire
Ton martyre,
Ta faim, tes néceſſités;
Prie Dieu qu'il nous écoute,
Car ſans doute,
Nous en ſerons rebutés.

Les Serviteurs à leur Maitre.

Monſeigneur, ſouffrez de grace
Qu'on vous faſſe
Le récit d'un pauvre gueux;
Il gémit à votre rue,
Tête nue,
Accablé de maux affreux.

Ce qui ſe pert ſous la table,
Eſt capable

De le garder de perir ;
Nous vous fuplions, cher Maître,
De permettre
Que nous l'allions fecourir.

Le Mauvais Riche.

Ne parlez pas d'avantage,
Car ma rage
Commence de prendre feu ;
Que ce vilain pauvre endure,
Ou qu'il meure,
Cela n'importe fort peu.

Par trop de miſéricorde,
On accorde
De grands biens à l'indigent ;
Je ne veux pas qu'on raiſonne
Sur l'aumône,
Je ſçais uſer de l'argent.

Si ce pauvre eſt à ma porte,
Qu'on l'emporte,
Et qu'on l'en chaſſe bien loin.
Je défends, ſur toute choſe,
Qu'aucun n'oſe,
Examiner ſon beſoin.

Que ſi j'entends qu'il réſiſte,
Et perſiſte
Sans ceſſe à lamenter;
Par mes chiens faites le mordre,
C'eſt mon ordre,
S'il vient ma porte infecter.

REFLEXION.

Admirons cette merveille
Sans pareille,
Les chiens ne lui font point mal;
Au contraire ils le deſſèchent,
Ils le lèchent
Malgré ce Riche brutal.

C'eſt la ſouffrance pénible,
Mais paiſible
De Lazare dans la faim;
Et c'eſt la vie animale
Et brutale
De ce Richard inhumain.

Voyons la fin conſolante
Et brillante
De Lazare couronné;

Voyons la fin malheureuſe,
Très affreuſe,
Du mauvais Riche damné.

Le Mauvais Riche.

Abraham, je deſeſpère,
Ah! bon Père,
Allège un peu mon fardeau;
La faveur que je demande,
N'eſt pas grande,
Ce n'eſt qu'une goute d'eau.

Si je fus envers Lazare
Trop avare,
Ne le ſois pas envers moi;
Conſidère mes ſouffrances
Et mes tranſes,
Dans ce lieu rempli d'effroi.

J'enrage dans ces abimes,
Pour les crimes
Que ſans ceſſe j'ai commis;
Je maudis & Ciel & Terre;
Père & Mère,
Mes Parens & mes amis.

Je laiſſe la Mer entière :
La Rivière,
La Fontaine & le Ruiſſeau ;
Pourvû que Lazare m'aide;
Mon remède
C'eſt ſon doigt trempé dans l'eau.

Abraham.

Souviens-toi que ce Lazare,
Homme rare,
A ta porte n'avoit rien,
Lorſque tes mains inhumaines
Etoient pleines
De toute ſorte de bien.

Il eſt juſte que l'on donne
La couronne
A ce pauvre rebuté ;
Il eſt juſte que tu ſouffres,
Dans ces gouffres,
Une extrême pauvreté.

Lazare ſouffroit des peines
Et des gênes
Qu'on ne ſçauroit concevoir ;

Lors que parmi les délices
Et les vices,
Tu manquois à ton devoir.

Maintenant Dieu récompense
Sa souffrance,
Et tout ce qu'il eut d'amer ;
Tandis qu'un feu de bitume
Te consume
Sans jamais te consumer.

L'abime qui te sépare
Du Lazare,
L'empêche d'aller vers toi ;
C'est vainement que tu cries,
Que tu pries ;
Ne t'adresse plus à moi.

Le Richard.

Fais au moins dire à mes frères
Les misères
Et les maux de ces bas lieux.
Je crains beaucoup leur venuë,
Et leur vuë
Fais qu'ils aillent droit aux Cieux.

Abraham.

Tes cinq frères ont Moyſe,
C'eſt ſottiſe
Des les aller avertir ;
Ils ont auſſi les Prophètes,
Grands Trompettes,
S'ils veulent ſe convertir,

Le Richard.

Je ne crois pas qu'ils s'y rendent,
Ni prétendent
De quitter leurs vains tréſors :
Pour toucher leur ame dure
Sur l'uſure,
Il leur faut quelqu'un des morts.

Abraham.

S'ils ne foulent leurs piſtoles,
Aux paroles
De ces grands hommes de bien :
Encor qu'un mort reſſuſcite,
Sa viſite
Ne leur ſervira de rien.

Le Richard.

Mais enfin cette torture
Que j'endure,

Ne doit-elle point finir ?
Pour quel temps, par ce ſupplice,
La Juſtice
Prétend-elle me punir ?

Abraham.

Tu n'as point quitté l'envie
Dans la vie,
De ta noire iniquité :
Il faut donc que tu ſubiſſes
Ces ſupplices,
Pour toute une éternité.

REFLEXION.

Qui que tu ſois qui m'écoutes,
Prens les routes
Qui conduiſent à bon port ;
Ce glouton vient de t'apprendre
Qu'il faut rendre
Un grand compte après la mort.

Fuis de ce Richard le vice
D'avarice,
Donne aux Pauvres largement ;
Fuis les excès de la bouche,
Et ne touche
A tes mets que ſobrement.

Fais grand cas de tes miſères
Salutaires,
Ainſi que Lazare a fait ;
Et ſupporte avec conſtance
Ta ſouffrance,
Si tu veux être parfait.

DE L'ENFANT PRODIGUE.

Sur l'air : *Un jour le Berger Tircis, &c.*

LE PRODIGUE DEBAUCHÉ.

JE ſuis enfin réſolu
D'être en mes mœurs abſolu ;
Donnez-moi vîte, mon Père,
Ce qui revient à ma part ;
Vous aurez mon autre frère,
Conſentez à mon départ.

LE PERE.

Pourquoi veux-tu, mon Enfant,
Faire ce que Dieu défend ?
Veux-tu déſoler mon ame,
Nos parens et nos Amis ?
Je ſerois digne de blâme,
Si je te l'avois permis.

LE PRODIGUE.

Je veux, en dépit de tous,
M'éloigner d'auprès de vous ;
En vain vous faites la guerre
A ma propre volonté ;
Je ne crains ni Ciel ni terre ;
Je veux vivre en liberté.

LE PERE.

Mais ; hélas ! quelle raison
Te fait quitter la maison ?
Ne te fuis-je pas bon Père ?
De quoi te plains-tu de moi ?
Et qu'eſt-ce que je puis faire,
Que je ne faſſe pour toi ?

LE PRODIGUE.

Vous me traitez en barbet,
Et je veux vivre en cadet ;
Vous condamnez à toute heure,
Le moindre déréglement ;
Je vais changer de demeure,
Sans retarder un moment.

LE PERE.

Adieu donc, cœur obſtiné ;
Adieu pauvre infortuné,
Ton égarement me tue :
J'en ſuis accablé d'ennuis ;

Je vois ton ame perdue,
Et ne ſçais plus où j'en ſuis.

LE PRODIGUE.

Venez à moi, libertins ;
Prenez part à mes feſtins,
Venez à moi, chers lubriques,
Conſumons nos courts momens
Dans des infâmes pratiques
Des plus noirs débordemens.

Penſons à boire, à manger
Dans ce pays étranger ;
Je n'ai plus de peur d'un Père
Qui me ſuive pas à pas ;
Songeons à nous ſatisfaire
Dans l'ordure & les ebats.

Contentons tous nos déſirs,
En nageant dans nos plaiſirs ;
Et vivons de cette ſorte
Tant que l'argent durera ;
Nous irons de porte en porte
Sitôt qu'il nous manquera.

REFLEXION.

Pecheur, remarque en ce lieu

Le tort que tu fais à Dieu :
Tu t'enfuis de sa présence,
Afin de boire à longs traits
Le venin de ton offense,
En dépit de ses attraits.

Sa clémence, jour et nuit,
Te recherche et te poursuit !
Son cœur ne veut pas ta perte,
C'est toi-même qui la veux ;
Car sa grace t'est offerte,
Mais tu dédaignes ses vœux.

Tu crois ton Juge bien loin,
Et tu l'as pour ton témoin ;
Sa Justice met en nombre
Toutes tes méchancetés ;
Malgré la nuit la plus sombre,
Il voit tes impuretés.

Le Prodigue pénitent.

O le triste changement,
Après un train si charmant !
Je ne vois plus à ma suite
Ceux qui me faisoient la cour ;
Tout le monde a pris la fuite ;
Pas un n'use de retour.

Je me trouve ſans appui,
Dans la honte et dans l'ennui ;
Ma conduite toute impure
M'a mis au rang des pourceaux.
Il eſt juſte que j'endure
Autour de ces animaux.

Je rougis de mes forfaits
Et des crimes que j'ai faits :
Je fonds en pleurs, je ſoupire,
Je ſens de cuiſans remords ;
Je ſouffre un cruel martyre
De cœur, d'eſprit et de corps.

Je meurs même ici de faim,
Faute d'un morceau de pain ;
Tandis que chez mon bon Père
Où jamais rien ne défaut,
Le plus chetif mercenaire
En a plus qu'il ne lui faut.

Je voudrois bien me nourrir
Des fruits qu'on laiſſe pourrir ;
Je voudrois bien ſous ce chêne,

Les écorces des pourceaux ;
Mais j'ai merité la peine
Qu'aturent les bons morceaux.

Je veux pourtant me lever
Pour penser à me sauver ;
Il est tems que je detourne
Mon cœur de l'iniquité :
Et qu'enfin je m'en retourne
Vers celui que j'ai quitté.

REFLEXION.

Voici, Pécheur, les effets
De tes horribles forfaits ;
Tu n'as plus rien dans le monde ;
Le péché t'a tout ôté,
Et ton ame n'est féconde
Qu'en misère & pauvreté.

T'étant séparé de Dieu,
Sa grace t'a dit adieu :
Toutes tes œuvres sont mortes ;
Le Démon te tient aux fers :
Tu n'es qu'à deux doigts des portes
De la prison des Enfers.

Lève-toi donc promptement ;

Penſe à vivre ſaintement.
Retourne au Père Céleſte
Qui t'attend à bras ouverts ;
Sors de ton état funeſte,
Et fuis les hommes pervers.

Le Prodigue de retour chez ſon Père.

Voici, cher Père, à genoux
Un fils indigne de vous.
Si vous daignez me permettre
D'entrer dans votre Palais,
Ce me ſera trop que d'être
Comme l'un de vos valets.

J'ai péché contre les Cieux ;
Je n'oſe y lever les yeux.
J'ai péché contre vous-même ;
Je crains de vous regarder.
Ma douleur en eſt extrême ;
Je ſuis prêt à m'amander.

Je me ſoûmets de bon cœur
A votre juſte rigueur ;
Je ne veux plus vous déplaire ;
Oubliez ce que je fis :
Vous êtes encor le Père,

De ce miſérable fils.

Le Père.

Cher enfant, embraſſe-moi ;
Je brûle d'amour pour toi.
Mes entrailles ſont émuës,
Et de joye et de pitié ;
Par ton retour tu remuës
Tout ce que j'ai d'amitié.

Laquais, cherchez des ſouliers,
Et les mettez à ſes pieds ;
Prenez à ma Garderobe
Une bague pour ſon doigt
Avec ſa premiere robe,
Puis qu'il revient comme il doit.

Qu'on prépare le veau gras ;
J'ai mon fils entre mes bras.
Il avoit perdu la vie,
Mais il eſt reſſuſcité.
Chers amis, je vous convie
A cette ſolemnité.

REFLEXION.

C'eſt ainſi que le Seigneur
Reçoit le pauvre pécheur ;
Il l'embraſſe, il le conſole,

Il l'aime plus que jamais,
Et d'une ſimple parole
Il remplit tous ſes ſouhaits,

Fais donc, pécheur, par amour
Vers Dieu ce parfait retour ;
Tu recouvreras la grace
Et les dons du Saint Eſprit ;
L'ennemi rendra la place
De ton cœur à Jéſus-Chriſt.

Tes mérites ſuſpendus,
Te ſeront ſondain rendus.
Ta paix en ſera parfaite ;
La terre t'en bénira ;
Tout le Ciel en fera fête
Et l'Enfer en rougira.

DE LA TIEDEUR SPIRITUELLE.

Sur le même air.

CHrétien lâche, que fais-tu,
Au chemin de la vertu ?
Dieu te fait beaucoup de grace,

Il te preſſe à tout moment :
Mais ton cœur qui n'eſt que glace,
Vit toûjours plus lâchement.

Hélas ! homme malheureux ;
Que ton ſort eſt dangéreux !
Tu ris de ta maladie,
Sans penſer à t'en guérir ;
Et ſi Dieu n'y remédie,
Elle te fera mourir.

C'eſt un Prophète qui dit
Que le tiede ſoit maudit :
Et que Dieu une vengeance,
De ce trop ingrat Chretien ;
Punissant la négligence
Qu'il montre à faire le bien.

Jeſus dit que les premiers
Seront un jour les derniers ;
Les pecheurs les plus coupables,
Pleurent leurs crimes paſſés,
Quand les tiedes deteſtables
Deviennent enfin glacés.

Je vois un Pharisien,

Qui semble être homme de bien ;
Mais par la fausse justice,
Sa prière est faite en vain,
Lors que Dieu se rend propice
A celle du Publicain.

Tu veux et tu ne veux pas
Pour ton ame faire un pas ;
Tu te crois dans l'abondance
De toute sorte de bien ;
Mais la dernière sentence,
Fera voir que tu n'as rien.

Tu crains l'infidelité,
Sans craindre la lâcheté.
Dieu souffre un homme infidèle
Plus patiemment que toi ;
Tu lui deviens plus rebelle,
Quand tu négliges ta foi.

Il commence à te vomir,
Et tu n'en veux pas frémir ;
Tu serois plus supportable
Dans un etat de froideur,
Que dans l'etat déplorable
Où t'a reduit la tiedeur.

Tu fais tort à ta vertu
D'avoir ſi mal combattu ;
Tu ne voudrois pas commettre
Les plus horribles forfaits,
Mais tu ne crains pas fort d'être
Du rang des plus imparfaits.

Pour la moindre adverſité,
Tu perds la tranquillité ;
L'ombre ſeule de l'orage
T'afflige et t'abat beaucoup ;
Ton cœur manque de courage
Avant de ſentir le coup.

Sitôt qu'on te choque un peu,
Tu t'aigris et tu prends feu ;
Tu te rends inſociable ;
Chacun entend ta clameur.
Pour t'avoir doux et traitable,
Il faut ſuivre ton humeur

La porte du Paradis
Suffit à ce que tu dis ;
Tu ne déſires pas d'être
Des Saints les plus relevés ;
Crains qu'à force de décroitre

Tu ne ſois des reprouvés.

Reviens à toi, négligent,
Sois fidèle et diligent ;
C'eſt retourner en arrière
Que de ne point avancer ;
Reprens ta ferveur première,
Et pourſuis ſans te laſſer,

Pluſieurs ſe ſont abuſés
En vivant les bras croiſés.
Le Ciel eſt une Couronne,
Il faut ſuer pour l'avoir,
Si tu veux qu'on te la donne,
Penſe à remplir ton devoir.

Sers le Dieu de Majeſté
Sans dégoût, ſans lâcheté.
Demandes-lui que ſa grace
Vienne aider ton foible effort,
Et que ſon ſein efficace
Dure en toi juſqu'à la mort.

DU PECHE' VENIEL.

Sur le même air.

TOI qui crois que ſans dangers
On fait des pechés légers,
Pèſe bien les maux qu'ils cauſent
Pour ne les pas croire tels ;
Ces petits maux te diſpoſent
A tomber dans les mortels.

Un ſeul péché véniel
Ferme la porte du Ciel ;
Il faut que le Purgatoire,
Serve de clef pour ouvrir,
Avant d'entrer dans la gloire,
Que de peines à ſouffrir.

Par le plus léger péché,
Tu reſtes toûjours taché,
Il débilite tes forces ;
Il ralentit ta ferveur ;
Et par ſes fines amorces,
Il fait trébucher ton cœur.

C'est des plus petits defauts
Qu'on voit naître les grands maux,

Recourons à l'Ecriture,
Et nous y verrons d'abord
Qu'une légère bleſſure
A la fin cauſe la mort.

Eve écoute le ſerpent,
Qui ſur l'arbre ſe ſuſpend,
Elle regarde la pomme,
Elle oſe y porter ſa main,
Puis elle fait mourir l'homme,
Et par lui le genre humain.

Caïn ſe rend criminel,
En tuant ſon frere Abel;
Il ne lui ravit la vie,
Que pour avoir negligé
Les premiers traits de l'envie,
Dont ſon cœur étoit rongé.

David paſſe d'un coup d'œil,
Aux crimes qui ſont ſon deuil ;
Judas ce malheureux traître,
Pour trop déſirer d'avoir,
Vend ſon adorable Maitre,
Et ſe pend par deſeſpoir.

Pierre l'oſe renier,
Sortant de communier ;
Il tombe dans le blaſphême,
Ne s'étant point diverti
De l'eſtime de ſoi-même,
Lors qu'il en fut averti.

Ces exemples te font voir
L'horreur qu'il faut en avoir ;
Plus une ame devient Sainte
Par l'amour envers Jeſus ;
Plus doit-elle avoir de crainte,
Des péchés les plus menus.

Dès quelle ne les craint pas,
Elle fait mille faux pas :
Sa vie eſt un grand deſordre ;
Elle recule en effet.
Car l'ennemi trouve à mordre,
Preſqu'en tout ce qu'elle fait.

Tu fais cent petits efforts
Pour le moindre mal du corps ;
Et quand ton ame eſt bleſſée,
Même en danger de mourir,
Tu rejettes la penſée,

De ce qui peut la guérir.

Tu la tiens moins nettement
Que ton chetif vêtement ;
Pour peu qu'un habit ſoit ſale,
Il te devient odieux :
Ton ame eſt pleine de gale,
Et paroit belle à tes yeux.

Chaſſe, pour plaire au Très-haut,
L'ombre même du défaut :
Et quand par pure foibleſſe
Tu tombes légèrement ;
Chaſſe le trop de triſteſſe,
Le trouble & l'abbattement.

Va faire un humble retour,
Vers Jeſus avec amour ;
Prends ſon nom pour antidote,
Et ſois bien conſidéré
De ne faire aucuue faute
De propos délibéré.

Pour te bien-tôt affranchir
De ce qui te fait gauchir,
Voi de près la ſepulture,

Garde en tout quelque milieu ;
Tiens ton cœur dans la droiture
Et ton œil tourné vers Dieu.

Mais ton œil à beau veiller
Ta main à beau travailler ;
Si Dieu, le meilleur des Pères
Ne vient vîte à ton secours,
Tu traîneras tes miseres,
Jusqu'à la fin de tes jours.

PARAPHRASE DU SIMBOLE DES APOTRES.

Sur l'air; *Depuis le tems qu'en secret je vous aime, &c.*

SAINT PIERRE.

Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, Créateur du Ciel & de la Terre.

JE crois en Dieu dont le sein nous enserre,
Le Créateur, le Père Tout Puissant,
Qui d'un seul mot fit le Ciel et la Terre,

Et qui leur donne un ordre raviſſant:
J'adore en lui l'innaſcibilité,
Je rends hommage à ſa Paternité :
Tout mon cœur aime,
Ce Roi ſuprême,
En révérant ſa haute Majeſtê.

SAINT ANDRE'.

Et en J. C. ſon Fils unique Notre Seigneur.

Je crois encore en J. C. mon Maitre;
Egal en tout à ſon père Eternel,
Dieu comme lui, l'Image de ſon Etre,
Son Fils unique et conſubſtantiel :
Son beau miroir, ſon Verbe, ſa ſplendeur
Dont tous les Saints adorent la grandeur ;
Je veux ſans ceſſe,
Que l'on connoiſſe,
Qu'il eſt par tout mon ſouverain Seigneur.

S. JACQUES LE MAJEUR.

Qui a été conçu du Saint Eſprit, eſt né de la Vierge Marie.

Ce même Fils toujours au ſein du Père,

Ayant été conçû de l'Eſprit Saint,
Au ſein très-pur de la Vierge ſa Mère,
Naquit pour nous, l'amour l'ayant contraint ;
Tenant là-haut d'un Dieu Trin le milieu ;
Il ſe fit voir ſur la terre Homme-Dieu;
Il faut renaitre,
Et tâcher d'être,
D'eſprit au Ciel, de Corps en ce bas lieu.

SAINT JEAN.

Qui a ſouffert ſous Ponce-Pilate, a été crucifié, mort et enſeveli.

Il meurt en Croix d'une mort très-cruelle ;
(Ponce Pilate en prononce l'Arrêt)
Pour nous tirer de la mort éternelle,
Et ſatisfaire à l'éternel décret :
Après qu'on l'eut deſcendu du Poteau,
Son ſacré Corps fut mis dans le tombeau ;
Mourons aux crimes ;
Soyons Victimes,
Morts et vivans aux pieds de cet Agneau.

SAINT PHILIPPE.

Il eſt deſcendu aux Enfers, le troiſiéme jour il eſt reſſuſcité des morts.

Le Verbe uni parfaitement à l'ame,
Etant au corps uni parfaitement,
Tout embraſé d'une ardoureuſe flamme,
Va voir les ſiens aux limbes promptement :
Après trois jours il ſort victorieux
Du monument, malgré ſes envieux ;
Il reſſuſcite,
Et nous invite
A nous tirer des actes vicieux.

SAINT BARTHELEMY.

Il eſt monté aux Cieux, il eſt aſſis à la dreſe de Dieu ſon Père Tout-Puiſſant.

Il monte aux Cieux, tout brillant de ſa gloire ;
Son ſeul pouvoir l'élève au plus haut lieu.
Il y fait voir ſa ſanglante victoire,
Et prend ſon trône à la droite de Dieu :
Ceux qui vivoient dans la captivité
Recouvrent lors leur pleine liberté.

Chrétien eſpère
Qu'un jour ton Père,
T'introduira dans la ſainte Cité.

SAINT THOMAS.

De là viendra juger les vivans et les morts.

Au jour dernier, à ce jour lamentable,
Qui rejoindra nos ames & nos corps,
Ce juge Saint, benin et redoutable
Viendra juger les Vivans et les morts :
Il donnera les biens du Ciel au bon,
Au reprouvé les tourmens du Démon :
Que ces délices,
Et ces ſupplices
Soient de nos cœurs le Nord et le Timon.

SAINT MATHIEU.

Je crois au Saint-Eſprit.

Je crois de plus à l'Eſprit adorable,
Lien du Fils et du Père Eternel,
Source d'amour et l'amour ineffable ;
Source de dons et le don perſonel :
Qui procédant, et du Père et du Fils,
Veut animer nos cœurs et nos eſprits;
Eſprit des flammes,

Brûlez nos ames,
Eſprit d'amour rendez-nous bien contrits.

S. JACQUES LE MINEUR.

La Sainte Egliſe Catholique, la Communion des Saints.

Je crois auſſi l'Egliſe Catholique,
Maiſon de Dieu, le bercail de la Foi,
Vraie en tout point, Unique, Apoſtolique,
Ferme Colomne et Flambeau de la Loi;
Troupes des Saints, dont les cœurs et les biens
Sont en commun par des ſacrés liens.
Aimons l'Egliſe.
Qui la diviſe,
Renonce au Pape et ſuit les faux Chrétiens.

S. JUDE OU THADE'E.

La rémiſſion des péchés.

Je ſuis certain que cette Egliſe ſainte,
A du Sauveur reçu l'autorité
De pardonner à qui le veut ſans feinte,

Cent et cent fois ſa noire iniquité.
Quelques pechés que nous ayons commis,
Par ce pouvoir ils nous ſont tous remis.
O quelle grace!
Un Dieu m'embraſſe,
Dès le moment que pour lui je gémis.

SAINT SIMON.

La réſurrection de la chair.

Je crois encor que nos corps en pouſſière
Au dernier jour reſſuſciteront tous,
Pour recevoir la Sentence dernière,
Aux pieds d'un Juge allumé de courroux,
Les uns ſeront agiles et luiſans;
Les autres noirs, horribles et peſans.
Jamais merveille
Ne fut pareille;
Nous ſerons tous en la fleur de nos ans.

SAINT MATHIAS.

La vie éternelle.

Je crois enfin une vie éternelle,
Dont le bonheur n'eſt qu'au Ciel bien

compris.
Là notre corps et notre ame immortelle
Auront Dieu même et pour gloire et pour prix.
Là tous les Saints, pendant l'éternité;
Contempleront l'auguſte Trinité.
O belle gloire!
Que ta mémoire,
M'applique tout à la Divinité.

Voilà les points que j'apprens des Apôtres.
Je les crois tous d'une conſtante foi.
Mais je me perds comme cent et cent autres
Si je ne vis ſelon ce que je crois.
Dieu veut mon cœur, mon eſprit, & mes mains:
Tous mes déſirs ſans les œuvres ſont vains:
Car la foi morte
Ferme la porte
Du beau Palais où regneront les Saints.

LE DESERT DE LA FOI,

Sur l'air ; *Je ſuis un Prince bienheureux, &c. ou d'Holopherne.*

MOndain qui veux voir & ſentir,
Ame en raiſon toujours feconde,
Qui ne veux point t'anéantir,
Et qui te plais à l'air du monde,
Sache que ce n'eſt pas à toi
D'entrer au déſert de la Foi.

Mais vous Amans d'un Dieu de paix,
Vous qui des Saints ſuivez la trace,
Ne craignez point d'être trompés,
Quand vous ne ſentez plus la grace;
Entrez ſans trouble & ſans effroi,
Dans l'obſcur deſert de la Foi.

Tâchez de ne tenir à rien
Dans votre aimable ſolitude;
Que Dieu ſoit tout votre ſoutien
En l'Oraiſon de quiétude;
Il ne faut ni *mais* ni *pourquoi*
Dans l'humble Ecole de la Foi.

Dieu Maitre abſolu de ſes dons

Quand il trouve bon les retire,
Et par des soudains abandons
Il cause à l'ame un doux martyre ;
Lorsqu'il veut qu'elle meure à soi,
Pour vivre à lui seul par la Foi,

Il met dans la tranquillité
Chaque sens & chaque puissance ;
Et l'ame en la simple unité
Se perd dans ta divine essence ;
Elle ne sent plus rien en soi
Que le pur amour de la foi.

Ah ! je ne dis pas assez bien,
Disant qu'elle sent quelque chose ;
L'ame ne voit & ne sent rien,
Elle jouit, elle repose ;
Elle est tellement morte à soi,
Qu'elle ne vit que de la foi.

Dieu ferme dedans & dehors
Jusques aux moindres avenues ;
Il ne laisse, au lieu des transports,
Que d'humbles & des simples vues ;
Et l'ame dit alors en soi,
Le Juste ne vit que de Foi.

Elle se trouve sans milieu,
Sans grace sensible & sans forme ;
Elle est toute absorbée en Dieu
Qui la dépouille & la transforme
Et qui la fait mourir en soi
Par le doux glaive de la Foi.

Dans cette obscure & claire nuit,
L'ame aime Dieu sans le connoître ;
Elle s'avance à petit bruit
Obéissant à son doux Maître,
Qui lui dit : sois calme, tais-toi,
Et contemple-moi par la Foi.

Dieu fait son œuvre sans éclat,
Lors que l'ame contemplative
Qui ne voit rien dans son état,
De tems en tems craint d'être oisive ;
Mais dans la suite en chaque emploi,
Elle voit les fruits de la Foi.

L'entendement, la volonté,
La phantaisie et la mémoire,
Supportent une pauvreté
Plus grande qu'on ne sçauroit croire ;
Mais l'ame trouve assez de dequoi,

Au riche tréſor de la Foi.

Le grand tout de ſon Créateur,
Et le pur rien des créatures,
Diſent beaucoup plus à ſon cœur,
Que les diſcours et les lectures ;
Ce tout et ce rien ont en ſoi
Les vaſtes objets de la Foi.

Voir ce pur rien en ce grand tout,
Ne voir rien autre choſe au monde,
C'eſt du Paradis l'avant goût,
C'eſt-là l'état où tout abonde :
C'eſt-là ce déſert de la Foi,
Où l'ame ne vit plus à ſoi,

Dans ce dépouillement parfait,
L'ame eſt en paix ſans ſe diſtraire,
Et ſans gâter ce que Dieu fait,
Elle adnère à Dieu ſans rien faire,
Si ce n'eſt de mourir en ſoi
Dans les ténèbres de la Foi.

Tout lui devient indifférent,
Le Ciel, l'Enfer, la Terre et l'Onde,
Plaiſir, honneur, ami, parent,

Et tout ce qu'on voit en ce monde ;
Elle ne tient pas même à ſoi,
Par le ſenſible de la Foi.

Sans jamais perdre ſon repos,
Dans quelque état que Dieu la mette,
Elle ne dit plus que ces mots,
La volonté de Dieu ſoit faite :
Il faut qu'au déſert de la Foi
Je meure, et que Dieu vive en moi.

C'eſt ici que le pur amour
Par ſa ſecrète et douce flamme,
Fait ſon ouvrage nuit et jour,
En dépouillant l'ame de l'ame ;
C'eſt ici que la pure Foi,
Fait vivre l'ame morte à ſoi.

L'ame pour ne penſer qu'à Dieu,
Met en oubli tout autre affaire,
Et Dieu prend ſoin, en tems et lieu,
De lui marquer ce qu'il faut faire ;
Il lui dit en eſprit de Foi :
Voici ce que je veux de toi,

De quelques facheux accidens

Que cette ame ſoit accueillie,
Elle ſe tient ferme au dedans,
Humble, paiſible et recueillie,
Et toûjours uniforme à ſoi,
Elle adore Dieu par la foi.

Ayant commis quelque défaut,
Elle s'abaiſſe et ſe relève,
Diſant d'une œillade au Très-Haut,
Seigneur, je ſuis la fille d'Eve,
Mais j'ai cette conſtante Foi,
Que vous aurez pitié de moi.

Quand parmi les traces du jour
Cette ame ſe trouve diſtraite,
Elle fait un petit retour,
Son cœur lui ſervant de retraite ;
Et par un ſimple acte de Foi,
Soudain Dieu la concentre en ſoi.

Elle s'écrie au fonds du cœur,
Voyant le ſoin que Dieu prend d'elle :
Je ne veux que mon Créateur ;
Je lui ſerai toûjours fidelle ;
Moi ſeule à Dieu, Dieu ſeul à moi,
Voilà le tréſor de ma Foi.

Chère ame vous avez raiſon,
Ne reveillez plus le ſenſible ;
Tenez vous vuide en l'Oraiſon
Autant qu'il vous ſera poſſible ;
Rendez-vous pauvre par la Foi,
Et Dieu vous rendra riche en ſoi.

C'eſt en eſprit, en vérité
Que Dieu deſire qu'on l'adore ;
Reduiſez-vous à l'unité ;
Soyez ſimple et plus ſimple encore ;
Adorez par tout ce grand Roi
Dans l'obſcurité de la Foi.

C'eſt ainſi que dès le reveil
Dieu fixe l'ame en la préſence ;
C'eſt ainſi que par le ſommeil
Il l'aſſoupit dans ſon Eſſence ;
C'eſt ainſi qu'il l'unit à ſoi
Et par l'amour et par la Foi.

Mon adorable Jéſus Chriſt !
Immolé dans l'Euchariſtie,
Immolez moi par votre Eſprit,
Pour n'etre avec vous qu'une Hoſtie,
Et pour ne vivre plus à moi

Dans l'heureux défert de la Foi.

DU BON EMPLOI DU TEMS.

Sur l'air ; *Vous laiſſez murmurer cette claire fontaine, &c.* ou *Arbitre des humains, &c.*

PEcheur qui perds le tems & qui le perds ſans ceſſe,
As-tu jamais penſé quelle en eſt la valeur ?
As-tu penſé que ſa viteſſe
Te va précipiter dans l'éternel malheur?
De grace penſes-y,
Et fais en ton ſouci.

Que ſçaurois-tu trouver ſur la terre ou ſur l'onde,
Qui pût aller de pair avec le prix du tems ?
Son prix vaut mieux que tout un monde ;
Tu peux par ſon emploi rendre tes vœux contens ;
Son prix te vaut les Cieux ;

Quoi de plus précieux.

Le tems paſſé n'eſt plus ; l'avenir eſt
en doute ;
Tu n'as que le préſent qui conſiſte en
un point.
Ce court inſtant pourſuit ſa route,
Tandis que tu t'endors, il ne s'arrête
point,
Il vole ſans arrêt,
Il n'eſt plus lors qu'il eſt.

Tantôt tu ne fais rien par ta pure pa-
reſſe,
Tantôt tes actions ſont un tas de for-
faits ;
Tantôt enfin quand Dieu te preſſe,
Tu ne fais qu'à demi tout le bien que
tu fais ;
C'eſt ainſi que tu perds
Tes momens les plus chers.

Les plus beaux de tes jours ſont pour
la compagnie :
Tu crois que tes amis te garderont leur
foi ;

Et moi je crois qu'à l'agonie,
Pas un de tes amis n'aura soucí de toi.
Délaisse promptement
Ces amis d'un moment.

N'abuse pas du tems de la miséricorde;
Ne le consume plus après la vanité.
Tous les instans que Dieu t'accorde,
Ne sont que pour gagner l'heureuse Eternité :
Ne les employe pas
A chercher tes ébats.

Tous les momens perdus sont perdus sans ressource ;
Pas un de ces momens ne sçauroit revenir :
Penses y bien durant ta course ;
Prevois devant Dieu seul l'éternel avenir
Et sois bon ménager,
Du moment passager.

Demain, demain, dis-tu, je ferai pénitence ;

J'emploirai mieux le tems que le Ciel
me départ.
Et cependant la mort s'avance,
Tandi que ce demain ne vient point, ou
vient tard.
Pécheur, penſe à ton ſort,
Qui dépend de ta mort.

Pour le moindre intérêt tu combats
ta pareſſe ;
Tu veilles nuit et jour pour amaſſer de
l'or;
Et tu remets à la vieilleſſe
Le ſoin de rechercher le céleſte tréſor.
Tu cours après le rien,
Et tu fuis le vrai bien.

Tu te promets du tems pour la fin de
ta vie,
Comme ſi tu tenois l'avenir dans ta
main :
Bien qu'aujourd'hui Dieu te convie,
Il ne te promet pas que tu vivras de-
main.
Pourquoi différes tu
D'embraſſer la vertu ?

Si les Démons avoient tes momens en
partage,
Ils ne les perdroient pas ainſi que tu les
perds ;
Ils en feroient ſi bon uſage,
Qu'ils ſe verroient bientot affranchis des
Enfers ;
Mais ces momens heureux,
Sont pour toi, non pour eux.

Hélas ! que devant Dieu tu dois être
coupable
D'avoir ſi mal uſé du tems que tu re-
çois !
Ne te rends pas plus miſérable,
Fais en pour l'avenir l'uſage que tu dois.
Ne le prodigue plus,
En diſcours ſuperflus.

Voici ce qu'à jamais un damné pour-
ra dire :
Le tems que j'ai perdu m'a perdu pour
toujours.
Ce ſouvenir fait mon Martyre,
Mais, las ! je plains trop tard la perte de
mes jours.

Toute l'éternité,
J'en ferai tourmenté.

Pécheur, de chaque inſtant de ta mourante vie
Dépend ou le bonheur ou le malheur ſans fin.
A ce danger, conçois l'envie
De bien remplir tes jours malgré l'eſprit malin ;
Et fais qu'après le tems,
Tous tes vœux ſoient contens,

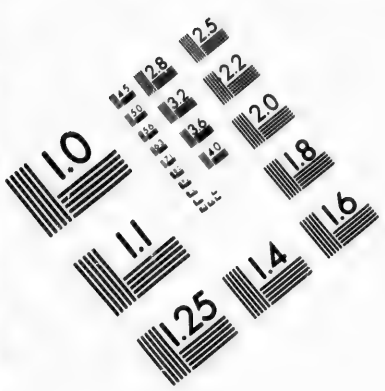
Ton plus cuiſant regret, en quittant cette vie,
Sera d'avoir trahi le bon emploi du tems ;
Tu concevras alors l'envie,
De mieux faire valoir ces précieux inſtans.
Mais Dieu pour ſe venger,
Te fera déloger.

A ce moment dernier, à ce moment terrible,
Dieu t'otera le tems ; tu n'en jouiras

plus.
Fais tout le bien qu'il t'eſt poſſible,
Mais fais le promptement, pour n'être alors confus.
Agis ſans differer :
C'eſt le tems d'opérer.

Anime ton travail par l'intention pure ;
Profite bien des jours ; travaille à ton ſalut.
Prens garde au cœur, veille à toute heure,
Et vois de tems en tems ſi Dieu ſeul eſt ton but :
C'eſt par-là que les Saints
Achèvent leurs deſſeins.

Fais, fais encore un coup ce que tu voudrois faire,
Quand les jours du ſalut voudront te dire adieu.
Tu n'as ici que cette affaire,
De bien règler ton temps pour t'acquérir un Dieu,



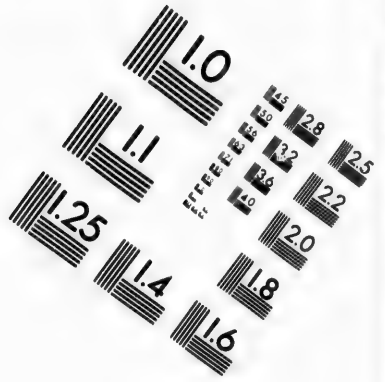
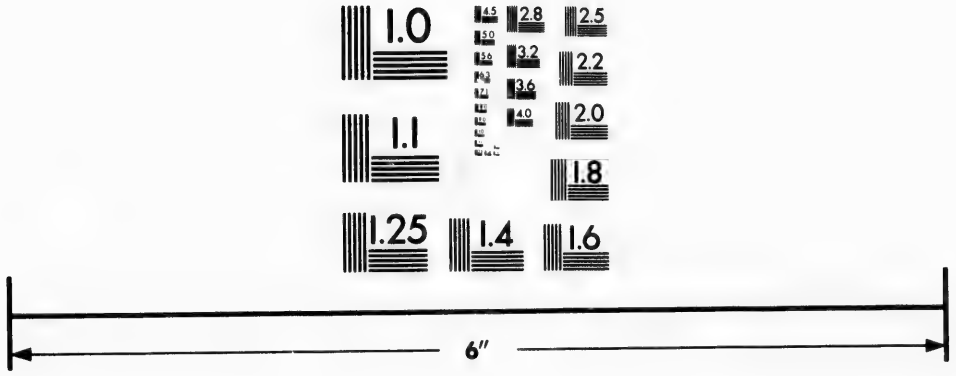
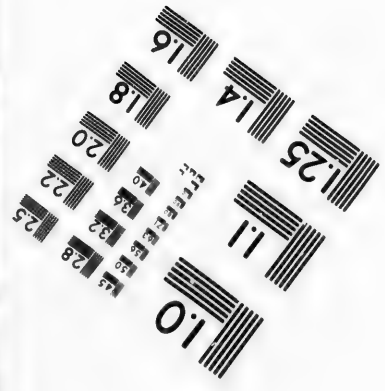
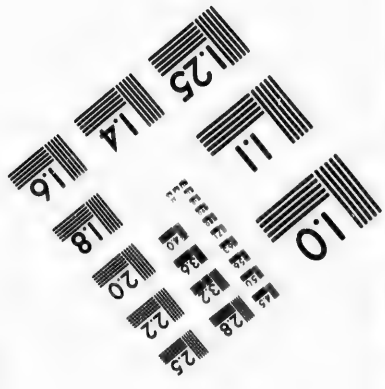


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Et pour règner un jour
Avec lui dans la Cour.

Pour le Saint Tems du Carême.

Sur l'air: *Depuis le tems qu'en ſecret je vous aime, &c.*

VOici le tems de faire pénitence,
Penſe, pecheur, penſe à te convertir;
Ne laſſe plus de Dieu la patience,
Fuis les mondains qui vont le divertir,
Et n'attends pas juſqu'aux derniers abois
De t'affliger & de charger ta croix;
Peut-être même
Qu'en ce Carême
Tu vas jeuner pour la derniere fois.

En ce ſaint tems l'Egliſe eſt une école
Où Jeſus parle à qui veut l'écouter:
Va t'y nourrir de ſa ſainte Parole,
Ouvre ton cœur ſi tu la veux gouter;
Et ſouviens-toi qu'il n'eſt point de ſermon,

Qui n'ait pour but quelque choſe de bon,
Pourvû que l'ame,
Quand Dieu l'enflamme,
Cède à la grace en dépit du démon.

Ne cherche plus ta joye en tes ſupplices,
Ne trouve plus ta vie en ton trépas;
Cherche en Dieu ſeul tes plus cheres délices,
Ton vrai bonheur & tes plus doux appas;
Et le priant qu'il te faſſe tout ſien,
Trouve en lui ſeul ton guide & ton ſoutien.
Ton allégreſſe,
Et ta richeſſe,
Ta paix, ta vie & ton ſouverain bien.

Pauvre aveuglé, que peut t'offrir la terre?
Que promet-elle à tes attachemens?
Un faux bonheur plus fragile que verre,
Et qui perit après quelques momens:

Eleve-toi vers la sainte Cité,
Heureux séjour de la félicité,
Dont la durée,
Est assurée,
Non pour un tems, mais pour l'éternité.

Si tu veux vivre en homme raisonnable,
Sois résolu de te mortifier;
Si tu veux vivre en Chrétien véritable
Donne tes soins à te crucifier;
Et si tu crois que tu n'es qu'un pécheur,
Dompte ton corps, ton esprit & ton cœur;
Si tu veux être,
Tout à ton Maître,
Et t'affranchir de l'éternel malheur.

Tu dois pour Dieu quitter les assemblées,
Le jeu, la danse & les vains passe-tems,
En t'éloignant des ames aveuglées
Qui n'ont à cœur que les plaisirs des sens,

Tu dois ſur-tout moins boire & moins manger
Pour de tes maux contre toi te venger,
Tu dois te taire,
Et ne te plaire
Qu'à prier Dieu qu'il daigne te changer.

Puis que le Ciel ſe prend par violence,
Et que les Saints l'ont par là mérité ;
Ne ſois pas prompt à demander diſpenſe,
Dès que tu ſens la moindre infirmité :
Tu ſçais fort bien que l'amour propre eſt fin
Et qu'il s'accorde avec l'eſprit malin ;
Crains leur amorce,
Et te fais force,
Pour parvenir à ton heureuſe fin.

Que tu ſois vieux, homme fait ou fort jeune,
Du tiers état, pauvre ou de qualité,
Si tu ne peux garder la loi du jeûne,
Sers le Seigneur avec fidélité :
Combats le vice en tout tems, en tout lieu,

Et te changeant ſans garder le milieu,
Fais qu'à toute heure
Ton ame meure
Aux vains objets qui t'éloignent de Dieu.

Prépare-toi dans cette quarantaine
A recevoir comme il faut le Sauveur,
Brûle du feu dont brûloit Magdelaine,
En te livrant comme elle à la douleur;
Mais prends-bien garde après le tems Paſcal
De ne plus faire un autre Carnaval;
Ta pénitence
Sans la conſtance,
Te confondroit au Jugement final.

Jeûne ſacré de quarante journées,
Tu mets à bas nos vices odieux,
Nos paſſions ſont par toi refrénées,
Et nos eſprits élevés vers les Cieux;
Lorſque tu tiens nos corps bien abattus;
Tu nous remplis des plus rares vertus,
Et tu nous donnes
Droit aux couronnes,
Par les ſentiers que Jeſus a battus.

REVEIL.

Le Pecheur pénitent : Sur l'air ; *Je ne suis point Hermite, &c.*

IL eſt tems que je meure
A toute vanité,
Et que pour Dieu je pleure
Ma noire iniquité ;
Il eſt tems que je penſe
Que d'un petit moment
Dépend la récompenſe,
Ou l'éternel moment.

J'ai vécu dans le crime,
Sous l'eſpoir du pardon,
Fondé ſur la maxime
Que le Seigneur eſt bon :
J'employois toutes choſes
A mes débordemens ;
Je chériſſois les cauſes
De mes déréglemens.

Dieu tout plein de tendreſſe
Cherchoit à me guérir,
Quand je mettois ſans ceſſe

Tous mes ſoins à périr :
Sa grace prévenante
Soppoſoit à mes pas,
Quand mon ame inſolente
Couroit à ſon trépas.

Mille fois la journée
Dieu me ſollicitoit,
Mais mon ame obſtinée
Toujours lui réſiſtoit :
Je payois ſes ſemonces
De ſuperbes rebuts ;
Dans mon cœur les réponſes
N'etoient que des refus.

Mon ame vagabonde
Ne portoit ſes déſirs
Qu'aux faux déſirs du monde,
Aux honneurs, aux plaiſirs :
Elle n'étoit ardente
Qu'à ſe charger de fers,
Toûjours morte et vivante
A deux doigts des enfers.

O Père de clémence,
Mon aimable vainqueur,

Par votre patience
Vous avez pris mon cœur :
Digne objet de mes charmes,
Tendez-moi votre bras,
Tout noyé dans mes larmes,
Je mets les armes bas.

Lors que je me retrace
Mes horribles forfaits ;
L'abus de votre grace
Et de tous vos bienfaits :
La vigueur m'eſt ravie,
Je me pâme d'abord ;
Et l'on voit en ma vie
L'image de la mort.

Mes yeux ſont des fontaines
Qui ſuffoquent ma voix,
Quand je pèſe vos peines
Au pied de votre Croix ;
Je ſens d'âpres tortures
Et de cuiſans remords ;
En voyant les bleſſures
Qui couvrent votre Corps.

Plus mon cœur conſidère,

Devant un Crucifix,
La mort d'un ſi bon Père,
Pour un ſi méchant fils ;
Plus votre dur ſupplice,
Plus votre grand amour.
Et ma noire malice,
M'affligent nuit et jour.

Mon doux Père céleſte,
C'eſt pour vous ſeulement,
Que contrit, je déteſte
Tout mon derèglement :
Ni le Ciel, ni l'abime,
Ne ſont point ma douleur,
C'eſt un regret intime
Qui pénètre mon cœur.

Parce que je vous aime,
Mon peché me déplait ;
Votre bonté ſuprême,
Fait ſeule mon regret.
Je n'ai point d'autre envie ;
Et la nuit et le jour,
Que de donner ma vie
Pour payer votre amour.

Je veux en pénitence
De mes crimes paſſés,
Embraſſer la ſouffrance,
Sans dire c'eſt aſſez :
Pourvû que j'adouciſſe
Votre juſte courroux,
Le plus amer ſupplice
N'aura rien que de doux.

J'eſpère en vos mérites,
O Jéſus très-benin !
Vos bontés ſans limites
M'affermiront ſans fin :
Vous êtes le refuge
En qui je puis trouver
Un Père au lieu d'un Juge ;
Vous voulez me ſauver.

Que le Ciel et la terre
Se bandent contre moi,
Si je fais plus la guerre,
A votre aimable loi :
Qu'à préſent je périſſe,
Si je dois déſormais
Retomber dans le vice
Et rompre votre paix,

Que tous les chœurs des Anges
Brulans de votre amour,
Vous chantent des louanges
Pour mon heureux retour.
Que leurs chants d'allegreſſe,
Sur ma converſion,
Puiſſent durer ſans ceſſe
Dans la ſainte Sion.

DE LA DILECTION DES ENNEMIS.

Sur l'air, *Hélas! cruelle Amante, &c.*

LE PACIFIQUE.

C'Eſt Dieu qui te commande
D'oublier les affrons, d'aimer tes ennemis,
De leur faire du bien, ſi le cas le demande,
En remettant tout ce qu'ils ont commis,
C'eſt Dieu qui te commande
Ce que lui même a fait ; ſois-lui ſouple & ſoûmis,
Soûmis ;

Sois-lui ſouple & ſoûmis.

LE VINDICATIF.

O Cieux ! quoi de plus rude,
Que d'avoir de l'amour pour un homme brutal !
Je me ſuis endurci par ma longue habitude
A le traiter d'ennemi capital :
O Cieux ! quoi de plus rude
Que de faire du bien à qui me fait du mal,
Du mal,
A qui me fait du mal.

LE PACIFIQUE.

N'aimant que ceux qui t'aiment,
Tu n'accomplis pas bien de ton Sauveur la Loi.
Si tu veux te venger les Cieux pour toi ſe ferment,
Et tu te perds pour un je ne ſçai quoi,
N'aimant que ceux qui t'aiment,
Tu ne fais qu'imiter ceux qui n'ont point de foi,
De foi,

Ceux qui n'ont point de foi.

LE VINDICATIF.

Il faut que je me venge
De ce persécuteur qui me fait mille torts;
Je l'ai tant obligé, cependant (chose étrange)
Pour me noircir il fait tous ses efforts ;
Il faut que je me venge ;
En dussé-je souffrir les plus cuisans remords,
Remords,
Les plus cuisans remords.

LE PACIFIQUE.

Si tu ne lui pardonnes,
Tu t'attires d'un Dieu le funeste abandon ;
Que ne pèses-tu bien l'arrêt que tu te donnes
En demandant chaque jour ton pardon,
Si tu ne lui pardonnes,
Tu seras dans l'enfer tourmenté du Demon,
Démon,
Tourmente du Démon.

LE VINDICATIF.

C'eſt par pure malice,
Qu'il m'a ſans fondement intenté deux procès !
N'eſt-ce pas à bon droit que je veux qu'il périſſe ?
S'il ne me rend les dépens que j'ai faits
C'eſt par pure malice,
Qu'il me fait conſumer mon bien dans un Palais,
Palais,
Mon bien dans un Palais.

LE PACIFIQUE.

Tu perds par ta vengeance
Le nom d'Enfant de Dieu, le titre de Chrétien,
Tu renonces aux droits de cette récompenſe,
Qui dans le Ciel fait le ſouverain bien;
Tu perds par ta vengeance
La grace du Seigneur, ta vie et ton ſoutien,
Soutien,
Ta vie et ton ſoutien.

LE VINDICATIF.

Faut-il que comme un lâche,
Je perde mon honneur ſans en tirer raiſon ?
Dois-je pas me venger de celui qui me fâche,
En procurant qu'on le mette en priſon?
Faut-il que comme un lâche
Je laiſſe maltraiter tous ceux de ma maiſon,
Maiſon,
Tous ceux de ma maiſon.

LE PACIFIQUE.

Veux-tu montrer ta force ?
Pardonne aux ennemis pour l'amour du Seigneur :
Garde-toi d'écouter la dangéreuſe amorce,
Qui finement cherche le point d'honneur :
Veux-tu montrer ta force
Monte par les affronts à l'éternel bonheur.
Bonheur,
A l'éternel bonheur.

LE VINDICATIF.

Sitôt que quelqu'un loue,
Ceux qui me veulent mal, j'en ſuis
boulverſé ;
Je ſuis plus que content quand quel-
qu'un les baffoüe,
Ou que je vois leur deſſein traverſé ;
Sitôt que quelqu'un loüe
Ceux qui m'ont fait un tort, mon cœur
en eſt percé,
Percé,
Mon cœur en eſt percé.

LE PACIFIQUE.

Voilà, pécheur, la marque,
Que tu n'as pas pour eux même amour
que pour toi ;
Cependant tu ſçais bien que ton divin
Monarque,
Veut que ton cœur obſerve cette Loi :
Voilà, pécheur, la marque
Que tu n'obéis pas aux ordres de ton
Roi,
Ton Roi,
Aux ordres de ton Roi.

LE VINDICATIF.

Je veux lui faire grace.
Mais avec pacte exprès de jamais ne le voir,
Je ne puis ſupporter ni ſa voix ni ſa face;
Et je voudrois qu'on le lui fit ſçavoir :
Je veux lui faire grace,
Pourvû qu'à l'avenir il faſſe ſon devoir,
Devoir,
Il faſſe ſon devoir.

LE PACIFIQUE.

Quitte cette apparence;
Ne diſſimule pas, Dieu pénètre ton cœur ;
Tu ne peux obtenir une entière indulgence ;
En retenant ton fiel et ton aigreur ;
Quitte cette apparence,
De peur que le Demon ne reſte le vainqueur,
Vainqueur,
Ne reſte le vainqueur.

LE VINDICATIF.

Dis-moi ce qu'il faut faire

De plus particulier envers mon enne-
mi ;
Je déteſte pour Dieu tout ce que par
colère,
J'ai contre lui penſé, fait et vomi :
Dis moi ce qu'il faut faire,
Car mon cœur ne veut plus pardonner
à demi,
Demi,
Pardonner à demi.

LE PACIFIQUE.

Malgré ta répugnance,
Rends lui du fonds du cœur les devoirs
généraux.
Comble-le de bienfaits, s'il eſt dans l'in-
digence,
Priant pour lui, fais de ſes croix tes flé-
aux,
Malgré ta répugnance,
Donne lui le ſalut et couvre ſes défauts,
Défauts,
Et couvre ſes défauts.

SENTIMENS CHRETIENS A L'ASPECT DES CREATURES.

Sur l'air, *La Bergere que je ſers, &c.* ou *Sainte Genevieve.*

SUR UN ECHO.

UN Echo redit les mots.
L'agoniſant fait le même,
Il dit que de ſes défauts,
Il ſent un regret extrême;
Qu'il ſouffre à bon droit ſes maux,
Répétant, j'eſpère, j'aime;
Mais ſouvent un cœur moribond
N'eſt qu'un écho qui répond.

Sur les beautés des Champs.

Voyant les beautés des Champs,
Ou l'émail d'une prairie,
Conſidère en même tems
Que le Ciel eſt ta Patrie,
Et recueillant tous tes ſens,
Dis au cher Fils de Marie:
Mon Sauveur, vous êtes plus beau;
Tout ceci n'eſt qu'un Tableau.

Sur un Dauphin.

Qu'il fait beau voir le Dauphin,

Transporté d'une harmonie,
Calme, attentif et benin,
Tant qu'il oit la melodie !
Quand on chérit le Prochain,
On aime à louer ſa vie,
Et bien loin de la rabaiſſer,
On cherche à la rehauſſer.

Sur l'intelligence des Abeilles.

Les Abeilles ſont en paix,
Chacune fait ſon Office,
Et ſans ſe piquer jamais,
Elles ſe rendent ſervice :
Mettons à bas déſormais
Tout fiel et toute malice,
Et tâchons de nous ſupporter ;
Bien loin de nous irriter.

Sur une brebis.

Tout eſt bon dans la Brebis ;
Sa douceur eſt raviſſante :
Sa laine fait nos habits,
Et ſa chair eſt nourriſſante.
Soyons doux et bien petits ;
Chaſſons l'humeur arrogante ;
Nous ſerons propres à tout bien,
Nous tenant dans notre rien.

Sur un Sarment.

On jette au feu le ſarment
Qui ne tient plus à la vigne :
Tiens à Jeſus fortement,
Careſſe ſa main bénigne.
Le quitter à tout moment,
Ah ! que c'eſt un mauvais ſigne !
Tel moment l'homme l'a quitté,
Qu'il brule une éternité.

Sur un Voleur.

Un adroit voleur de nuit,
Fait ſon vol quand on ſommeille,
S'abſtenant du moindre bruit
Qui pourroit frapper l'oreille :
Veille et garde bien ton fruit ;
Le Sauveur te le conſeille ;
Crains toujours que ton ennemi
Ne te ſurprenne endormi.

Sur les plumes des oiſeaux.

Ceſſe de te déſoler,
Prens des plus ſaintes coutumes,
Quand le Ciel veut t'immoler
Par diverſes amertumes ;
L'oiſeau ne ſçauroit voler

Si tu lui coupois les plumes ;
Sois joyeux au milieu des croix ;
Tu t'élèves par leur poids.

Sur un Cavalier.

Un Cavalier à la Cour
N'épargne point la dépense ;
Il recherche nuit et jour,
De son Roi la bienveillance.
Courtisons à notre tour
Le Roi des Rois seul immense,
Lui rendant en toute saison
Nos devoirs par l'Oraison.

Sur une Colombe.

La Colombe a peu de fiel,
Elle est simple et sociable,
Toujours douce comme miel,
Nette, féconde et traitable ;
Tâche, pour voler au Ciel,
De lui devenir semblable,
Fais du bien, sois pur, chaste, doux
Sociable et tout à tous.

Sur un Criminel qu'on mène au supplice.

Un criminel attaché
Que l'on traine à la potence,

Tourmenté de ſon péché,
N'aime plus ni bal, ni danſe ;
Dès qu'un homme eſt bien touché
De l'eſprit de pénitence,
Loin d'aimer les plaiſirs des ſens,
Il veut gémir en tout tems.

Sur la Peſte.

Quand la Peſte eſt dans un lieu,
Chacun uſe de réſerve,
Soudain on ſe dit adieu,
On s'éloigne, on ſe conſerve :
Et le pécheur tente Dieu,
Puis qu'il veut qu'il le préſerve
Au milieu des plus grands dangers,
Qu'il fait paſſer pour légers.

Sur un Pauvre.

Un Pauvre qui voit d'un Roi
La grandeur et l'opulence,
Connoit mieux, rentrant en ſoi,
Son bien et ſon indigence :
Quand d'un ſaint auprès de moi
Je compare l'excellence,
Je conçois plus d'humilité,
Honteux de ma pauvreté.

Sur un Arbre fleuri.

L'Arbre qui toujours fleurit,
Suſpend pour un tems la hache ;
Mais ſi ſon fruit ne mûrit,
Le Maitre à bon droit l'arrache ;
Pécheur ton ame périt ;
Depuis longtems Dieu s'en fâche ;
Il voudroit des fruits murs
Et tu le payes de fleurs,

Sur la Mer.

La Mer par ſa profondeur
D'un Dieu t'exprime l'Eſſence,
Et dans ſa vaſte largeur,
Tu vois ſa ſainte préſence :
Perds-toi d'eſprit et de cœur,
Dans cet Océan immenſe ;
Y vivant ainſi qu'un Poiſſon
De l'eſprit de l'Oraiſon.

Sur un Marchand.

Le Marchand fait mille efforts,
Après un bien périſſable,
Quoique ſouvent ſes reſſorts,
Le rendent plus miſérable ;
Et toi Chrétien tu t'endors,

Laiſſant le bien ineffable,
Malheureux, il faut ſoupirer
Après ce qui doit durer.

Sur une Aigle.

L'Aigle élève ſon Aiglon,
Le portant ſur ſon épaule;
Elle lui fait la leçon,
A meſure qu'elle vole:
Prens ta fille et ton garçon,
Sers leur de Maitre d'Ecole,
T'appliquant à leur bien prêcher,
Plutôt mourir que pécher.

Sur le Phœnix.

Le Phœnix pour ſe nourrir,
Prend le Beaume et la Canelle;
Son ardeur le fait mourir,
Et ſa mort ſe renouvelle:
Aime Dieu, crains de l'aigrir,
Joins la douceur et le zèle,
Si tu veux, en mourant d'amour,
Revivre en l'heureux ſéjour.

A l'honneur de ſaint François d'Aſſiſe, Fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs.

Sur l'air ; *Je ſuis un Prince bien-heureux, &c.*

CHrétien, joins ton cœur et ta voix
Au chant melodieux des Anges,
Exalte l'humble Saint François,
Digne d'immortelles louanges ;
Mais en publiant ſes vertus,
Suis les ſentiers qu'il a battus.

François brulant de charité,
Quitte tout juſqu'à ſa chemiſe ;
Pour épouſer la pauvreté,
Aux pieds du ſaint Prélat d'Aſſiſe ;
Renonce à tout, au moins d'eſprit,
Pour trouver tout en Jéſus-Chriſt.

Il ſert l'Hôpital des Lépreux
Avec des bontés ſans pareilles,
Et ſe cachant parmi les gueux,
Dieu fait par lui mille merveilles :
Le Tout-Puiſſant nous tends la main,

Quand nous la tendons au prochain.

Ne poſſédant tout-à-fait rien,
Tout plein d'une humble confiance,
Il fonde un Ordre, & pour ſoutien,
Il n'y veut que la Province :
Travaille en modérant tes ſoins ;
Dieu pourvoit à tous tes beſoins.

L'Eſprit Divin unique Auteur
De ſa règle toute divine,
Fait que le ſouverain Paſteur
L'admet, l'admire & l'entérine ;
L'Eſprit Saint régleroit nos pas,
Si nous ne lui reſiſtions pas.

Il appelle la pauvreté,
De ſon ſaint Ordre la nourrice,
Aſſurant avec fermeté
Qu'elle en fera toujours l'Office ;
Tâchons de vivre en gens de bien,
Et nous ne manquerons de rien.

Il renonce au Généralat,
Pour pratiquer la dépendance,
Aimant à vivre ſans éclat,
Dans la baſſeſſe & l'indigence ;

Apprens, si tu veux te sauver,
A ne te jamais élever.

Il ressent un plaisir secret,
Lorsqu'il vaque au plus bas office,
Disant que son cœur seroit prêt,
D'obéir au moindre Novice :
Faisons la guerre à notre orgueil,
Qui nous la fait jusqu'au cercueil.

Le chaud, le froid, la nudité,
Font de sa vie un long martyre ;
Il cherche en tout l'austerité ;
Par tout c'est la Croix qu'il désire.
Lors qu'en tout je flatte mon corps
Insensible à mille remords.

Tous les ans, ensuite des Rois,
Il jeûne pendant un Carême,
Pour imiter au fonds d'un bois,
Le Rédempteur que son cœur aime ;
Gardons au moins, vraiment contrits,
Les jeunes qui nous sont prescrits.

Il se croit par humilité,

L'un des plus grands pécheurs du monde,
Voulant qu'en cette qualité
On le mépriſe et le confonde ;
Et moi chetif ver orgueilleux,
J'aime à paſſer pour vertueux.

Il pleure un jour amerement,
Penſant à ſes fautes paſſées,
Quand Dieu lui dit intimement
Qu'elles ſont toutes effacees :
Craignons toûjours ; Dieu tient caché
Le pardon de notre péché.

Il roule, une autre fois, ſon corps
Sur de la neige qui le glace,
Pour rendre vains, tous les efforts
D'un ſal eſprit qui le tracaſſe ;
Crois-tu bien un Ciel, un Enfer ;
Lorique tu vis ſelon la chair ?

Le monde et le pauvre François
Oppoſés en tout l'un à l'autre,
S'attachent l'un l'autre à la Croix,
Suivant l'avis du grand Apotre :

Il faut immoler en tout tems,
L'eſprit, le cœur & tous les ſens.

Il peut dire qu'il ne vit plus
Que dans un eſprit de victime,
Puis que c'eſt en effet Jéſus
Qui le meut, le guide & l'anime :
O Jéſus, ma vie et mon Roi !
Vivez et regnez ſeul en moi.

Si quelqu'un oſe le blâmer,
Il le ſouffre d'un haut courage ;
Mais ſi tôt qu'on veut l'eſtimer,
Il fait en ſorte qu'on l'outrage ;
Et moi, loin d'aimer le mépris,
Pour le moindre affront je m'aigris:

Il paroit quelquefois content
De ce qu'on l'honore et qu'on l'aime,
Mais par là tout ſon cœur prétend
Rendre gloire à l'eſprit ſuprême :
Défère humblement au Seigneur
Tout ce que l'on te rend d'honneur.

Il ordonne à ſes chers enfans
Les pratiques toutes divines ;
La charité, la mort des ſens,
Le ſilence, les diſciplines,
La ſolitude, l'Oraiſon
Et le Jûne en chaque ſaiſon.

Il eſt lui-même ſimple et doux,
Silencieux, modeſte, affable,
Toûjours égal, benin à tous,
Patient, humble et charitable :
Il n'eſt enfin point de vertu
Dont François ne ſoit revêtu.

Tout doux qu'il eſt, il ſçait s'aigrir
Dès qu'il entend la medilance ;
Il ne veut du tout point ſouffrir
Que l'on murmure en ſa préſence :
Dis du bien de ton frère abſent,
Sans ecouter le medilant.

Il dit ſon office divin,
Toûjours debout et tête nuë,
Enflammé comme un Seraphim,
Sans perdre jamais Dieu de vuë :
Grand Dieu ! qu'à votre aimable aſpect

J'ajoûte l'amour au reſpect.

Ce peu de mots, mon Dieu, mon tout,
Lui font paſſer les nuits entières
Sans laſſitude et ſans dégoût,
En de ſéraphiques prières :
Veux tu prier avec profit ?
Aime Dieu ſeul ; cela ſuffit.

Lorſqu'il contemple un Dieu naiſſant,
Petit par ſon amour extrême,
Il le trouve ſi raviſſant,
Qu'il en eſt tout hors de lui-même :
Fais voir ton amour et ta foi
Pour un Dieu fait homme pour toi.

Il ſe proſterne avec ferveur,
Paſſant devant l'Euchariſtie ;
La foi lui montrant le Sauveur,
Et comme Prêtre et comme Hoſtie ;
Adore un Dieu ſur nos Autels,
Fait aliment pour les mortels.

Chaque tourment du Roi des Rois
Lui cauſe une douleur bien dure ;
Mais de le voir mort ſur la Croix,
C'eſt ce qui le tue à toute heure ;
Vivrons nous ſans être touchés,
Lors qu'un Dieu meurt pour nos péchés ?

Tout ravi ſur la Paſſion,
Et ſur les playes de ſon Maître,
Il en reçoit l'impreſſion,
Qu'il cache et que Dieu fait paroître ;
Portons inceſſamment ſur nous
Les marques d'un Dieu mort pour tous.

La portion qu'il fait voir,
De ce grand Saint les vives flammes,
Vû que ſon zèle et ſon pouvoir
Ne vient qu'au ſalut de nos ames :
Demandons au Roi de nos cœurs
La converſion des pécheurs.

Nous ne ſçaurions bien expliquer
Son amour pour la Vierge ſainte ;
Il veut qu'on ait ſoin de l'aimer,

Et qu'en l'aimant on ſoit ſans crainte ;
Aime Marie et vis en paix ;
Qui l'aime ne périt jamais.

Le Pape, les Rois, les Prélats,
Et tous les autres gens d'Egliſe,
Trouvent en lui juſqu'au trépas
Une ame entièrement ſoumiſe :
Rendons tous les devoirs qu'il faut
A ces Images du très-Haut.

Il convertit par ſes ſermons
Les ames les plus endurcies ;
Il chaſſe des corps les Démons ;
Il diſſipe les maladies ;
Allons à lui dans tous nos maux ;
Il peut tout ; ſoyons lui devots.

Lorſqu'il prêche à divers oiſeaux,
Ses pieux diſcours les raviſſent :
Quand il commande à des agneaux,
Ils ſont ſoumis, ils obéiſſent ;
Quelle honte pour un Chrétien,
Qu'un Dieu ne trouve ſouple en rien !

Un Ange avec un instrument
Le conforte en sa maladie ;
L'air qu'il lui joue est si charmant,
Que sa sainte ame en est ravie ;
Dieu nous console au fond du cœur,
Au plus fort de notre douleur.

Il supplie avant de mourir,
Son corps afin qu'il lui pardonne
De ce qu'il l'a tant fait souffrir,
Pour gagner du Ciel la Couronne :
Pécheurs, nous gémirons alors,
D'avoir trop caressé nos corps.

On ne viendroit jamais à bout
De le suivre en toute sa vie ;
C'est assez de dire qu'en tout
Il est du Sauveur la copie,
Puisqu'on croit Jetus et François,
Nés en Etable et morts en Croix.

Lors que Dieu lui prédit sa mort,
Loin de la craindre il la desire,
Et par un amoureux transport,
Couché sur la terre il expire ;

Vis bien et tu ne craindras pas
Le moment affreux du trépas.

Grand Saint, vous êtes mon recours;
Puisse-je par votre assistance,
Faire, avant de finir mes jours,
De dignes fruits de pénitence:
Faites que mort aux vains plaisirs,
Je porte au Ciel tous mes désirs.

En l'honneur de sainte Paule, Veuve Romaine.

Sur l'air; *En vain je veux celer, &c.* ou *Puissons la grandeur.*

QUel prodige nouveau!
je vois sur un Vaisseau
Paule qui fuit
Où le Ciel la conduit:
Cette Amazone
Passe les Mers:
Rien ne l'étonne;
Elle abandonne
Son corps aux dangers.

Paule ayant tout quitté

Patrie & Parenté,
Pauvre d'eſprit,
S'attache à Jéſus-Chriſt :
Elle ne penſe
Qu'à conquérir
La récompenſe
Que la ſouffrance
Lui doit acquérir.

Ses plus ardens déſirs,
Ses vœux et les ſoupirs
Ne viſent plus
Qu'au berceau de Jéſus :
La ſainte Crêche
Eſt le ſéjour,
Où Paule prêche :
Vive la flêche
Du divin amour.

Elle ne veut plus rien
Que ſon ſouverain bien,
Son doux Sauveur,
Vrai treſor de ſon cœur :
Sa nourriture
Et ſa boiſſon,

Sont la lecture
De l'Ecriture,
Jointe à l'Oraison.

Il n'eſt point de honteux,
Point de néceſſiteux,
Qui n'ait toûjours
Paule pour ſon recours ;
Elle eſt affable,
Et ſon air doux
La rend aimable
Et vénérable,
A l'endroit de tous.

Son cœur eſt ſi touché
Pour le moindre péché,
Qu'elle voudroit
En mourir de regret:
Elle aime à plaire
Au Roi des Rois,
Sans plus rien faire
Qui ſoit contraire
A ſes ſaintes Loix.

En tout tems, en tout lieu,

Paule regarde Dieu,
Ce Dieu de paix,
Remplit tous les ſouhaits;
Elle l'adore
Profondément;
Elle l'implore,
L'aime & l'honore
Sans relâchement.

Ses jeûnes rigoureux
Et les maux douloureux
Mattent ſa chair,
Juſqu'à la deſſecher;
Elle repoſe
Fort peu de tems;
Son cœur s'oppoſe,
En toute choſe,
Aux plaiſirs des ſens.

Sa rare charité,
Et ſon humilité,
Sont un miroir,
Qu'on ne peut aſſez voir;
Sa modeſtie
Ravit chacun;
Enfin ſa vie

Très accomplie
N'a rien de commun.

Les eſprits envieux,
Les plus malicieux,
Loin de l'aimer,
Cherchent à la blâmer;
Mais ſa conſtance
Surmontant tout,
Sa patience,
Dans la ſouffrance,
Brille juſqu'au bout.

Après mi'le travaux,
Et mille divers maux,
Son divin Roi
Vient l'appeller à ſoi:
Son ame ſainte,
Riche en vertus,
Vole ſans crainte
Et ſans contrainte
Vers ſon doux Jeſus.

Les pauvres demi morts
Qui pleurent ſur ſon corps,

Lui crient tous :
Helas ! que ferons-nous ?
Notre misère
Est sans soûtien ;
Ah ! chere mère
T'ès debonnaire,
Nous n'avons plus rien.

O Paule qui regnez,
Dans le Ciel pour jamais,
Protégez-nous
Auprès de votre Epoux :
Faites de grace
Qu'après la mort
Notre ame passe
Sur votre trace,
De l'orage au Port.

En l'honneur de Saint François Xavier.

Sur l'air, *Bon, bon, que le vin est bon.*

CHantons la victoire d'amour
Que l'on voit brûler nuit et jour
Sur la terre et sur l'onde,
C'est l'incomparable Xavier,

Nom, si connu, si fa[illegible]
Dans tous les coin[illegible]e,
C'eſt lui qu'on entendit jadis
Dire, cent fois d'amour épris,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! je ne veux que Dieu,
En lui tout bien abonde.

Les plus effroyables dangers,
Les pays les plus étrangers,
La mort ou l'eſclavage,
La faim, la ſoif, la nudité,
De ſon cœur plein de charité
Faiſoient le doux partage ;
Environné de mille Croix,
Il s'écrioit à pleine voix,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! donnez-m'en, mon Dieu,
Encor d'avantage.

Un jour enivré de ce vin,
Que fait gouter l'époux Divin,
Quand il fait ſes largeſſes,
Son ame, ſon eſprit, ſon cœur,
Succomberent ſous la douceur

Des divines tendreſſes ;
Plein de ce jus juſqu'à l'excès,
Il s'écrioit ; Ah ! c'eſt aſſez,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! c'eſt aſſez mon Dieu,
C'eſt aſſez de careſſes.

Pour vaincre par le même amour,
L'horreur, que lui faiſoit un jour
Le corps d'un miſérable,
S'encourageant de plus en plus,
Il ſuce avidemment le pus
D'un Ulcère effroyable ;
Plein de la céleſte liqueur,
Rien ne peut rebuter ſon cœur :
Dieu ! Dieu ! Dieu ! tout pour vous,
mon Dieu,
Me paroit agréable.

Le Ciel témoin de ſes tranſports,
Du ſang, qui ſortit de ſon corps,
Vit la terre ſe teindre.
Dans toutes les eaux de la Mer
De ce cœur tout fait pour aimer
L'ardeur n'a pû s'éteindre ;
Heureux aux travers de ſes flots
S'écrioit-il, ce Saint Héros,

Dieu ! Dieu ! Dieu ! trop heureux, mon Dieu,
De pouvoir vous atteindre,

Il eſt allé toujours préchant,
Depuis les rives du Couchant
Juſqu'au ſein de l'Aurore,
Le peuple le plus reculé
Le plus cruel, le plus brûlé
De l'aſtre, qu'il adore ;
Rien ne peut de ce conquérant
Contenter le feu dévorant.
Dieu ! Dieu ! Dieu ! pour ce cœur, mon Dieu,
Un autre monde encore.

Les aîles de la charité
Dix fois en dix ans l'ont porté
D'un bout du monde a l'autre.
Il eſt de l'Inde et du Japon
Le protecteur et le patron.
Le merveilleux Apôtre!
Dans les mêmes endroits que lui,
Faiſons retentir aujourd'hui
Dieu ! Dieu ! Dieu ! votre amour, mon

Dieu,
Eſt bien digne du nôtre.

Le feu qui le brûle au dedans
Eſt ſemblable à ces feux ardens
Qui mettent tout en poudre:
Il attaque grands et petits,
Les démons même et les Gentils,
Rien n'échappe à ſa foudre ;
Et portant juſqu'au Ciel ſon vol
Il dit, à l'exemple de Paul,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! c'eſt en vous, mon Dieu,
Que tous doit ſe diſſoudre.

Son front, ſes yeux, ſon air, ſes traits,
Font céder à ſes doux attraits
Le cœur le plus farouche.
Point d'Idolâtre ou de pécheur
Que ſon admirable douceur
Ne penêtre et ne touche
Sur le Ciel et ſur les Enfers :
Et ſur la terre et ſur la Mer
Dieu ! Dieu ! Dieu ! le ſeul nom de Dieu
Pouvoit tout en ſa bouche.

On l'a vû, mille fois guérir
Des malades prêts à mourir,
Dépouiller la mort même.
Par un ſeul miracle obliger
Toute une ville à ſe plonger
Dans les eaux du baptême,
Un geſte, un accent de ſa voix,
Une image, un ſigne de Croix,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! tout en lui, mon Dieu,
Fût un prodige extrême.

Cent Peuples et plus de vingt Rois,
Soumis a de nouvelles Loix,
Nous montrent ſes conquêtes.
Dans les plus ſalutaires bains
Il plongea de ſes propres mains
Dix fois cent mille têtes.
Sur tous les cœurs, ce cœur prétends
Mon cœur ne ſera point content,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! diſoit-il, mon Dieu,
Si vous même ne l'êtes.

Etendu ſeul ſur un Rocher,

Tel qu'un phœnix sur son Bucher,
Plein d'une ardeur extrême,
Imitant un feu consumant,
Qui faute d'un autre aliment
Se consume lui-même;
On l'entendoit, quoique aux abois,
Dire d'une mourante voix,
Dieu! Dieu! Dieu! vous sçavez, mon Dieu,
Combien mon cœur vous aime.

Ah! qu'il me seroit pourtant doux,
En repandant mon sang pour vous
De signaler mon zèle!
Ah! que cette trop douce mort,
Qui va bientôt nous mettre au port,
A mon cœur est cruelle!
Ai-je donc mérité si peu
De tenir le fer et le feu,
Dieu! Dieu! Dieu! j'adore, mon Dieu,
Cette voix qui m'appelle.

Recevez mes derniers soupirs,
Sondez mes justes désirs,
Etendez votre église.
Ah! s'il me faut mourir, mon Dieu,

Prêt d'entrer en un ſi cher lieu,
Comme un autre Moïſe,
Accordez au zèle, à la Foi
De ceux qui viendront après moi,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! donnez leur mon Dieu
Cette terre promiſe.

L'amour, qui par ſes doux efforts
Dégagea l'ame de ſon corps,
Par une autre merveille,
Conſerva toujours la ſplendeur
De ſon viſage, la douceur
De ſa bouche vermeille;
Toujours entier, toujours très beau,
Il ſemble dire en ſon tombeau,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! je repoſe en Dieu
Je dors, et mon cœur veille.

A ce tombeau de tous côté,
Mille préſens lui ſont portés ;
D'amour ces riches gages
Mille vœux offerts y font voir
De ſon admirable pouvoir
Les nobles témoignages.
Frappés d'un ſi louable objet

Ah ! qu'on s'écrie avec ſujet,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! c'eſt ici, mon Dieu,
Un de vos grands ouvrages.

Mes yeux, vous eûtes le plaiſir
De contempler tout à loiſir
D'amour ce grand miracle:
Après un ſi rare bonheur
Fermez-vous, mes yeux, et mon cœur;
A tout autre ſpectacle.
Addreſſons-y toujours nos vœux,
Car de cœur déſormais je veux,
Dieu! Dieu! Dieu! demeurer, mon Dieu
Dans ce ſaint tabernacle.

Il eſt pour moi, ce Saint amant,
Un plus durable monument
Que le marbre et le cuivre;
Mais il me préſente encore plus
Son zèle et ſes autres vertus;
Et ſon exemple à ſuivre
Tandis que ſon noble héritier
Poſſédera ſon corps entier,
Dieu! Dieu! Dieu! ſon eſprit, mon Dieu,
Doit en moi toujours vivre.

FIN.

TABLE DES CANTIQUES

Contenûs dans ce Livre.

DES attributs Divins, *page* 3
Du Myſtère de la très ſainte Trinité, 9
Du Myſtère inéffable de l'Incarnation, 16
La naiſſance de N. S. J. C. 21
L'adoration des trois Rois, 28
A l'honneur de la très digne Mère de Dieu, 36
Sur l'Hymne, *Ave maris ſtella*, 41
Complainte à la très ſainte Vierge au pied de la Croix,
A l'honneur de notre Dame de la Garde pour les Mariniers.
A l'honneur du Saint Ange Gardien,
Les grandeurs, la pénitence et le martyre de St. Jean,
St. Pierre pleurant,
St. Paul converti,
St. Euſtache martyre,
A l'honneur de St. Joſeph Epoux de Ste. Vierge,
Sur la converſion de St. Auguſtin,
A l'honneur de St. Alexis.
Le Sacrifice d'Abraham.
Du Patriarche Joſeph,
La chaſteté de Joſeph,
Joſeph élevé aux honneurs de l'Egypte,
Joſeph reconnu de ſes frères, 155
A l'honneur de Ste. Marguerite Vierge et martyre, 162
La converſion de Ste. Marie Magdelaine, 168

TABLE.

Les larmes de Ste. Marie Magdelaine au Desert de la sainte Baume, 178
A l'honneur de sainte Magdelaine de Pazi, 184
A l'honneur de sainte Euphrosine, 191
Ste. Pelagie penitente, 204
En l'honneur de sainte Théotiste Vierge solitaire, 216
En l'honneur de sainte Françoise, veuve 225
De la [illegible]th, 232
248
re admirable de sainte Genevieve
abant, 256
ritaine, 295
née, 302
re terrible de la mort, 311
oyé du demon contre le Pécheur
itent, 317
vais Riche, 324
fant Prodgiue 335
tedeur Spirituelle 343
e Véniel, 348
se du Simbole des apôtres. 352
t de la Foi, 360
Emploi du Tems, 367
Saint Tems du Carême, 372
Le pecheur pénitent 377
De la Dilection des Ennemis 382
Sentimens Chrétiens à l'aspect des Créatures, 392
A l'honneur de St. François d'Assise, 399
En l'honneur de Ste. Paule veuve Romaine, 409
En l'honneur de St, François Xavier, 414

e au
178
Pazi, 184
191
294
lerge
216
uve 225
232
248
vieve
256
295
302
311
heur
317
324
335
343
348
352
360
367
372
377
382
Créa-
392
399
haine, 409
, 414